U d'/of OTTAWA
39003002315512

HOMMAGE DE L'AUTEUR

ESSAIS DE CRITIQUE

LITTÉRAIRE & PHILOSOPHIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Ars et Vita, roman (Sansot, éditeur).

Emmanuel Kant, morceaux choisis précédés d'une étude critique sur la Philosophie Kantienne (Louis Michaud, éditeur).

La Philosophie de M. Henri Bergson (Grasset, éditeur).

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by Bernard Grasset 1913

RENÉ GILLOUIN

ESSAIS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE

MADAME DE NOAILLES. — MADAME COLETTE WILLY
MAURICE BARRÈS. — CHARLES DEMANGE
JEAN MORÉAS. — WILLIAM JAMES

PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61

1913

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il a été tiré de cet ouvrage
deux exemplaires sur Hollande Van Gelder.

PQ
282
.G54E8
1913

ESSAIS DE CRITIQUE

LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE

INTRODUCTION

Je réunis ici un certain nombre d'études, l'une, sur William James, inédite, les autres parues au cours de ces cinq dernières années en brochures ou dans des Revues. Bien qu'elles portent sur des sujets fort divers, elles m'ont paru offrir pour former un livre une suffisante unité : non pas la rigide*

* La plupart de ces études sont reproduites telles quelles ou avec d'insignifiantes modifications. Seule a été sérieusement refondue la plus ancienne en date, l'étude sur Barrès.

unité d'un système, mais cette souple et vivante unité que donnent à une pensée la présence et l'action constante de quelques préoccupations fondamentales.

Ces Essais ne se rattachent ni de près ni de loin au genre de critique qu'on appelle, je ne sais pourquoi, scientifique, car ce qui caractérise avant tout les méthodes des sciences positives, c'est d'être appropriées à leur objet, et il n'y a rien de moins scientifique que d'appliquer les méthodes de la science à un objet qui ne les comporte pas. Le physicien, le chimiste peuvent aspirer à connaître par l'analyse le tout de leur objet, qui est quantité pure, mais dans l'ordre de l'esprit, qui est qualité, création, liberté, l'analyse n'atteint que le circonstanciel et l'accessoire, la matérialité de l'œuvre ou de l'homme. Il n'y a pas de plus grossière infatuation que celle de cette foule de cuistres, triste postérité d'Hippolyte Taine, qui vous « démontent » en un

tour de main une tragédie ou un poème lyrique, Racine ou Victor Hugo, et vous expliquent comment c'est fait. Ils croient pénétrer leur sujet, le dominer : ils l'écrasent, ou lui restent extérieurs. Ils ont perdu le respect, le sentiment des distances : ils sont familiers, voire cavaliers. Pourquoi se gêneraient-ils? Est-ce que le physicien se gêne dans son laboratoire? En vérité, à parcourir certaines éditions savantes d'aujourd'hui, on se prend à regretter les naïves éditions d'autrefois, et on se dit que l'admiration qui s'y étalait au bas des pages, pour complaisante et indiscrète qu'elle fût, partait tout de même d'un esprit autrement juste, et d'un goût autrement sûr.

Je ne mentionne que pour mémoire l'autre branche de la famille, la branche pauvre, celle des fureteurs, des explorateurs de fonds de tiroir. L'unique intérêt de cette conception de la critique, c'est de permettre à des légions de « travailleurs » de végéter

ou de prospérer à la fois sur le champ en somme assez restreint de l'histoire littéraire. Je n'aurais dit mot de ces parasites, si beaucoup d'entre eux n'avaient l'inexistence insolente.

La critique, du moins ce qui en subsiste encore, est aujourd'hui partagée entre deux tendances, qu'on peut appeler la tendance libérale et la tendance doctrinaire. La première, représentée surtout par des universitaires, a pour caractéristique de tout accepter pour tout comprendre. Elle se recommande par une ouverture d'esprit, une largeur de sympathie au premier abord satisfaisantes ; mais comme, au nom même du principe de la liberté, elle s'interdit d'avoir une doctrine à elle, soit quant au fond, soit quant à la forme, elle doit se borner et se borne en fait à une considération exclusivement historique des œuvres et des hommes. Elle éclaire si l'on

veut, mais elle ne guide pas. L'inconvénient n'est pas extrêmement sensible lorsque les critiques de cette école traitent des œuvres du passé, car le temps, qui est encore le meilleur et le plus sûr des critiques, le temps, qui opère en quelque sorte automatiquement le départ du bon, du mauvais et du médiocre, le temps a éliminé, retenu, choisi, classé pour eux. Mais là où leur insuffisance éclate cruellement, c'est lorsqu'ils abordent les terres vierges de la production contemporaine, soit qu'ils se mêlent d'ailleurs, soit qu'ils s'abstiennent de juger. Je ne veux contrister personne, mais si je dis qu'un certain nombre de critiques en place, auteurs de bons ouvrages d'histoire littéraire, sur leurs contemporains n'écrivent que des pauvretés, tout le monde a les mêmes noms sur les lèvres.

L'autre école, celle que j'ai appelée doctrinaire, et qui a pour chef Charles Maurras, n'a pas seulement une doctrine, elle en

*a deux, et qui ne se recouvrent pas, l'une sur la forme, l'autre sur le fond, une doctrine du goût, et une théorie de la raison. A la première je ne trouve pour ma part rien à reprendre, sauf peut-être un certain manque de mesure dans l'expression d'idées et de sentiments en eux-mêmes parfaitement justes. Mais la seconde ! Par quelle aberration d'esprit cette race de partisans et de sectaires se figure-t-elle parler au nom de la raison ? Ce n'est pas ici le lieu d'aborder de front l'examen de cette étonnante prétention, mais les résultats auxquels elle aboutit suffisent à la juger. L'école de l'*Action française *hait presque tout le XIX*e *siècle comme romantique, presque tout le XVIII*e *comme libéral et humanitaire. Dans le XVII*e *siècle même, qui est son siècle de prédilection, Corneille lui est suspect comme touché d'individualisme, et Descartes également ; suspect aussi Pascal, comme père de l'apologétique subjec-*

tive; suspect Bossuet comme gallican; suspect Molière comme imbu de naturalisme rationaliste. Restent Racine et La Fontaine, auxquels on joindra, au XVIe siècle, Ronsard. Et voilà à quoi se réduit la vraie, la pure tradition française ! Nul ne croit plus fermement que nous à l'utilité, à la nécessité d'une doctrine, dans quelque ordre que ce soit; mais une doctrine étroite et arbitraire, une doctrine qui appauvrit et mutile, cause plus de dommages qu'elle ne rend de services. Sommes-nous donc condamnés à osciller éternellement, comme nous faisons depuis bientôt deux siècles, entre un libéralisme large, mais vide, et un dogmatisme plein, mais oppresseur ?

Nous ne le pensons pas. Il nous semble au contraire que les temps sont propices pour l'élaboration d'une doctrine à la fois ouverte et substantielle qui intégrerait, non point par un compromis sans loyauté, mais par une conciliation et une synthèse effec-

tives, tout ce qu'il y a de valable et d'excellent dans le libéralisme et dans le dogmatisme. C'est vers cette synthèse que dans l'ordre de la critique nous avons orienté notre effort, et que nous nous préparons à l'orienter dans l'ordre de la philosophie morale et politique.

MADAME DE NOAILLES

Madame de Noailles

Madame de Noailles descend par son père de la maison valaque des Bibesco, devenus Brancovan par adoption au milieu du XIXe siècle. Son grand-père Georges Bibesco, hospodar de Valachie de 1843 à 1848, avait épousé une princesse moldave de race grecque, Zoé Mavrocordato, fille adoptive du dernier des princes Bassaraba de Brancovan. Celui-ci vécut assez pour adopter également le fils aîné de Georges Bibesco et de Zoé Mavrocordato, Grégoire, à qui furent transférés tous les titres, privilèges et dignités de l'antique famille des Brancovan. La princesse actuelle de Brancovan,

sa veuve, mère de Madame de Noailles, appartient à la famille grecque orientale des Musurus, où la haute culture est traditionnelle. Un cardinal Musurus fut l'ami et le collaborateur d'Erasme, et l'auteur d'une recension de Platon. Le père de Madame de Brancovan, Musurus Pacha, ambassadeur de Turquie à Londres, a laissé une traduction de Dante en grec ancien. On sait quelle admirable pianiste est la princesse de Brancovan elle-même... Le mélange en Madame de Noailles des sangs des Bibesco, des Musurus et des Mavrocordato peut expliquer, ou au moins symboliser, la diversité de son génie âpre et viril, mol, pliant et passionné, amoureux pourtant de raison et de mesure.

L'enfance de Madame de Noailles s'est partagée entre Paris où elle est née et la Haute-Savoie où la princesse de Brancovan passe plusieurs mois chaque année à

Amphion, sur les bords du lac de Genève. Cette région de la Haute-Savoie est un pays à deux visages, l'un tendre et presque voluptueux, où déjà s'empreint la mollesse italienne, l'autre touché de la rudesse alpestre, où l'expression de la passion se nuance de gravité, de concentration et de profondeur. C'est celui-ci surtout qu'en ses jeunes années aimait à contempler Madame de Noailles. Les souvenirs de saint François de Sales et de Jean-Jacques Rousseau en précisaient pour elle le sens émouvant, et c'était toute une sensibilité catholique et romantique dont s'imprégnait son cœur précoce :

Un romanesque ardent émanait de cette eau
Comme au temps de Byron, comme au temps de Rousseau...
C'était une sublime, immense rêverie...
— Soir des lacs, bercement des flots, rose coteau,
Village qu'éveillait le remous d'un bateau,
Petits couvents voilés par des aristoloches,
Senteur des ronciers bleus, matin frais, voix des cloches

Voix céleste au-dessus des troupeaux, voix qui dit:
« Il est pour les agneaux de luisants paradis »...
Barque passant le soir en croisant ses deux voiles
Comme un ange attendri courbé sous les étoiles,
C'est vous qui m'avez fait ce cœur triste et profond,
Si sensible, si chaud que l'univers y fond.

Les jardins et la campagne d'Amphion sont à la source de ce qu'il y a de plus pur et de plus pénétrant dans le sentiment de la nature de Madame de Noailles.

Ce sentiment se manifesta chez elle de bonne heure, non seulement avec une rare intensité, mais avec la qualité la plus originale. Un jour de sa toute enfance, au cours d'une promenade elle entendait les grandes personnes causer de *décorations*. Ayant demandé qu'on lui expliquât ce mot nouveau pour elle : « les décorations, lui fut-il répondu, sont la récompense des belles actions ». A ce moment les promeneurs passaient sous un magnifique acacia

qui embaumait : « Eh bien ! s'écria l'enfant, pourquoi ne décore-t-on pas cet acacia ? » Petite fille issue du panthéiste Orient, le premier mouvement de son cœur en face de la nature est celui même de Xerxès chargeant de bracelets et de colliers son fameux platane. « Tout ce qui vit ici, » écrira-t-elle plus tard,

Tout ce qui vit ici, la fontaine, le banc,
La cloche du jardin qui sonne,
Le délicat cerfeuil qui frise sous le vent
Sont pour moi de douces personnes.

L'autre amour de Madame de Noailles enfant, ce fut la musique, l'Art-Femme, synthèse obscure de tout idéalisme et de toute sensualité. Des années, comme dans les jardins, elle a vécu dans la musique sans savoir que c'était son plaisir, sa douleur, sa plénitude. Cœur puéril et passionné que le désespoir solitaire, tendu, sublime de Bee-

thoven, l'ardeur molle et brisée de Chopin, ses sonates

Dont l'andante est si fort que la main sur son cœur
On ne sait si l'on meurt de peur ou de bonheur,

la nostalgie fièvreuse, la mortelle irritation de Wagner contractaient jusqu'à l'oppression, exaltaient jusqu'au délire !

Mais quel vertige amer et quel trouble profond !
Le livide plaisir s'emplit d'ombre et d'angoisse ;
Musique, qui nous tient, nous lie et nous terrasse,
Que tes jeux sont aigus et quel mal ils nous font !

Et penchons-nous sur la rêverie de Sabine de Fontenay, — cette héroïne de la *Nouvelle Espérance* où Madame de Noailles a tant mis d'elle — tandis qu'elle écoute chanter son cousin Jérôme : « Ah ! la musique, la musique ! l'homme et la femme si misérables, l'amour si impossible, tout si triste et si bas autour d'eux, et la musique qui leur fait en rêve ces corps de lumière,

ces bouches de larmes et de suavité, ces regards plus déchiffrés et plus adhérents que les mains autour des cous renversés... Mon Dieu ! pensait-elle, comme cela fait mal et pourquoi toujours cette vague attente du baiser ? » Perçoit-on dans cette effusion lyrique le double aspect d'idéalisme et de sensualité par quoi nous caractérisions la musique elle-même ? Au cours de cette étude se préciseront les analogies qui font de Madame de Noailles le plus *musical* de nos poètes.

A quinze ans, elle eut une crise de mysticité où ses lectures favorites furent l'*Imitation*, et Pascal qu'elle ne comprenait guère, mais qui l'émouvait puissamment. Elle n'en goûtait pas moins d'ailleurs et Racine, et Hugo, et Musset, et Loti. C'est plus tard seulement qu'elle connut et aima la Grèce, par les poètes épigrammatiques et Anatole France.

Mais l'événement intellectuel de son ado-

lescence, ce fut la découverte de la philosophie de Taine. Une après-midi de printemps dont elle a gardé l'exacte mémoire, sur une colline près de Monte-Carlo, dans le soleil et l'odeur des fleurs, quelqu'un en qui elle avait mis sa confiance lui expliqua que le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et tout ce qui s'ensuit pour la morale et la métaphysique. Chaque parole de l'initiateur écartait un voile, dissipait un rêve, ruinait un espoir; mais de la mer étincelante sous le soleil éternel, de la flûte d'un pâtre assis au bord du chemin et de son désespoir même jaillissait pour elle un frénétique appel à jouir de cette vie si courte... O indigente et basse philosophie ! Que de jeunes esprits n'a-t-elle pas vainement désolés, quand encore elle ne les a pas pervertis ! Et c'est assurément un problème de savoir comment et dans quelle mesure l'erreur peut engendrer la vérité ou se revêtir de beauté, mais le

fait est que la philosophie de Taine, utile en son temps à l'avancement des études psychologiques, s'étant infiltrée d'autre part dans la sensibilité romantique, fond commun de tous les poètes du siècle, y a formé la source encore aujourd'hui jaillissante d'un pathétique nouveau et déchirant. Madame de Noailles l'a elle-même finement noté, chez Musset, et on peut étendre cette observation à tous les artistes de son époque, le désespoir est sans âcreté, et le bonheur sans ironie. Or c'est l'inévitable effet d'une telle philosophie, avec ses négations brutales, et le divorce radical qu'elle accuse entre nos aspirations et la réalité, d'introduire dans la sensibilité un principe, soit d'âcreté, soit d'ironie. Barrès, qui excelle à cumuler les bénéfices de positions contradictoires, a développé dans l'une et l'autre direction son romantisme, et, pour tout dire, aggravé son mal tellement, qu'il dut enfin se mettre en quête d'un remède.

Dans l'œuvre de Barrès qu'elle sait par cœur, Madame de Noailles a bu à longs traits le poison, — et repoussé le remède, qui d'ailleurs, pour des raisons aisées à saisir, ne lui convenait en effet nullement ; de sorte que sous son génie accablée elle défaille, sans qu'on voie d'où lui viendrait le secours.

Dès son premier livre, *le Cœur innombrable*, Madame de Noailles saisit l'opinion, ne fut indifférente à personne. Elle eut des détracteurs passionnés qui feignaient de croire que son nom, sa situation mondaine et sa beauté constituaient l'essentiel de son génie ; des adorateurs persuadés que leur enthousiasme eût été le même si elle eût été pauvre, laide, et se fût appelée Madame Durand ; des admirateurs mesurés, plus ou moins sensibles à la nouveauté et à l'abondance de son inspiration ou aux imperfections de sa forme ; — envie, admiration, amour, aube éclatante de sa jeune gloire...

Au vrai, pour tout esprit non prévenu, son génie est incontestable ; et c'est une question intéressante de savoir si et en quoi sa situation mondaine a pu la servir ou lui nuire.

Pour un homme, et plus encore pour une femme qui se voue à l'art, il est trop clair qu'un grand nom, une belle fortune présentent des avantages pratiques inappréciables. Encore ne vont-ils point sans quelque inconvénient. La part qui est due à la mode dans un succès s'épuise vite : le dernier livre de vers de Madame de Noailles, les *Eblouissements*, ne semble pas avoir reçu, au moins dans la presse, un accueil aussi chaud que le *Cœur innombrable* et l'*Ombre des Jours*, et pourtant il leur est aussi supérieur que l'est la *Nouvelle Espérance* au *Visage* et à la *Domination*. Mais c'est surtout au point de vue de son développement intérieur que l'artiste dans des conditions extérieures trop favorables trouve de graves périls. Surveillé et limité par son

milieu il surveille et limite à son tour ses sentiments, ou au moins leur expression ; il n'ose pas oser, perdre la pudeur, ce qui est la condition première de tout art. Isolé d'ailleurs de la vie, il ne sait ou ne veut pas se mettre en quête d'elle, et si parfois il la rencontre, il ne s'en rend point le maître, ignorant du rude effort qu'il y faut. Or de ce double péril Madame de Noailles a été préservée par la sincérité entière, irréductible de sa nature et par sa prodigieuse perméabilité à toutes les émotions. Sincérité, candeur, spontanéité, naïveté, ingénuité, autant de mots qui d'eux-mêmes, qu'on la lise ou l'écoute, vous viennent aux lèvres. « Sabine, écrit-elle, et on est invinciblement tenté de lui appliquer à elle, la part faite à beaucoup d'ironie, cette caractéristique de son héroïne, Sabine discutait, affirmait comme on fait un serment ; elle avait toujours l'air de dire à la suite de ce qu'elle énonçait : « Je vous jure que

c'est ainsi » ; elle prononçait : « Cela est vrai... » sur le ton dont elle aurait crié : « J'ai soif... » avec une assurance puisée au lieu même de la certitude physique et du besoin... » Plus peut-être qu'il n'eût fallu parfois pour son repos, Madame de Noailles a le courage d'elle-même et de toute elle-même. Quant à sa sensibilité, en fut-il jamais de plus aisément blessable, de plus continûment frémissante? Je l'ai vue s'émouvoir jusqu'aux larmes à la soudaine évocation d'un chagrin vieux de vingt ans. Sensible, comme Sabine « jusqu'au trouble de l'esprit et jusqu'au malaise physique », Madame de Noailles ignore la paix et le repos des nerfs, sinon du cœur :

Je suis l'être que tout enivre et tout afflige...
Et je vis étonnée, aveuglée, éblouie,
Sachant bien que pourtant la détresse inouïe
A depuis mon enfance exalté tous mes jours...
Hélas ! je vis, toujours errante et toujours ivre
Je vis, pleine d'azur, de sanglots, de souhaits...

Qu'avez-vous fait, demande-t-elle à ses vers,

De ces désirs, ces cris, ces éblouissements
Si tendres, si joyeux, si tristes, si sensibles
Qu'un autre être que moi ne les croit pas possibles,
Et s'il portait mon cœur mourrait d'épuisement?

Remarque-t-on la force des expressions : enivrée, pâmée, exaltée, éblouissements, détresse, épuisement ? Chez Sabine, écrit encore Madame de Noailles, « la flamme montait des profondeurs du sang, faisait sur la pensée, sur la raison, danser son rouge incendie. Nulle réserve, nul jugement en cet esprit que la première vague emplissait... » La tendance ou la tentation du poète, c'est de faire ou de laisser *donner* en chaque occasion sa sensibilité tout entière. Le péril, bien différent de celui qu'on eût pu craindre, c'est dès lors que sous ce flot innombrable et monotone de sensibilité les plans et les reliefs de son univers s'atténuent jusqu'à disparaître, c'est que

ses sentiments et leurs objets les uns par rapport aux autres ne s'ordonnent ni ne se situent. Et sans doute ce péril-là s'aggrave-t-il des conditions mêmes d'une vie trop facile. A Madame de Noailles comme à ce Philippe l'Arabe que Barrès nous montre réduit à une extrême ingéniosité pour satisfaire son besoin de s'attendrir, les circonstances ont composé une solitude ; certaines expériences douloureuses, les unes inutiles, les autres utiles, indispensables peut-être, lui sont, suivant le point de vue, épargnées ou interdites ; elle s'enivre, elle *meurt* d'émotions que néglige l'ordinaire des malheureux :

Si l'on t'avait appris qu'un cœur toujours malade
Et blessé chaque soir d'ombre et de volupté
Ne goûte qu'en mourant l'odeur des roses thé
Dans l'air chaud remué par les cris des pintades...

Défaut charmant, trop charmant, mais défaut pour un poète accessible d'ailleurs aux sentiments généraux et profonds, à ceux

que suscitent la Nature, l'Amour et la Mort, identiques dans toutes les conditions humaines. La pente naturelle de Madame de Noailles est à une certaine exagération, et les circonstances ont dû accentuer plutôt qu'atténuer cette inclination, qu'une raison suffisamment ferme ne vient pas réfrener. Mais cette réserve faite, reconnaissons que l'originalité profonde de Madame de Noailles est indépendante de toute condition extérieure, s'il est vrai qu'à aucun poète de sa génération il n'a été donné de reprendre et de renouveler aussi puissamment quelques-uns des thèmes éternels du lyrisme.

Je ne sais qui a dit que s'il était une petite fille qui fût née sous un chou, c'était certainement Madame de Noailles. Le mot est joli, mais un peu injuste. Sans doute les jardins, même potagers, ont leur part dans l'amour de Madame de Noailles ; et ne faut-il pas louer le poète qui le premier sut déga-

ger l'humble beauté de nos légumes ? Mais en vérité ce n'est pas assez dire que d'appeler Madame de Noailles la Muse des Jardins. Que l'on considère son œuvre d'ensemble :c'est bien à la Nature qu'elle est dédiée comme une magnifique offrande, à la toute-puissante, à l'universelle Nature, à celle de Lamartine, de Vigny et de Hugo :

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé...

Ce que Madame de Noailles apporte de nouveau, et par quoi elle se manifeste bien de ce temps où Beaudelaire et les naturalistes ont joint leurs influences à celle des grands Romantiques, c'est une sensualité inépuisable, unie à une extrême précision descriptive. Elle jouit et souffre de la nature par tous les sens, par le goût surtout, l'odorat et la vue, et par cette sensibilité géné-

rale et profonde, particulièrement abondante chez la femme, jusqu'à former comme un sixième sens, à la faveur duquel les sensations des autres se mêlent, se confondent et se multiplient. Elle peut analyser en huit strophes, étonnantes d'invention verbale, les *Saveurs de l'air :*

Mon Dieu ! que j'ai goûté la douce odeur de l'air,
De l'air charmant, glissant et clair
Odeur simple au matin, et le soir si chargée
De feu, de lueur orangée !

Elle voudrait absorber l'univers comme une enivrante liqueur :

Il n'est pas suffisant qu'on regarde et qu'on touche
Les vergers odorants et verts ;
Je voudrais n'être plus qu'une amoureuse bouche
Qui goûte et qui boit l'univers.

A savourer les parfums elle apporte le même mélange de sensualité et d'analyse :

Mon cœur est un palais plein de parfums flottants
Qui s'endorment parfois aux plis de ma mémoire...
Parfum des fleurs d'avril, senteur des fenaisons,
Odeur du premier feu dans les chambres humides,
Aromes épandus dans les vieilles maisons...

Il n'est pas jusqu'à l'image visuelle elle-même, aussi nette, aussi intense que chez Hugo, qui, au lieu de rester comme chez celui-ci et conformément à son usage ordinaire, avant tout représentative, ne se prolonge immédiatement, elle aussi, en sensualité :

O pulpe lumineuse et moite du ciel tendre !
Espace où mon regard se meurt de volupté,
O gisement sans fin et sans bord de l'été,
Azur qui sur l'azur vient reluire et s'étendre,
Coulez, roulez en moi...

Après cela, on ne s'étonnera pas que Madame de Noailles soit de tous ses nerfs accessible aux mille influences des saisons, du jour et de l'heure. Avec une inlassable

et subtile complaisance, elle a noté les multiples aspects de la changeante nature, ses complicités et ses désaccords avec la mobile humanité.

C'est le « printemps vert amer » :

Un oiseau chante, l'air humide
Tressaille d'un fécond bonheur,
Un secret puissant et languide
Traîne sa vapeur, sa moiteur...

C'est le languissant, le luxurieux été :

C'est l'été, je meurs, c'est l'été...
Un désir indéfinissable
Est sur l'univers arrêté
Ah ! dans les plis légers du sable
Le tendre groupe projeté
D'un rosier blanc et d'un érable !
Le cœur languit de volupté...

C'est l'automne :

Comme toutes les voix de l'été se sont tues!
Pourquoi ne met-on pas de mantes aux statues?
Tout est transi, tout tremble et tout a peur ; je crois
Que la bise grelotte et que l'eau même a froid.

Les feuilles dans le vent courent comme des folles...

Et c'est l'hiver enfin, le rude et consolant hiver,

L'hiver sans volupté, sans chants et sans odeur

Voici la douceur du matin :

Candide, charmant
Comme une fleur qui naît et comme un pépiement.
Tout est plus jeune encor que l'enfance...

Voici Midi paisible :

Midi glisse et languit, la vie est assoupie...
Repos dans la nature ardente ! Les demeures
Ont laissé retomber les doux stores d'osier
Rien ne bouge ; on dirait que des insectes meurent
Entre le sable chaud et l'ombre des rosiers.

On n'a pas de regrets, pas de désir, pas d'âge...

Voici un après-midi de juillet dans la maison :

A l'ombre des volets la chambre s'acclimate ;
Le silence est heureux, calme, doux, attiédi,
Pareil au lait qui dort dans une fraîche jatte ;
La pendule de bois fait un bruit lent, hardi,
Semblable à quelque chat qui pousse avec sa patte
Les instants, dont l'un chante et l'autre est assourdi.

Voici un crépuscule au jardin :

O divin crépuscule, odeur de roses blanches !
Le soir est du soleil arrêté dans les branches.
Les arbres des jardins épandent leurs rameaux
Et partagent la paix triste des animaux ;
Tout est pensif, chargé de désir et de rêve,
Une vapeur descend, une autre se soulève...
Le tilleul inquiet, l'érable faible et blanc
Font un geste secret, désespéré, tremblant...

Voici une sensation d'avant l'orage :

Ah ! je ne savais pas ce que c'était, c'était
La lente oppression qui précède l'orage...

J'appuyais mes deux mains sur mon cœur ; j'écoutais
Frémir en moi la peur, la soif, la triste rage,
Je me levais, j'allais, les doigts en éventail,
Un sang rapide et chaud étourdissait ma tête...

Voici des impressions d'après l'ondée :

Dieu merci la pluie est tombée
En de fluides longues flèches,
La rue est comme un bain d'eau fraîche,
Toute fatigue est décourbée...

Un parfum de verdure nage
Dans toute cette eau renversée ;
A petites gouttes pressées
L'été s'évade du naufrage.

Mais la sensibilité de Madame de Noailles se limite rarement à la volupté passive de la sensation pure. Non contente de ressentir l'univers, elle veut le posséder, s'abîmer en lui, l'abîmer en elle. Voyez, s'écrie-t-elle,

Voyez de quel désir, de quel amour charnel
De quel besoin jaloux et vif, de quelle force
Je respire le goût des champs et des écorces.
Je vivrai désormais près de vous, contre vous,
Laissant l'herbe couvrir mes mains et mes genoux,
Et me vêtir ainsi qu'une fontaine en marbre...

Son vœu le plus cher, c'est d'

Etre dans la nature ainsi qu'un arbre humain,
Etendre ses désirs comme un profond feuillage,
Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,
La sève universelle affluer dans ses mains.

Saisit-on ce mélange perpétuel, cette constante fusion de l'homme et de la nature ?

Rire, fraîcheur, candeur, idylle de l'été !
Tout m'émeut, tout me plaît, une extase me noie,
J'avance et je m'arrête ; il semble que la joie
Etait sur cet arbuste, et saute dans mon cœur !
Je suis pleine d'élan, d'amour, de bonne odeur,
Et l'azur à mon corps mêle si bien sa trame,
Tout est si rapproché, si brodé sur mon âme,

Qu'il semble brusquement à mon regard surpris
Que ce n'est pas le pré, mais mon œil qui fleurit
Et que, si je voulais, sous ma paupière close,
Je pourrais voir encor le soleil et la rose.

De tels accents sont très nouveaux dans notre littérature. Ils différencient Madame de Noailles non seulement des naturalistes qui décrivent la nature comme une réalité étrangère, mais d'un Chateaubriand, d'un Hugo, que la nature émeut certes profondément, mais qui devant elle n'en restent pas moins, si l'on peut dire, intérieurs à eux-mêmes. D'un mot et dans tout le sens de ce mot, la sensibilité de Madame de Noailles est panthéiste, jusque-là que la certitude d'une union plus étroite avec la nature dans la mort (étrange illusion, pour le dire en passant, de croire qu'on sera plus proche de la nature mort que vivant) lui tient lieu des espérances qu'on demande d'ordinaire à la religion :

Je ne souhaite pas d'éternité plus douce
Que d'être le fraisier arrondi sur la mousse...

et encore :

O mort, vraiment pourrez-vous faire,
Ayant dissous mon cœur content,
Que je sois ce que je préfère :
Un éclat d'azur dans le temps ?

Telle est la puissance de cet amour qu'il empiète sur le domaine ordinaire des autres amours, amour humain :

Les forêts, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains.

Amour divin :

Moi qui ne peux pas croire aux promesses des cieux,
Je vous adore avec la part qu'on donne à Dieu.

De fait, si Madame de Noailles prie, c'est vers le soleil que monte sa prière :

C'est ma prière unique et ma foi naturelle
De plier mes genoux orgueilleux sur tes pas...
Ma joie est un jardin dont vous êtes la rose,
Enorme soleil d'or, flamme en corolle éclose,
Héros, d'ardents regards et de flèches armé,
Soleil, mille soleils en vous seul enfermés !...
Moi seule, en vous voyant je prie et je chancelle...

Mais non plus que l'amour, l'adoration ne suffit encore à ce cœur qui ne se satisfait que du délire. L'aurore d'un beau jour d'été, lumière, azur, parfum, gazouillement d'oiseaux, bourdonnement d'abeilles, la remplit d'une ivresse dionysiaque :

Vivre ! chanter la gloire et le plaisir de vivre !
— Et puisqu'on n'entend plus, ô mon Bacchus voilé
Frissonner ton sanglot et ton désir ailé,
Puisqu'au moment luisant des chaudes promenades
On ne voit plus jouer les bruyantes Ménades,
Puisque nul cœur païen ne dit suffisamment
La splendeur des flots bleus pressés au firmament,
Puisqu'il semble que l'âpre et l'enivrante lyre
Ait cessé sa folie, ait cessé son délire,

Puisque dans les forêts jamais ne se répand
L'appel rauque, touffu, farouche du dieu Pan
Ah ! qu'il monte de moi, dans le matin unique,
Ce cri brûlant, joyeux, épouvanté, hardi,
Plus fort que le plaisir, plus fort que la musique,
Et qu'un instant l'espace en demeure étourdi... »

On le voit, l'attitude du poète en face de la nature correspond assez exactement, sauf quelque excès de sensualité peut-être, à l'image que nous pouvons nous former du Paganisme exalté des Mystères. Ce n'est pas la Grèce de la tradition universitaire, mais c'est une Grèce authentique. Une fois encore, par l'élan seul de son génie, Madame de Noailles renoue la chaîne interrompue de ses origines.

Cependant, cette sensibilité si merveilleusement abondante, le seul amour de la nature suffira-t-il à l'absorber ? Une âme moderne peut-elle se reposer dans le pur naturalisme ? Il y a au fond de l'âme de

Madame de Noailles, comme de tant d'âmes de son siècle, une inquiétude essentielle, une douloureuse ardeur de changement et de fuite, une fureur de toujours et de tout sentir :

Qu'aucune flèche, aucune flamme,
Aucune aride pâmoison
Ne soit épargnée à cette âme
Qui veut défaillir de frisson...
Ah ! goûter tout ce qui tourmente !

Si instable et oscillante est cette sensibilité qu'à la rigueur les extrêmes s'y touchent :

Mon Dieu ! mon Dieu ! la paix touche au délire aussi !

et que sans cesse par des transitions rapides et insensibles s'y transmuent l'une en l'autre la volupté et la douleur :

Chère douleur, ô seul brisement délectable !...
Vous par qui l'on sanglote et vous par qui l'on rit,
Rire d'inconsolable et mortelle allégresse !

« Je n'ai pas le sens des degrés du plaisir, dit Sabine. Il n'y a qu'un plaisir, c'est ce qui fait mal... » Désordonnés mouvements du cœur, dont la nature ne saurait être l'objet, non plus que la cause! Aussi bien la nature elle-même suscite au cœur qu'elle ne suffit point à combler la nostalgie d'un autre amour :

Vaporeuse douceur de l'air tremblant et pur,
Paysage d'été luisant sous ma fenêtre,
Miel du soleil épars sur les coteaux d'azur,
Allégresse du jour léger qui vient de naître,

Vous dites : « Les splendeurs du matin clair sont là
Pour que le jeune Adam et l'Eve langoureuse
Reviennent habiter sous les larges lilas
Près de la source sourde, au fond de l'herbe creuse,

Madame de Noailles a brodé une variation originale sur le thème romantique, qu'on eût pu croire usé, de la solitude de l'homme dans la nature, après l'amour :

...Vous parlez, j'entends, vous me dites : « Pauvre âme,
Tu ne pourras jamais être aussi bien en moi ;
Il faut que tu me voies comme l'étang me voit,
Et que sans trop d'ardeur humaine tu t'emplisses
De mes reflets dansants et de mes ombres lisses.
Tu as trop de désir, trop d'espoir et d'orgueil...
— Ah ! nature, nature, épuisante nature
Je vous entends ; ainsi je ne verrai jamais
Vos sources, vos chemins, vos feuillures de mai,
Sans qu'en mon cœur s'élance une blessure aiguë...
Ah ! le plaisir charmant et doux de la ciguë
Qui balance sa fleur et son feuillage bas,
Ah ! cet oiseau qui chante et qui ne pense pas...

Qu'on lise tout le poème, et puis qu'on relise le *Lac* et la *Tristesse d'Olympio* ; s'il n'a ni le sublime pathétique de l'un, ni la magnificence de l'autre, il a sur tous les deux la supériorité de la précision analytique. Ç'a été et c'est la tâche de quelques-uns des meilleurs écrivains d'aujourd'hui de préciser par l'analyse le vague constitutif de la sensibilité romantique.

Sur sa façon de sentir l'amour, Madame

de Noailles est beaucoup plus brève que sur sa façon de sentir la nature. Dans ses trois volumes de vers, on trouverait à peine une douzaine de pièces consacrées à un sentiment qui remplit d'ordinaire les productions féminines, et ces pièces, si ingénieusement qu'on les rapproche, ne forment pas l'histoire d'un cœur. Trois ou quatre d'entre elles font allusion à des déceptions répétées, déceptions ordinaires, inévitables, mais particulièrement sensibles à ce cœur né pour souffrir.

Je t'expliquais parfois cette peine que j'ai
Quand le jour est trop tendre ou bien la nuit trop belle.
Nous menions lentement nos deux âmes rebelles
A la sournoise, amère et rude tentative
D'être le corps en qui le cœur de l'autre vive ;
Et puis, un soir, sans voix, sans force et sans raison,
Nous nous sommes quittés ; ah ! l'air de ma maison,
L'air de ma maison morne et dolente sans toi,
Et mon grand désespoir étonné sous son toit !

Mais quoi ! C'est la destinée commune de tous les cœurs qui ont trop d'amour. Il y a de saint Paul un mot simple et profond : « Quoique, écrit l'apôtre, en aimant davantage, je sois peut-être moins aimé. » Ainsi Madame de Noailles :

Tu vas, toi que je vois, mon ombre, ô mon moi-même,
Cherchant quelque épuisant et merveilleux bonheur,
Mais l'espoir tremble, l'air est las, la vie a peur,
Tu vas, ayant toujours plus aimé qu'on ne t'aime,
Plus aimé, ou du moins plus âprement aimé,
D'une plus imminente et guerrière détresse...

Alors, sous l'intolérable douleur de la récente blessure, c'est un âpre, un ardent désir de silence, d'oubli, de mort :

Ne plus aimer surtout, ah ! c'est surtout cela !...
Les yeux, les yeux, ne plus se souvenir des yeux
Des yeux qu'on a aimés, mauvais comme des pierres !
Ces yeux profonds, avec des flèches au milieu
Ah ! qu'ils ferment en nous leurs cils et leurs paupières !
Amour, allez-vous-en pour qu'on puisse mourir...

C'est le retour à l'apaisante nature :

Maintenant je le sens, moi dont le cœur est tel
Qu'aucun désir n'y peut demeurer long et grave,
Je garde pour vous seule un amour immortel
O beauté des jardins, indolente et sauve !

Paix trompeuse, que viennent soudain traverser d'aigus, de déchirants souvenirs :

L'ombre d'un autre cœur a de plus noirs détours
Que la nuit orageuse, impénétrable et sombre ;
Eclairs des faux regards, phare du faux amour
Où menez-vous l'espoir, qui se brise et qui sombre !
Le passé vit en moi ce soir, ce trop chaud soir...

O folie dont rien ne peut guérir ! Ce cœur qui d'un si rude élan s'est porté vers l'amour jamais ne se déprendra de l'amour :

Enfants, regardez bien toutes les plaines rondes,
La capucine avec ses abeilles autour,
Regardez bien l'étang, les champs, avant l'amour,
Car après on ne voit plus jamais rien du monde.

Après l'on ne voit plus que son cœur devant soi,
On ne voit plus qu'un peu de flamme sur sa route,
On n'entend rien, on ne sait rien, et l'on écoute
Les pieds du triste Amour qui court ou qui s'asseoit.

Qu'il vienne donc, le désirable et redoutable amour. Non seulement on consent à l'accueillir, mais de tout son être on l'appelle. Par une étrange fusion du caractère viril avec le féminin, l'amour dans l'œuvre de Madame de Noailles n'est pas seulement passion, il est *action*, recherche et presque provocation. Un poème de l'*Ombre des jours* fait entendre cette curieuse plainte :

Et je rentrais alors ivre du temps d'été,
Lasse de tout cela, morte d'avoir été
Moi le garçon hardi et vif, et toi la femme...

Sabine de Fontenay, à la fin d'une soirée passionnée de musique, retient son cousin Jérôme. Ils sont là en face l'un de l'autre, elle confuse et misérable, lui nerveux

et pâle. L'homme se dérobe : « Sabine, dit-il en tremblant, vous devriez aller vous reposer, il est tard, vous partez demain. — Et puis il se passa la main sur le front comme s'il voulait en arracher une pensée pesante, une douleur, et Sabine crut qu'il pleurait. Alors *elle le pressa contre elle d'une terrible tendresse...* » La même Sabine plus tard, la première fois qu'elle voit chez lui Philippe Forbier, un ami de son mari, éprouve une grande difficulté à partir, à le quitter, la seconde fois, avec la sûreté de l'instinct, prend une syncope, et la troisième se laisse tomber contre sa poitrine. La récente émancipation de la femme ménage aux amateurs de complexités psychologiques de précieux et neufs divertissements... Le miracle c'est que, si contraire à l'idée ou à l'idéal, sans doute un peu artificiels, que l'homme conçoit volontiers de l'amour féminin, l'amour chez l'héroïne de Madame de Noailles n'en garde pas

moins une entière noblesse : il la doit avant tout à son courage, à l'élan sans restriction ni réserve qui le jette vers la douleur. Ce n'est pas Sabine de Fontenay qui, pareille à l'Homme libre de Barrès, s'arrête jamais avant de se nuire, mais elle se précipite sur toutes les pointes de la vie de façon à s'y déchirer.

Au reste, cette analyse est loin d'épuiser la signification du mot amour chez Madame de Noailles. D'abord, et c'est un trait par où elle se révèle de lettres, l'amour n'est pas seulement pour elle ce sentiment étroit et tenace qui s'attache à un être particulier. Sabine un soir avec Philippe entend passer sous ses fenêtres une manifestation d'étudiants, et ce tumulte dans l'ombre l'enivre. « Qu'est-ce qu'il vous faut, à vous, lui demande Philippe tristement, qu'est-ce ce qu'il vous faut pour être heureuse ? » — « Votre amour, répond-elle, puis elle ajoute : Et la possibilité de l'amour de tous les au-

tres ». Ainsi Madame de Noailles, dans l'exquis poème de l'*Ombre des Jours :*

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur par l'amour intimée
Pour être après la mort parfois encore aimée,
Et qu'un jeune homme alors lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles
M'accueille dans son âme et me préfère à elles.

Sabine, nous dit-on encore, par moments « ne savait plus vers qui allaient ses espoirs ; cela s'étendait, devenait infini ; elle imaginait des horizons de soleil immense, des foules venues vers elle, et elle la déesse de l'éternel désir ». Être la *déesse de l'éternel désir :* telle est la forme que prend dans un cœur féminin l'amour de la gloire.

Ce n'est pas tout encore. Le mot désir, comme le mot amour, est équivoque, ou plutôt multivoque, et la plupart des hom-

mes n'usent de ces mots que dans un seul de leurs sens, dès lors en chaque cas aisément déterminable. Mais, selon une profonde remarque de Barrès, à certaines âmes, aux plus complexes et aux plus sensitives, le vocabulaire commun devient insuffisant ; elles trouvent en elles une puissance infinie d'expansion, de jaillissement, elles disent désir, amour, et cela signifie, suivant le plan de leur vie intérieure sur lequel cette puissance se réalise, désir d'aimer, désir d'être aimée, amour de la nature, amour d'un être, amour de l'humanité, amour de la gloire, héroïsme, désir sans nom, pur amour. Nous avons parcouru déjà chez Madame de Noailles quelques-uns de ces sens du mot amour ; nous y trouvons la plupart des autres. Et d'abord il y a en elle une immense pitié de la souffrance et de la misère humaines qui l'eût sans doute dévoyée vers l'humanitarisme, si l'influence de Barrès ne l'en

eût heureusement détournée ; je dis heureusement, car dans l'ordre de l'activité morale l'amour n'est rien sans le renoncement, le don de tout l'être, et c'est sans doute le vice profond de l'humanitarisme philanthropique de méconnaître cette vérité ; or Madame de Noailles ignore le renoncement. Mais qu'on lise les poèmes intitulés : *Fraternité*, *La Justice*, *Les Malheureux*, ou telles pages de la *Nouvelle Espérance* et du *Visage Émerveillé* sur les criminels : on y sentira palpiter une émotion sincère. « Quand j'étais petite, un soir, je revenais en voiture avec mon père, et nous avons rencontré sur la route un homme qui passait entre deux gendarmes, mon père m'a dit : « Vois, c'est sans doute un voleur. » Ah ! le mot voleur, comme il m'avait fait peur, comme il est redoutable ! et j'ai regardé. C'était, entre deux gendarmes, un homme pauvre qui avait l'air fatigué ! »

Mais la société d'élection de Madame de Noailles, ce sont les héros ; la dernière et très belle pièce des *Éblouissements* leur est dédiée. L'héroïsme devait tenter Madame de Noailles, étant l'état le plus élevé où atteignent les âmes qui unissent à une extrême générosité un vif sentiment d'elles-mêmes.

Que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne,
Et la brise des Océans,
Je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne,
Je respire chez les géants !

Et c'est une suite magnifique de virils accents, auxquels la dernière strophe seule mêle un accent très féminin :

Je viens, portant sur moi la douce ardeur des mondes
Et tenant les fleurs de l'été,
Accueillez-moi ce soir dans l'ombre où se confondent
L'héroïsme et la volupté !

Ainsi Sabine de Fontenay s'écriait : « N'est-ce pas, l'héroïsme et la sensualité

sont la même chose, l'héroïsme est la plus âpre sensualité ? » Et c'est assurément une question de savoir si certains états élevés peuvent être ainsi sensualisés impunément...

Tant de formes diverses de l'amour ont-elles enfin épuisé la source où elles s'alimentent ? Madame de Noailles a insisté à diverses reprises, douloureusement, sur l'impuissance des mots ou des actes à égaler l'abondance et l'ardeur de sa vie intérieure :

Je ne pourrais jamais exprimer mon désir
L'ardeur qui me terrasse,
Ni si les monts d'argent me prêtaient leur soupir
Soulevé dans l'espace,

Ni si le lis brûlant me donnait son odeur
Dans l'azur infusée
Ni si toute la mer se groupait dans mon cœur
Pour jaillir en fusée !...

Tant de rêve, d'amour, de désir, tant d'élans,
C'est un si grand martyre ;
Hélas ! mourir un soir, le cœur encor brûlant
Sans avoir pu tout dire...

Avec cette angoisse parfois alterne cet état de plénitude supérieure où l'amour, comme s'il répugnait à se limiter en se déterminant, semble se prendre lui-même pour objet, et se reposer dans son infinitude :

Je ne sais ce que j'aime ; j'aime.

Mais l'amour ne saurait longtemps se soustraire à sa loi, qui est de se répandre ; s'il a paru se replier sur soi, c'était pour s'accumuler ; et s'il s'accumule, c'est pour plus puissamment jaillir. Le poète peut se rendre justement ce magnifique témoignage :

Nul cœur humain jamais n'eut autant de frissons;
Mon rêve est un si vif et si ardent buisson
Que si j'ouvre mes bras où la tendresse abonde,
Il tombe malgré moi de l'amour sur le monde !

Amour d'artiste en dernière analyse, au moins pour la plus grande part, suspect à tort et à raison à l'apôtre et à l'homme de bien. Madame de Noailles en marque très exactement la qualité dans les vers qui suivent :

Amoureuse du vrai, du limpide et du beau,
J'ai tenu contre moi si serré le flambeau,
Que, le feu merveilleux ayant pris à mon âme,
J'ai vécu exaltée et mourante de flammes !

Et voilà, n'est-il pas vrai, un jour saisissant sur cet être étrange, le poète, victime sans dévouement, qui du feu qui le consume nous éclaire.

Dans les poèmes qui ont été inspirés à Madame de Noailles par la pensée de la

mort, on retrouve le même mélange que nous avons déjà signalé chez elle de féminité et de fermeté virile. Et d'abord, Madame de Noailles redoute, plus que tout peut-être, cette mort avant la mort qu'est pour la femme la vieillesse. Qui n'a dans la mémoire le début de *Jeunesse*, avec sa seconde strophe dont on a le cœur serré comme d'une étreinte physique :

Pourtant tu t'en iras un jour de moi, Jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras,
Tu t'en iras, je pleurerai, tu t'en iras
Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse,

La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris
Je te rappellerai d'une clameur si forte
Que pour ne plus m'entendre appeler de la sorte
La mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri.

La pièce qui ouvre les *Éblouissements*, d'une violence moins tendue, atténuée de mélancolie, est peut-être plus pathétique encore :

Quelquefois, dans la nuit, on s'éveille en sursaut,
Et, comme un choc qui brise et qui perce les os
Ou songe au temps qui fuit, aux plus jeunes années
A l'aurore enflammant les vitres fortunées...

Conformément à son génie, Madame de Noailles éprouve de la mort une horreur surtout physique :

Et pourtant il faudra nous en aller d'ici
Quitter les jours luisants, les jardins où nous sommes,
Cesser d'être du sang, des yeux, des mains, des hommes
Descendre dans la nuit avec un front noirci,

Descendre par l'étroite, horizontale porte,
Où l'on passe étendu, voilé, silencieux,
Ne plus jamais vous voir, ô lumière des cieux !
Hélas ! Je n'étais pas faite pour être morte !

Remarque-t-on l'accent attendri et humble de ce dernier vers ? Seule la pensée de la mort a ce pouvoir de fondre la violence et de briser l'orgueil de Madame de Noailles. Deux ou trois des plus précieux poèmes des

Eblouissements sont de cette veine, rare chez elle, d'humilité tendre, entre autres l'exquis *Nocturne* :

Tu dormiras dans l'ombre et ta petite gloire
Assise en ce tombeau
Ne fera pas ta nuit moins secrète et moins noire,
Ne te tiendra pas chaud.

Aucune fleur ne peut désennuyer les mortes,
Leur bonheur est cessé...
Celui qui les aimait n'a pas rouvert la porte
Où elles ont passé.

Il faudrait, pour qu'un peu de plaisir les rassure
Que le plus cher amant
Leur dise : Vois, je viens pour baiser ta chaussure
Et tes deux pieds charmants

Qu'il leur dise : Voyez, votre chambre creusée
Plus qu'une autre me plaît ;
Ce lit étroit, ce plafond bas, ces mains usées
Sont ce que je voulais...

Plainte discrète, faiblesse qui s'avoue, résignation touchante ; mais le poème ne finit pas, qu'un sursaut d'orgueil ne le soulève :

Mais, ah ! quelle rumeur trouble encor notre somme
Et rend mon cœur jaloux ?
J'entends, dans l'ombre affreuse et glissante où nous [sommes
Les dieux parler de vous.

C'est en effet dans la certitude de sa gloire que Madame de Noailles puise le secours le plus efficace contre la douleur de devoir mourir :

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Son corps éternel comme la terre d'où il est sorti et où il retourne, son âme éternelle dans la mémoire des hommes, telle

est l'idée ou plutôt l'image double, et peut-être tout de même un peu simple que se fait Madame de Noailles de sa vie future. C'est sans doute une mauvaise condition pour philosopher que d'être avant tout un être d'imagination comme sont les poètes, si le propre et la définition même de la pensée spéculative est d'être une pensée sans images. Supérieure ou extérieure au préjugé, à la foi imposée du dehors, peu apte à la pensée métaphysique, Madame de Noailles flotte dans un état d'indécision et de trouble, qui a du moins l'avantage de prêter à d'émouvantes rêveries.

Hélas ! douleur d'aller s'effaçant tout entière,
Désir de n'être pas de la cendre au tombeau,
De voir encor le jour et le matin si beau,
D'errer dans l'étendue heureuse et sensuelle,
De boire à son calice et de s'enivrer d'elle !
Ah ! comme tout bonheur soudain semble terni
Pour un cœur sans espoir qui conçoit l'infini...

Les romans de Madame de Noailles doivent être considérés, sauf certaines réserves que nous indiquerons, comme un complément de son œuvre lyrique. Ce point de vue, en même temps qu'il nous inquiète sur la légitimité d'un genre un peu hybride, nous rassure sur le plaisir qu'en l'espèce nous y prenons.

Il n'y a rien de moins cohérent que l'intrigue de la *Domination*, rien de moins consistant que le caractère d'Antoine Arnault, le « dominateur ». Ce jeune homme, qui nous est présenté aux premières pages du livre comme un ambitieux de l'espèce des Alexandre et des César, à la dernière meurt d'amour comme un nouveau Werther. Mais ne meurt-il pas plutôt de ce que le livre a atteint la page 307 ? Quoi qu'il en soit, une rupture, un flirt très poussé avec la fille d'un écrivain illustre, deux liaisons élégantes et une passade, un siège à la Chambre, un excellent mariage, l'amour chaste

et brûlant de sa belle-sœur, tel est, par ordre chronologique, le bilan de ses succès; dans tout cela pas trace de plan, de persévérance, de fourberie, d'aucune des vertus qui font l'ambitieux véritable... D'une manière générale, les figures d'hommes qui apparaissent dans les romans de Madame de Noailles sont pâles, sans relief, dénuées de vérité objective. Exceptons-en toutefois deux ou trois silhouettes de *grotesques*, Henri de Fontenay de la *Nouvelle Espérance*, l'aumônier du *Visage*, esquissées à grands traits ironiques, fermes et signifiants. Il y a là un aspect du talent de Madame de Noailles qu'on aimerait à voir se développer.

Les figures de femmes, au moins celles de premier plan, sont plus vivantes, plus objectives, de cette objectivité particulière où atteignent les lyriques par l'approfondissement d'eux-mêmes, Donna Marie, la petite nonne, Sabine de Fontenay, autant

de masques fragiles sous lesquels perce à tout instant le visage ébloui, émerveillé de l'auteur. De là les plus amusantes contradictions entre la situation où on les place, le caractère qu'on leur prête, et telles de leurs manières de penser ou de sentir. La petite nonne du *Visage* fait voir, en même temps que des ingénuités d'enfant sage, des audaces, d'ailleurs charmantes, de l'aunesse, et témoigne çà et là d'une conscience d'elle-même et d'une science du cœur bien rares dans un âge si tendre. « O Julien, dit-elle à son amant qui vient de la rudoyer, laissez-moi vous dire, pendant que vous parliez ainsi je ne vous en ai pas un instant voulu ; la grande injustice des hommes envers les femmes, elle est une part profonde de la volupté ». Qu'elle vienne après cela nous faire accroire qu'elle a rendu à Julien les *Fleurs du Mal* sans les lire. « Je sais maintenant, dit-elle ailleurs, pourquoi l'expression de la douleur, sur un visage, est

si touchante et si troublante ; c'est parce qu'elle révèle que l'être n'a plus aucune défense personnelle. Une âme malheureuse est toute prête pour la mort et pour la volupté ». Rien n'est plus exact, mais est-ce bien la même personne qui, aux premières pages du livre, ne rêve que pureté, et qui, quelques pages plus loin, parce que son ami l'a embrassée, déclare : « Mon ami ne m'aime pas autant qu'il le dit, s'il m'aimait vraiment il n'aurait pas fait ce qu'il a fait? » On sent l'artifice ; Madame de Noailles manque sans cesse à cette condition première de la vraisemblance, qui est qu'un caractère demeure constant avec lui-même. Seule peut-être la figure de Sabine de Fontenay est exempte de ce défaut, parce qu'il y a une harmonie en somme suffisante entre la donnée initiale du livre et la vie intérieure *possible* de Madame de Noailles, et que d'ailleurs Madame de Noailles a l'imagination subjective, au contraire de l'objec-

tive, très développée... Ainsi se précise pour nous le sens de l'œuvre romanesque de Madame de Noailles : nous l'avons vu, Madame de Noailles est avare de confidences sur sa façon de sentir l'amour ; l'intérêt de Sabine de Fontenay, et secondairement de ses autres héroïnes, c'est de nous éclairer sur sa façon de le concevoir, ou plus exactement de le *voir*.

Sabine de Fontenay c'est, pourrait-on dire, la petite-fille d'Emma Bovary devenue, par une fortune inespérée, châtelaine de la Vaubyessard. Née comme Emma pour les agitations du cœur, et plus précocement avertie qu'elle, dès l'enfance elle a jugé que « les élans et les rêves de la passion font l'emploi, l'orgueil et la dignité de la destinée ». Mariée, comme elle encore, à un homme bon, honnête et médiocre, elle essaie d'abord, elle aussi, d'éveiller en lui un écho aux ardentes et confuses aspirations de son cœur. Déçue bientôt

dans son effort, elle se détourne, sinon sans regrets du moins sans remords, conformément à l'immoralisme contemporain, vers d'autres amours. Riche et d'un monde où la femme est relativement libre d'elle-même, Sabine échappe aux embarras d'argent, à M. Lheureux, aux mille difficultés extérieures qui font de *Madame Bovary*, suivant le point de vue, un mélodrame, et c'en est le défaut, ou bien, et c'en est la supériorité, une exacte et forte étude sociologique ; elle pourra développer sans entraves le cours de ses expériences sentimentales. Plus cultivée qu'Emma, nourrie de littératures autrement complexes, elle offre, et c'est là son originalité et son charme, un curieux mélange de sensualité violente et presque élémentaire, et d'intelligence raffinée : mélange bien moderne, s'il pourrait servir à définir les œuvres les plus caractéristiques de notre littérature depuis Baudelaire. Ce qu'elle cherche

dans l'amour, ce n'est ni le don ni l'abandon du cœur, elle a un sentiment trop vif d'elle-même, elle entend posséder autant qu'être possédée; ce n'est pas le plaisir, il n'est rien de plus court et de plus vite épuisé que le plaisir; ce n'est pas le bonheur, elle a toujours désiré pire; c'est l'émotion brute, exaltante ou terrassante, c'est le bouleversement de tout l'être, c'est ce que la vie peut offrir de plus fou, de plus trouble et de plus amer. Ce qu'elle veut, c'est sentir, sentir toujours davantage et se sentir sentir, fût-ce au prix des plus dures douleurs : la douleur est infinie, pour peu qu'elle se complique d'intelligence. Prodigieuse faculté de jouir et de souffrir! Philippe Forbier vient de lui avouer son amour; ils sont là tous les deux, hagards, n'osant pas se rapprocher l'un de l'autre. « Elle sentait une sensualité grave s'élever autour d'elle, contre elle, comme une vague qui, montant, l'obligeait à renverser

un peu la tête, les narines battantes, pour respirer, résister à cet étouffement. Elle avait les yeux fixes et amincis, les lèvres un peu relevées sur les dents qu'elle tenait serrées, et comme mordant sur une admirable sensation de plaisir... » Philippe la regarde, et elle se sent « mourir des pieds jusqu'au cœur. Avec une violence rapide et complète, elle souhaita qu'il n'eût plus ni ses yeux, ni son sourire, ni sa voix, ni aucun de ses gestes, aucune de ses attitudes, plus rien de lui-même qui la ravissait jusqu'à de telles douleurs ». Véritable femme, en qui non seulement toute émotion, mais le souvenir et l'imagination même de l'émotion aboutissent immédiatement au trouble physique. Quand Philippe doit pour un temps s'éloigner d'elle, sa raison consent à la séparation, mais son corps se révolte. Debout contre lui, elle dit doucement, les yeux fermés : « Voilà, vous allez partir, vous partez, j'imagine

que c'est maintenant que vous partez, je vais voir ce que cela me fait. » Elle resta un moment silencieuse, et rouvrant les yeux où de la terreur s'évaporait, elle dit : « Ce n'est pas possible, cela fait mal dans les os... C'est dans les épaules et dans les genoux que je ne peux pas vous quitter... » Cependant, dans ses plus vives extases comme dans ses pires angoisses, elle demeure lucide, maîtresse de sa pensée, elle ironise, elle s'analyse, elle généralise. Au sortir des bras de Philippe rentrée chez elle, elle parle, rit, ne trouve en elle que repos et satisfaction. *Seule l'absence d'Henri* (son mari) *la troublait un peu, sa présence lui eût donné plus de sécurité.* A Philippe absent, elle écrit : « Ce n'est pas vous que j'aime; j'aime aimer comme je vous aime... Je n'attends de vous que mon amour pour vous. » « Les hommes ont de la conscience, lui écrit-elle encore. Les femmes, mon ami, n'ont pas de conscience ;

elles ont une épouvantable volonté de n'être pas plus malheureuses qu'elles ne peuvent. » Mais une intelligence si pénétrante appliquée à une émotivité si violente, loin de l'atténuer l'exacerbe, en multipliant pour elle les occasions de sentir. De sa volupté, de ses douleurs et de sa connaissance d'elle-même Sabine se compose un breuvage avec quoi elle se tue. La morphine qu'elle prend un soir où l'absence de Philippe lui est intolérable ne fait qu'achever l'œuvre de mort... A dire le vrai ce suicide, pour vraisemblable qu'il soit, n'apparaît pas comme nécessaire, dans le sens psychologique du terme. On garde le sentiment qu'une cure d'altitude bien choisie, surveillée par une tendre amitié, rendrait l'équilibre à ce système nerveux surmené, exténué. Si *Madame Bovary* est un mélodrame, la *Nouvelle Espérance* n'est pas une tragédie. Il reste que Madame de Noailles a créé en Sabine de Fontenay une figure in-

tensément vivante, hautement représentative à la fois et très neuve : oui d'une originalité inoubliable vraiment avec son impudeur et sa noblesse, son égotisme et son ardeur à souffrir, son tumulte, ses cris, ses colères, ses ravissements, toute cette sensibilité où nulle sentimentalité ne se mêle, ingénue et violente, trouble, âcre, amère.

On peut cueillir çà et là dans les romans de Madame de Noailles de fines ou fortes indications de psychologie féminine. La femme y apparaît toujours incomplète, insatisfaite, penchante, achevée seulement par les caresses des hommes, mais courbée sous tout l'univers, esclave qui se fait une volupté de sa servitude. Osant enfin être elle-même, elle dévoile hardiment que toute sa vie intérieure est à base de sensualité et que tout ce qui émeut pareillement sa sensualité est pour elle une seule et même chose. « Voyez, mon Dieu, si M. l'aumônier, pour nous toucher, nous

rappelle notre petite enfance, nos jeux, notre père mort, nous pleurons ; et si une de nos sœurs nous donne un bouquet à respirer, nous respirons fort d'abord et nous soupirons après ; et si notre ami met son cœur près de notre cœur, nous ne savons plus rien que son désir, et notre désir plus tendre encore que le sien. *Toutes ces choses, mon Dieu, sont une seule chose, la même chose.* » Elle nous révèle le goût singulier qu'elle trouve aux brutalités de la jalousie masculine. « Ils croient nous offenser, ils ne peuvent que nous émouvoir, notre orgueil est terrible en nous, mais aux instants de la volupté, nous n'avons que de la volupté. » Voici une bien spirituelle définition de la conscience : « La conscience, c'est une tristesse qu'on éprouve après un acte qu'on vient de faire et qu'on referait encore. » Voici une vue terriblement pénétrante sur ces régions souterraines de l'âme où les sentiments,

les instincts, les désirs, non encore divisés et endigués par l'éducation, communiquent et se mêlent selon de mystérieuses affinités. « Ah ! dans la douleur et la honte, dans le courage et l'héroïsme, dans le parfum des tombeaux, qu'y a-t-il toujours de perfide, de sensuel, d'inavouable ? »

On voit dans quelle mesure les romans de Madame de Noailles nous peuvent instruire, sont riches de vérité objective. Quant à nous charmer et à nous émouvoir, de la même façon exactement que sa poésie, il n'est presque pas une page d'eux qui n'y réussisse. La *Domination* abonde en délicieuses impressions de voyage; le *Visage émerveillé* est l'hymne le plus frais à l'Amour et à la Nature; la *Nouvelle Espérance* est un poignant poème de l'Amour et de la Mort.

L'art de Madame de Noailles n'est pas

égal à son génie ; il pèche par défaut, par excès et par artifice.

Le défaut est de la pensée. Non pas que nous estimions avec certains que l'intelligence de Madame de Noailles soit inférieure à sa sensibilité, et de nombreuses pages de la *Nouvelle Espérance* surtout témoignent surabondamment du contraire, mais trop souvent cette intelligence fonctionne à côté de cette sensibilité sans s'y mêler suffisamment. Une sensibilité, aussi mobile, aussi torrentielle devrait être surveillée, réglée, distribuée par une raison ferme, maîtresse d'elle-même et de toute l'âme ; nous avons déjà touché ce point. Il n'est pas permis d'appliquer indistinctement l'épithète de *sublime* à l'odeur de l'aubépine, ou au plaisir qu'on prend à Venise, et à la musique de Beethoven ou en général à l'héroïsme ; du moins les deux premiers emplois du terme, en même temps qu'ils font sourire, affaiblissent les deux autres,

seuls justifiés. Si Sabine à la moindre contrariété *s'affole*, nous la plaignons, mais que va-t-il lui rester d'âme pour les grandes douleurs ? Il ne suffit pas d'une extrême hyperesthésie pour pénétrer le fond de la douleur ni de la joie humaines ; or Madame de Noailles n'a pas que cela, nous l'avons assez montré, mais l'identité des expressions dont elle use pour signifier de purs états nerveux et de véritables états d'âme prête à de fâcheuses confusions. Il faut qu'elle introduise un ordre plus strict, une mesure plus rigoureuse dans les mouvements de sa merveilleuse sensibilité. C'est du perfectionnement intérieur de l'artiste que dépend essentiellement le progrès de son art.

D'un point de vue plus technique, on peut relever chez Madame de Noailles des artifices de composition et de style. Nous l'avons vu, ses romans sont mal construits ; mais ses poèmes eux-mêmes malgré leur

ordinaire brièveté, ne le sont pas toujours parfaitement. La *Prière devant le Soleil* se compose d'au moins trois poèmes distincts. Il n'y a rien de plus artificiel que la transition du second au troisième :

Pourtant, Soleil, ayant oublié tout cela...

Une des plus belles pièces des *Éblouissements*, *Paganisme*, dans sa première partie développe le conflit entre les deux âmes romantique et classique de Madame de Noailles, et, malgré une certaine surcharge d'images, le développement est conduit d'une belle et ferme allure ; la seconde partie célèbre la victoire définitive de l'âme classique ; le poète se tourne avec amour vers la Grèce, sa véritable patrie :

Je viendrai, mes deux mains tenant la double flûte...
Au-dessus des enclos luiront des figues bleues ;
Pour cueillir ces fruits chauds entr'ouverts dans l'azur
Je presserai si bien mon corps contre le mur
Que je serai semblable à ces nymphes des frises
Dont la jambe et la main sont dans la pierre prises.

On remarquera au passage ces trois derniers vers, pur joyau de grâce hellénique... Jusqu'ici tout est bien ; mais il s'agit de terminer le poème ; le poète sent qu'il serait beau de s'élever à une idée plus générale, d'ouvrir à l'esprit une vaste perspective, d'élargir et d'approfondir l'horizon, et pour ce faire il recourt à la pensée de la mort, dont telle est en effet la vertu ordinaire :

Et désormais sans voix, sans effort, sans souhaits,
Ayant touché l'immense et débordante paix,
Voyageuse arrivant et qui baise la porte,
Ne désirant plus rien je serai bientôt morte...

Mais le poète s'est trompé ; comme il n'y a aucune raison de supposer que le sol de la Grèce ou l'exaucement de ses désirs lui seront réellement mortels, l'hypothèse de sa mort ne peut apparaître que comme une gentillesse de conversation, déplacée en cette fin d'un grave et émouvant débat. La grande idée de la mort ne saurait être em-

ployée comme finale à tout faire. Elle est venue là naturellement, dites-vous ? Mais le naturel même et la sincérité ont besoin d'art.

L'excès que nous trouvons chez Madame de Noailles est un excès de sensations et d'images sous lequel parfois disparaît, ou plie à se rompre, le fil ténu de la pensée. Le poète, au lieu de creuser en profondeur, dans le monde de la vie intérieure, s'étend en largeur, se répand dans le vaste univers, Au lieu de subordonner il coordonne, quand il ne se contente pas de juxtaposer. Sans doute il échappe à l'ennui des purs descriptifs, et il serait aussi injuste qu'inexact de lui appliquer ce principe, vérifié par l'histoire de tous les arts, que la nature envahit les domaines désertés par l'âme : il n'est pas d'aspect de la nature qu'il transporte dans son œuvre sans l'élaborer, sans y mêler de sa substance. Cependant il ne peut éviter toujours la monotonie, ni encore une

fois l'artifice. Une énumération n'a d'autre raison de s'arrêter que le bon plaisir de celui qui énumère ; Madame de Noailles ne nous fait-elle pas quelquefois attendre un peu son bon plaisir ? D'autre part, on a l'impression qu'elle ne distingue pas très exactement et ne connaît pas de très près chacun des innombrables végétaux qui garnissent son œuvre, et l'on constate non sans étonnement que les descriptions de villes ou de paysages qu'elle n'a jamais vus ne sont ni moins touffues, ni moins colorées, ni moins odorantes que celles des lieux qui lui sont familiers. Bref Madame de Noailles a une *manière* à elle, très caractérisée, et de cette manière son excessive facilité l'incline, — tel parmi les musiciens Massenet — à se faire un *procédé*. Il n'est pas rare qu'un artiste s'imite ainsi lui-même.

De ces faiblesses, au reste, aucune n'est constitutive. Elles tiennent soit à une confiance exclusive, donc excessive dans la

spontanéité de l'inspiration, soit à une sorte de nonchalance trop complaisante aux suggestions de la virtuosité. Elles n'en sont que plus regrettables, si elles empêchent des dons merveilleux de prendre leur pleine valeur. Or quel artiste fut plus merveilleusement doué que Madame de Noailles? De ses dons je ne veux ici retenir que deux, qui la distinguent entre tous les artistes de sa génération, le don d'expression et le don de musicalité.

Il n'est pas vrai, malgré Boileau, que toujours « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » ; la fonction de concevoir et la fonction d'exprimer sont distinctes, à tel titre que la pathologie nous les montre sans cesse dissociées. Mais ce qui dans la littérature et surtout dans la poésie moderne rend particulièrement délicat le problème de l'expression, c'est que les états qu'il s'agit de traduire et de communiquer ne sont pas comme dans la poésie classi-

que des états relativement simples, à contours définis, objets de perception claire, construits et reliés les uns aux autres selon des rapports logiques, mais des états dont la complexité confuse, enveloppée, indistincte, dont la fluidité et presque la liquidité semblent invinciblement rebelles au morcellement et à l'immobilisation qui sont l'opération propre et l'effet de la pensée logique, des états qui émergent un instant des profondeurs obscures de l'être pour l'instant d'après s'y replonger, qui enfin se composent, s'enchaînent les uns aux autres et les uns dans les autres retentissent et se prolongent selon de subtiles et fuyantes analogies. Il faut donc à l'artiste non seulement une rare aptitude à briser ou à négliger les associations conventionnelles que nous propose toutes formées, pour notre plus grande commodité, le commun langage, non seulement une extraordinaire acuité et rapidité de vision dans

les régions profondes de la vie de l'âme, mais encore un don mystérieux et merveilleux de choisir et de combiner les mots afin que, telles les génératrices d'une courbe pour le géomètre, ils nous permettent de reconstruire, ils évoquent en nous et nous suggèrent les mouvantes réalités intérieures dont ils jalonnent les inflexions et les détours. A vrai dire, dans la mesure où il met en œuvre un tel don, un artiste divise les jugements des hommes ; il irrite par son obscurité et par une apparence d'arbitraire les sensibilités qui ne sont point accordées à la sienne, mais aussi il enchante celles qui lui sont harmoniques d'un plaisir autrement complet que les artistes *classiques*, parce que ce qu'il leur fait entendre, mais plus ample, plus pur, plus libre, c'est le chant même de leurs profondeurs. Pour certains dont nous sommes, à cause d'un bonheur presque perpétuel dans l'expression ou la suggestion

d'une sensibilité profonde et tout originale, l'œuvre de Madame de Noailles dégage un charme, un enchantement. Dans les citations que nous avons faites en abondance, le lecteur trouvera sans peine, suivant l'espèce à laquelle il appartient, de quoi confirmer ou de quoi contester notre sentiment. Nous nous contenterons de citer un fragment encore, particulièrement caractéristique. Nous l'empruntons à la *Nouvelle Espérance*. Chez Sabine de Fontenay, le musicien Jérôme Hérelle chante. « Il chantait, et la musique, mêlée aux mots, s'épanouissait, sensuelle et rose, comme une fleur née du sang. Il chantait, et c'était comme une déchirure légère de l'âme, d'où coulerait la sève limpide et sucrée :

Les roses d'Ispahan...

le soupir gonflait, s'exhalait, recommençait,

dans leurs gaines de mousse...

encore une fois toute l'angoisse délicieuse aspirée et rejetée,

Les jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger...

la note penchante et tenue troublait comme un doigt appuyé sur le sanglot voluptueux... Quel parfum ! quelle ivresse ! quel flacon d'odeur d'Orient cassé là ; quelles fleurs de magnolia écrasées dont l'arome à l'agonie fuyait et pleurait... Tout l'air de la chambre tremblait... » Et l'on croit voir trembler le papier où s'inscrivent les mouvements de cette sensualité véhémente. Les mots jaillissent d'elle directement, sans passer, dirait-on, par l'intelligence, et directement vont toucher aux pointes les plus sensibles de nos nerfs. A vrai dire ils touchent parfois à côté ; la phrase : « quelles fleurs de magnolia écrasées » est tout à fait manquée. Madame de Noailles, chez qui les associations d'idées ou de sentiments sont foudroyantes, a sauté ici trop d'intermé-

diaires ; les termes qu'elle unit hurlent d'un accouplement contre nature. Il lui arrive ainsi de violenter la langue sans bénéfice. C'est là, si l'on peut dire, le revers de sa méthode, ou de son absence de méthode. Son style est une invention perpétuelle ; mais, comme dans le choix et l'agencement des mots la pensée logique a peu de part, lorsque l'expression n'est pas parfaite, elle est exécrable.

Il n'est guère de question d'esthétique plus difficile que celle du rapport de la poésie et de la musique. Toutefois et en gros, il est certain d'abord que par la mesure et le rythme qui lui sont essentiels, la poésie, toute poésie s'apparente avec la musique. C'est à peu près uniquement par le rythme que la poésie classique peut être dite musicale ; encore son rythme, à cause de la prédominance qu'elle attribue à la pensée logique, à la raison, est-il trop souvent dans sa régularité d'une monotonie qui

contraste désavantageusement avec la variété presque indéfinie des rythmes musicaux. La poésie moderne, substituant dans une large mesure à la logique de la raison la logique des sentiments, se rend par là plus souple et plus libre, et capable d'occuper dans l'âme des espaces, de couler dans des retraites que lui eût interdits une forme plus rigide. Nous ne voyons guère de poète contemporain qui possède au même degré que Madame de Noailles le don d'approprier étroitement ses rythmes aux mouvements de sa vie intérieure, de les mouler en quelque sorte instantanément sur la courbe même de ses sensations, de ses sentiments et de ses pensées. Ici encore nous laissons au lecteur le soin facile de faire lui-même l'application. Mais la grande nouveauté de la poésie moderne par rapport à la poésie classique et l'endroit par où elle se rapproche le plus de la musique, c'est l'importance qu'elle attache aux qua-

lités musicales des mots, au détriment parfois de leur vertu signifiante. On sait à quels excès dans cette direction se portèrent les « décadents ». De leur tentative avortée les écrivains contemporains ont justement retenu qu'en effet le choix et la combinaison des sonorités pouvait être un efficace instrument de suggestion, mais ils ne recourent à cette ressource que dans les limites des lois naturelles et traditionnelles de la langue. Il y a là une conciliation délicate à réaliser entre des exigences ordinairement différentes, souvent opposées ; Madame de Noailles y déploie un art spontané incomparable. Et ainsi, renforçant le sens des mots par leur son, leur puissance expressive par leur puissance suggestive, les enchaînant selon les rythmes originaux de sa sensualité fiévreuse, ardente, innombrable, elle compose une des musiques les plus éblouissantes, les plus enivrantes et les plus déchirantes qu'il nous ait été donné d'écouter.

MADAME COLETTE WILLY

Madame Colette Willy

Parmi les quelques voix féminines que nous écoutons sans ennui, il n'en est pas de plus touchante que celle de Madame Colette Willy. Celle-ci est plus noble et court, flamme légère, sur les hauteurs de la vie intérieure ; celle-là est plus ample et monte des profondeurs d'un tempérament plus puissant ; une autre encore se joue avec plus de spirituelle aisance à travers les méandres de la casuistique sentimentale ; aucune n'exhale avec autant d'ingénuité une plainte aussi doucement pénétrante.

Qu'on ne sourie pas : par le mouvement le plus profond de sa vie intérieure, Madame Colette Willy me fait songer à Mau-

rice Barrès. Tous deux déracinés, ils se retournent avec la même déchirante mélancolie vers l'étroit paradis de leur enfance. Mais le paradis de Madame Colette Willy ce n'est pas une petite maison endeuillée dans cette campagne lorraine que la nature et l'histoire concourent à charger de tragique, c'est, dans la paix verte et dorée de la grasse Bourgogne, le tranquille bonheur d'une vie familiale toute de pureté, d'intimité et de tendresse. Et la cause de son déracinement, ce n'est pas une culture universaliste qui aussi bien eût glissé sur son cœur de femme comme une averse sur un corps frotté d'huile, c'est un funeste amour.

Je ne voudrais pas toucher avec des doigts trop lourds un point si délicat et douloureux. Madame Colette Willy veut bien nous montrer quasi nu son corps, mais ne nous laisse qu'entrevoir, voilées de pudeur et de fière réserve, les blessures par où coula le plus pur sang de son cœur. Je me borne

à transcrire cette page de la « Vagabonde », où sans peine on discernera, sous le couvert transparent d'une héroïne qui lui ressemble comme une sœur, l'écho de la pire souffrance personnelle.

« Il y eut un soir — ah ! quel souvenir empoisonné, et que je le maudis de ressusciter à cette heure ! — un soir où je m'accoudai ainsi, penchée sur un jardin invisible. Mes cheveux très longs pendaient comme une corde de soie hors du balcon... La certitude de l'amour venait de s'abattre sur moi et, loin d'en faiblir, ma force adolescente la portait orgueilleusement, avec une joie impitoyable au reste des humains. Ni le doute, ni la mélancolie même la plus suave, n'assagirent cette nuit triomphale et solitaire, couronnée de glycines et de roses !... Cette aveugle, cette innocente exaltation, qu'en a-t-il fait, l'homme qui la suscitait ? »

Il est permis de penser que l'homme ac-

quiert son suprême développement par l'expérience, qui ne va pas sans quelque souillure ; mais ce que l'expérience donne à la femme n'est rien au prix de ce qu'elle lui ôte. C'est une grande responsabilité que celle de l'homme en qui une femme pure s'est confiée ; de lui dépend qu'elle s'abaisse ou s'élève, qu'elle manque ou remplisse et dépasse sa destinée, que la vie enregistre un succès ou un échec. L'homme peut concilier avec le désordre sensuel une vie intérieure assez belle encore, mais la femme, si son premier amour est une erreur, c'est toute sa vie qui en est déséquilibrée, diminuée et disjointe. Dans le cas le plus favorable elle peut garder pure cette âme seconde qui est le siège et l'instrument de l'art ; mais l'art lui sera toujours une consolation plutôt qu'une joie, une diversion plutôt qu'un accomplissement.

Je fais assez bon marché de ces notations de féminité aiguë, sournoise et trouble, dont

foisonne l'œuvre de Madame Colette Willy et qui peuvent être plaisantes, surtout peut-être par le jour qu'elles ouvrent sur la faiblesse et la simplicité de l'homme, mais enfin qui n'auraient rien perdu à continuer comme par le passé d'être agies sans être exprimées. Je goûte comme il convient ces peintures sobres et incisives de milieux interlopes où se complaît, à moins qu'il ne s'y résigne, un talent digne d'un plus noble emploi. Je vois l'artifice de ces romans trop longs, pleins au reste d'observation et de sensibilité, mais où fait défaut la qualité principale du romancier, l'imagination objective. Si cependant j'accorde à Madame Colette Willy une place à part, et dans les premières, parmi les femmes de lettres contemporaines, c'est que chez elle comme chez nulle autre, j'entends résonner deux ou trois des plus purs sons de l'âme. Madame Colette Willy choie au plus secret d'elle-même un petit nombre d'images et

de souvenirs qui lui sont contre toute laideur une délicieuse oasis et un sûr asile. La vie étroite et choisie d'une famille française dans la simplicité des mœurs provinciales, le charme abondant et mesuré de sa terre natale, le frissonnant éveil d'un cœur virginal au contact de la nature ont trouvé en elle une incomparable interprète; et le contraste perpétuellement présent à sa pensée de ce qui est avec ce qui fut, avec ce qui aurait pu être, donne à ces tableaux d'innocence un arrière-goût d'amertume qui en complique et en relève singulièrement la saveur.

« Fermons la fenêtre, fermons la fenêtre ! Je tremble trop de voir monter à travers le voile de la pluie, un jardin provincial, vert et noir, argenté par la lune levante, où passe l'ombre d'une jeune fille qui enroule rêveusement sa longue tresse à son poignet, comme une couleuvre caressante... »

*
* *

Quel dommage que les exigences de la vie, si ce sont elles, et ce serait alors une circonstance atténuante, ou le souci mal entendu d'une notoriété à entretenir, ou peut-être un impérieux besoin de divertissement, engagent Madame Colette Willy à écrire livres sur livres ! Mais qui ne tombe aujourd'hui dans cette duperie de monnayer son talent ? Si Madame Colette Willy voulait se limiter à ce qu'elle a de meilleur, elle nous pourrait donner deux ou trois petits chefs-d'œuvre, et qui resteraient. Mais le voudra-t-elle ?

MAURICE BARRÈS

Maurice Barrès

Si le maître de sociologie de Maurice Barrès, Taine, eût pu assister au complet développement de son disciple, nul doute qu'en même temps qu'il eût été charmé d'une si heureuse et libre fidélité à ses doctrines sociales, il n'eût éprouvé, dans sa conscience de naturaliste des esprits, quelque étonnement d'une personnalité ainsi constituée. Je n'en vois guère, en effet, qui mette plus largement en défaut la théorie de la faculté maîtresse. « L'homme qui me plaît, dit André Maltère, je le compare à une belle troupe dramatique où divers héros tiennent leur rôle. » Le *Roman de l'Énergie nationale* donne

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

corps à cette indication de l'*Ennemi des Lois*. Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, lequel représente Barrès ? Il est tous les trois, et les dépasse. Il réunit en lui les caractères de trois types d'hommes que la nature plus ordinairement oppose en des individus distincts : le type *artiste*, le type *moral*, le type *homme d'action*. Dans sa *Réponse à M. Doumic*, à propos de la querelle qu'on lui faisait sur sa prétendue conversion, et plusieurs fois depuis, Barrès s'est plu à assimiler son développement à celui d'un arbre. Rien de plus exact, s'il veut signifier par là la continuité de ce développement, mais, si arbre il y a, c'est un arbre à trois troncs ; c'est, dirons-nous plutôt, un fleuve à trois courants, dont chacun tour à tour paraît le principal et qui tantôt coulent séparément, tantôt mêlent leurs eaux, selon leurs pentes naturelles, selon aussi les inflexions que leur imprime la vaste et forte intelligence à l'intérieur

de laquelle ils circulent, et qui parfois, se séparant d'eux partiellement et jouant alors pour elle-même, forme comme un quatrième courant. Magnifique complexité ! C'est à elle, c'est à l'effort heureux qu'il a poursuivi, qu'il poursuit encore, pour la construire harmonieusement, que Barrès doit sa prise sur tant d'âmes contemporaines. Dans un temps où toutes les barrières sont renversées, et favorisés tous les mélanges, de telles personnalités à plusieurs centres doivent devenir et deviennent chaque jour plus fréquentes ; ainsi se complique et se transforme la position des anciens problèmes de l'éthique. Et voici bien le sens profond de l'œuvre littéraire et plus généralement de l'activité de Maurice Barrès : c'est de nous offrir une Éthique toute parfaite ; non point le sec produit d'une intelligence opérant sur une inerte matière, mais l'expression vivante de toute une âme, dont il nous est loisible de suivre étape

par étape et de vérifier les expériences. Et cette éthique qui, fût-elle présentée sans art, s'imposerait déjà par son originalité, son ampleur, son adaptation aux inquiétudes contemporaines, il l'a sue revêtir de la beauté la plus propre à la rendre contagieuse.

Reprenons un à un les divers points que nous venons de toucher.

*
* *

VIE INTÉRIEURE ET VIE EXTÉRIEURE.

Le problème le plus général que posait à Barrès la constitution même de sa personnalité, c'est le problème des rapports de la vie intérieure et de la vie extérieure, de la pensée, au sens large, et de l'action.

Il y a deux catégories d'individus pour qui ce problème ne se pose pas. D'une part ceux, et c'est le grand nombre, dont tou-

tes les pensées procèdent de l'action et y tendent, qui ne participent de la vie intérieure qu'autant que l'exigent les nécessités de la vie extérieure : ce type d'hommes a, sous quelques réserves, son expression éminente dans un Napoléon, dont on sait le peu de goût pour les idéologues. D'autre part, les êtres tout esprit, qui trouvent en eux-mêmes, en Dieu, leur univers, qui ne participent à la vie extérieure qu'autant que l'exigent les nécessités de la vie intérieure. Le problème donc ne se pose que pour les individus en qui coexistent et prennent l'une et l'autre un développement autonome l'aptitude à la pensée, à la vie intérieure, et l'aptitude à la vie extérieure, à l'action. « Malheureux ! s'écrie « Faust, deux âmes habitent en moi, et « l'une tend incessamment à se séparer de « l'autre : l'une, vive et passionnée, tient « à ce monde et s'y cramponne par les or- « ganes du corps ; l'autre, secouant avec

« force la nuit qui l'environne, s'ouvre un « chemin au séjour des cieux. » La pensée et l'action sont comme deux plans qui se coupent, elles n'ont de commun qu'une ligne, leur intersection. Les conditions, les principes, les fins de leur développement presque toujours diffèrent, souvent sont contradictoires. Y a-t-il une voie de conciliation ? et si amener les plans à coïncider est impossible, découvrira-t-on du moins un principe unique selon lequel répartir entre eux son activité ? Pour des raisons qu'il serait curieux d'élucider, ce problème dans sa généralité est étranger à notre littérature. Il apparaît chez M. Paul Bourget, mais vu obliquement, pris d'angle, sous la forme partielle de l'antinomie entre l'analyse et l'énergie. D'ailleurs Bourget est essentiellement un moraliste, c'est avant tout en vue de sauvegarder l'énergie morale qu'il aborde la difficulté, et on sait assez qu'il n'y a point trouvé d'autre issue

que le retour aux solutions traditionnelles. Mais chez Barrès le problème est posé dans toute son ampleur, l'antinomie des termes en présence est poussée à bout, et c'est de cette extrémité que surgit la solution.

« J'hésiterai perpétuellement, nous dit Philippe, l'Homme libre, entre les rêves de Jérôme Pâturot et ceux des mystiques ». Et écoutons les pensées qui agitent Sturel et Rœmerspacher sur le square des Invalides, entre le platane de Taine et le tombeau de Napoléon. « Deux éthiques contradictoires se déployaient devant leurs imaginations, tandis que du milieu de l'esplanade ils se retournaient pour contempler la glorieuse coupole dorée et le petit bouquet verdissant du square. « J'ai tiré des hommes tout ce qu'ils peuvent donner », dit l'Empereur. — « Je n'ai pas réveillé les capitales, les peuples, réplique le philosophe, mais j'ai tenu en éveil les parties

les plus profondes de mon cerveau. Moi aussi je domine l'univers... »

Voilà l'antinomie, et voici le développement de ses termes :

VIE INTÉRIEURE.

« Certaines sensibilités toujours en émoi, nous dit le Barrès de *Sous l'Œil des Barbares*, vibrent si violemment que la poussière extérieure glisse sur elles sans les pénétrer. » C'est bien le même qui plus tard écrira, dans les *Amitiés françaises* : « A certains jours si je me promène, il me semble qu'en moi une digue se crève et qu'ardentes et colorées mes pensées transfigurent le monde. » Mais pour le moment, tout à l'ivresse du monde intérieur qu'il découvre, et d'ailleurs repoussé sans cesse dans ce monde où il est maître par les mille froissements du dehors, il n'en veut point soupçonner les limites, et empruntant ses

formules à l'audacieuse philosophie fichtéenne, il s'écrie : « C'est moi qui crée l'univers, c'est moi qui suis l'univers. » Que s'il est parfois obligé d'agir, c'est avec dégoût qu'il descend parmi les *Barbares*, c'est avec hâte qu'il rentre dans son monde intérieur. « Le plaisir ne commence que dans la mélancolie de se souvenir... Pour présenter quelque douceur, il faut qu'un acte soit transformé en matière de pensée. » D'ailleurs pourquoi donc agir ? Les incantations des lyriques ont imprégné son adolescence ardente et solitaire, il a laissé leur poison descendre au fond de lui-même et se mêler à sa substance. Les grands thèmes qui leur sont communs : l'indifférence de la nature aux joies et aux souffrances de l'humanité, notre incapacité de diriger notre destin, la vanité des succès et des échecs devant la fosse terminale, ces thèmes chevillés à son âme s'y sont transformés en sensibilité, et c'est un inépuisable

jaillissement de rêveries douloureuses, enivrantes, mais c'est aussi la lassitude avant l'action, le dédain de ce qui passe, — bref la prédisposition la plus nette à l'impuissance. Ainsi tout semble concourir à le confiner dans la vie intérieure.

VIE ACTIVE.

Mais voici qu'en même temps que dans son repliement solitaire il s'enivre de ces philtres énervants, Philippe, à la lecture des belles biographies, à toutes les places passionnées de l'histoire, s'émeut d'une ambition de gloire et de pouvoir. Il aspire à agir, à manier les hommes, à les dominer *, à les servir aussi, bref à être un hé-

* Les hommes, et non pas, qu'on le remarque, les femmes. Philippe conçoit l'amour exclusivement en rapport avec sa vie intérieure. Voir dans l'*Homme libre* la charmante *Aventure d'amour*.

ros. Il aspire, mais où puisera-t-il l'énergie ? « Qui me donnera la grâce, qui fera que je veuille ? » Avant d'agir il faut forger l'instrument de l'action, et c'est une des fins principales où tend la méthode décrite dans les trois volumes du *Culte du Moi*. Le problème initial du Culte du Moi est proprement un problème d'énergie. Tel est le premier moment de cette dialectique réelle... D'autre part, rare assemblage, Philippe, à sa sensibilité violente, joint une extrême clairvoyance. « Dans ses pires surexcitations, celui que je peins gardait quelque lueur de ne s'émouvoir que pour une fiction. » Jeté à vingt ans dans le monde du Palais, de la littérature et de la politique, il connaît, il épuise la souffrance que c'est, « après que par la pensée on a embrassé tous les degrés du développement humain, de commencer soi-même la vie par les plus bas échelons », mais il utilise cette souffrance, il la transmue en intellec-

tion. Il limite son monde intérieur au contact des forces réelles. Il comprend qu'avec elles il ne s'agit pas de contester, il faut composer ; il faut se soumettre aux conditions de la réussite.

Se soumettre aux conditions de la réussite ! Voilà la formule qui libère l'une vis-à-vis de l'autre la vie intérieure et la vie extérieure, la pensée et l'action. Philippe continuera à rêver avec une extrême énergie, mais il n'essaiera point de transporter dans la réalité des fragments de ses rêves. Il sait qu'il échouerait dans cette tentative et qu'elle ne produirait rien que des désastres. « Comme les savants qui manient des substances dangereuses ou des hypothèses troublantes, les fabricants de sensibilité rare ne doivent pas installer leurs expériences au milieu des hommes... Les âmes très développées n'ont guère de place dans le monde actuel. Elles doivent réserver ce qu'il y a en elles de plus *différent* pour en

meubler leurs rêves. » D'autre part, lorsqu'il voudra agir sur les hommes, Philippe, l'ambitieux, pareil au savant devant la nature, emploiera les procédés convenables sans s'attarder à s'en faire une opinion sentimentale. On se rappelle l'élégante théorie que Philippe, candidat à la députation, oppose à l'étonnement que témoigne Charles Martin de voir un philosophe traiter avec tant d'âpreté ses adversaires : « En admettant la méchanceté et la mauvaise foi de mes adversaires (ce qui est le thème ordinaire de toute polémique), je fais une hypothèse très précieuse... Les vices de mes adversaires, fussent-ils fictifs, me permettent de relier, sans trente-six subtilités de psychologue, un grand nombre de leurs actes fâcheux. C'est une conception qui explique d'une manière très heureuse la réprobation et l'animosité qu'ils doivent en effet inspirer, quoique pour des raisons un peu plus compliquées. En combattant

leurs vices imaginaires, vous triomphez de leurs défauts réels ».

Là-dessus on a crié au fractionnement anormal, immoral de la vie psychologique. Et sans doute il faut maintenir que toutes choses égales d'ailleurs l'harmonie est supérieure à la discorde ; et la simplicité peut être aussi complexe, aussi riche que la duplicité. Mais quoi ! si je trouve en moi deux ou plusieurs centres de vie authentique et autonome, dois-je me mutiler pour m'unifier ? De fait, qui de nous peut se vanter de ne penser que sa vie, et de ne vivre que sa pensée ? Barrès n'a fait que donner la formule de notre pratique à tous, en la poussant, il est vrai, jusqu'au paradoxe, et en la relevant d'une double pointe d'ironie et de cynisme.

Mais c'est précisément cette ironie et ce cynisme que les personnes vertueuses reprochent surtout à Barrès. Constater avec l'apôtre qu'on a deux hommes en soi, et au

lieu de le déplorer, s'en divertir, quel scandale ! Se soumettre aux conditions de la réussite, traiter les hommes comme des moyens et non comme des fins, quel défi au Kantisme, disons mieux, à la morale elle-même ! Sur l'un et l'autre point il y aurait beaucoup à dire. L'ironie de Barrès s'applique moins au problème lui-même des rapports de la vie intérieure et de l'action qu'aux solutions vraiment par trop simples grâce à quoi on l'escamote d'ordinaire. D'autre part, il est certainement immoral de traiter les hommes comme des moyens : mais c'est une question de savoir jusqu'où s'étend, en droit même, l'empire de la morale, et notamment s'il englobe le domaine de la politique tout entier. Or, aucune des grandes œuvres de la politique se fût-elle accomplie, si son auteur l'eût abordée avec la ferme résolution de ne jamais traiter les hommes comme des moyens ? Reste, il est vrai, que le politique, s'il ne

prend pas les hommes pour fins comme le veut Kant, ne prend pas non plus pour fin son Moi, comme fait ou paraît faire Barrès, mais une certaine œuvre à réaliser. Mais le cas de Barrès est infiniment plus compliqué. Qu'il y ait en lui un politique, je n'en veux pour preuve que les résultats politiques qu'il a obtenus par des moyens extrapolitiques ; mais ce politique est gêné dans son développement à la fois intérieur et extérieur par les autres personnages que Barrès cultive concurremment avec lui ; et puis il faut convenir que les conditions que met notre démocratie parlementaire à l'obtention du pouvoir et les limites dont elle en entoure l'exercice ont bien de quoi dégoûter un Barrès. C'est pourquoi chez Barrès pour une grande part le politique détourné de sa fin naturelle est venu s'enter sur l'artiste ; ainsi s'explique un des caractères les plus originaux de son art, je veux dire ce savant et singulier mélange de sensibilité subtile

et tendre, d'impérieuse brutalité, d'âpre ironie et de dur cynisme. Succès unique d'une greffe sans précédent, et qu'on doit proposer à l'admiration, non à l'imitation de la jeunesse.

*
* *

Dans toute âme complexe il y a des plans, et certains éléments psychologiques sont limités à tel ou tel de ces plans, certains autres en traversent deux ou plusieurs. Si nous passons sur le plan de la réflexion philosophique, l'antinomie de la pensée et de l'action devient la dualité du sujet et de l'objet, et nous avons un nouvel aspect de la pensée de Barrès.

Parmi les métaphysiciens, les uns pour construire le monde partent du sujet, les autres de l'objet. Les premiers n'arrivent jamais à déduire correctement l'objet du sujet, ni les seconds le sujet de l'objet. Pres-

que toute l'histoire de la philosophie, c'est ce long duel de l'Idéalisme et du Réalisme. Au XIXe siècle, en Allemagne, certains penseurs ont tenté de mettre un terme à cette lutte en prenant pour base de leur spéculation la dualité sujet-objet. Selon ces philosophes, qu'on peut appeler des Panthéistes subjectifs, l'esprit est une puissance indéfinie et illimitée, qu'aucune de ses manifestations ne contient tout entier ; il ne saurait se passer de symboles, mais il ne se contente d'aucun. Esprit et matière, sujet et objet, ne sont rien l'un sans l'autre et ne sont rien l'un pour l'autre. Pour se produire, le sujet devient objet, mais il n'est objet que pour soi, il est néant pour tout ce qui est hors de lui. Le tout objectif est donc néant subjectif et inversement, et cependant ces deux termes hétérogènes ne cessent jamais d'être solidaires. Voilà la philosophie à laquelle Barrès, le Barrès de l'Esthétisme, se rattache librement. Elle offre des res-

sources incomparables à un esprit amoureux de jeu, de balancement, de nuances. Aucune de ses négations en effet, aucune de ses affirmations n'a une signification simple, mais tous les mots ont une double signification, selon qu'ils appartiennent à la langue du sujet ou à celle de l'objet ; ce qui n'est rien au regard de l'esprit est tout au regard des sens, et inversement. Un double courant alternatif, passant au travers du sujet et de l'objet, les anéantit tour à tour. Le Moi nie l'univers, il le réduit à n'être qu'une centaine de symboles, puis il s'évanouit devant ce qu'il vient de rabaisser, il considère comme le tout l'objet avili de sa pensée, dans lequel il se perd. Mais le moi, même quand il se nie, reste le moi ; conscient de lui-même, il se tient au-dessus de ses déterminations passagères, dans le sentiment de son infinie virtualité et de sa liberté souveraine. Tel est le principe profond de l'*ironie*, si peu comprise, pro-

pre à Barrès. Qu'on relise de ce point de vue la deuxième partie du *Chant de confiance dans la vie*.

Il ne saurait s'agir de critiquer ici cette doctrine. Barrès ne recourt point à la philosophie en dogmatique ; ce qu'il lui demande, c'est de prêter de la profondeur aux circonstances diverses de son existence d'amplifier les gestes naturels de son esprit. D'autant plus sommes-nous libre de présenter, du point de vue moral, la remarque suivante : selon une telle doctrine, les deux ordres de réalité, objet et sujet, disons mieux, puisque à l'analyse le sujet se dédouble, les trois ordres de réalité, matière, esprit, amour, ces trois ordres qu'un Pascal strictement hiérarchise, sont simplement juxtaposés. Non seublement on n'introduit point entre eux de subordination, mais même on ne les coordonne pas de façon stable. Le Moi se joue de l'un à l'autre indifféremment, soucieux uniquement de s'é-

mouvoir. C'est pourquoi dans la mesure où il a pu recourir légitimement à cette philosophie pour se traduire, Barrès est un témoin, le témoin le plus profond, de notre anarchie morale. Mais aussi, de ce qu'il a souffert du mal plus que tout autre, le remède que d'après sa propre expérience il nous proposera pour le vaincre, ou du moins pour l'atténuer, emprunte une autorité singulière.

*
* *

Nous touchons à la question de l'évolution de Barrès. Nulle part, que nous sachions, elle n'a été traitée suffisamment. Les uns se sont bornés à relever chez Barrès des déclarations en effet contradictoires, sans examiner si elles n'étaient pas de l'espèce des *contradictions qui s'accordent*, et je n'entends point qui se concilient. Les autres, pour établir la continuité de son

développement, l'ont à l'excès simplifié, ceux-ci dans le sens égotiste, ceux-là dans le sens altruiste. La clef de la difficulté, selon nous, est dans la distinction des deux sensibilités de Barrès, esthétique et morale, déjà indiquée, et qu'il nous faut maintenant approfondir.

LA DOUBLE SENSIBILITÉ DE BARRÈS.

La sensibilité de l'artiste (et plus nettement encore la sensibilité de l'esthète, du dilettante), et la sensibilité morale dans leurs régions moyennes s'opposent trait pour trait. Celle-là est essentiellement subjective, elle a le moi pour principe et pour fin : celle-ci est essentiellement objective, elle n'a le Moi que pour lieu. La première évolue toute dans le possible, c'est-à-dire que le fait que les imaginations où elle se complaît soient ou non réalisées, n'ajoute

ou n'ôte rien à leur possibilité interne, à leur signification émotive, leur reste extérieur ; la deuxième ne se satisfait que du réel. L'une tranche le lien naturel qui unit l'émotion à l'action, l'autre le renforce. Barrès a très finement souligné ce dernier caractère de la sensibilité esthétique ou plutôt esthète dans sa méditation de Cordoue sur Philippe l'Arabe. A la fin d'une fête de nuit donnée en son honneur, le César épuisé de désir et d'ardeur innommés contemple danser les jeunes femmes, leurs bras levés, leurs poitrines nues, et leur éclat passionné, et leur cou si mollement rejeté en arrière, et la vigueur de leur danse, et il ne peut retenir des pleurs sans cause... Le hasard fait que dans l'orgie militaire qui suit son départ, un incendie terrible se déclare où presque toutes les femmes sont brûlées. « Le César voulut qu'on leur rendît les honneurs, *mais il avait pleuré à l'idée qu'elles étaient périssables, et il ne*

pleura point qu'elles périssent. » Écoutons maintenant Barrès lui-même sur Venise : « Je plains Venise au point où les siècles l'abandonnèrent, *mais je ne voudrais point que ma plainte la relevât.* » Oui, mais, lorsque c'est la maison de ses pères qui s'est trouvée ébranlée, il s'est précipité pour la maintenir... Au reste, ces deux sensibilités dans leurs parties hautes se rapprochent, et dans l'héroïsme par exemple jusqu'à se fondre. Mais précisément, Barrès ayant toujours été s'élevant, ou, ce qui revient au même, s'approfondissant, ces deux sensibilités à l'origine séparées, nous allons les voir pour l'essentiel converger l'une vers l'autre, sans l'intervention d'aucun artifice, par la seule vertu de leur respectif approfondissement.

ESTHÉTISME, ÉGOTISME.

Une des caractéristiques principales de Barrès, c'est d'être au confluent, de faire la synthèse des deux courants romantique et analytique, d'unir à l'émotivité la plus violente le plus haut détachement critique. On considère généralement l'intelligence, l'analyse, comme mortelle à la sensibilité. Il y a là une équivoque. Il se peut que l'analyse, le perpétuel repliement sur soi, mette en péril la sensibilité morale qui est essentiellement don de soi ; encore ce que l'analyse tue n'était-il pas déjà autant vaut dire mort ? C'est un de ces problèmes qui, ne pouvant être correctement mis en expérience, laissent une large part à la fantaisie individuelle. En tout cas, très certainement l'analyse n'affaiblit point la sensibilité de l'artiste, de l'esthète ; ou si elle lui ôte

de sa sécurité, elle l'accroît prodigieusement en étendue, en complexité, en précision. Et à son tour la sensibilité fournissant en foule à l'intelligence des analogies nouvelles, déliées, lointaines, lui ouvre d'inattendues possibilités de développement. Il s'établit ainsi entre la sensibilité et l'intelligence une féconde circulation, une fructueuse réciprocité : partout où il y a à comprendre il y a à s'émouvoir ; partout où il y a à s'émouvoir il y a à comprendre. L'âme aspire à rendre le son total de l'univers.

C'est ainsi que nous voyons Philippe interroger tour à tour Constant, Sainte-Beuve, Baudelaire, et tous les plus minutieux scrutateurs d'eux-mêmes pour s'éclairer sur les pointes extrêmes de son Moi, Venise et la Lorraine pour connaître ses traits familiaux, Bérénice, Marina, le peuple, pour retrouver ses ultimes assises, prendre conscience de son humanité. Puis

il entreprend la conquête des façons de sentir qui lui sont originairement étrangères. Il voyage dans l'espace, en Allemagne, en Espagne, en Italie, parce que l'assimilation d'une sensibilité n'est complète que par la connaissance du milieu qui l'a portée ; il voyage dans la durée, demandant à la légende et à l'histoire de lui faire ressentir plus d'humiliation et d'orgueil qu'il n'y en a dans une destinée individuelle. S'il agit, c'est pour « jeter du charbon sous sa sensibilité », et non moins que l'amertume de l'amour ou le risque du duel il goûte la haine des guerres civiles. Les sentiments moraux eux-mêmes entrent par quelque côté dans le système de son égotisme, et il vante la sensualité que c'est d'aimer et de consoler ceux qui souffrent... Mais voici peut-être le plus particulier : l'intelligence ne se borne pas à fournir des matériaux à la sensibilité, ni à pénétrer l'émotion pour la comprendre, elle y introduit encore des

éléments qui la contredisent. L'émotion tend à se croire éternelle, autonome, importante dans l'ordre des choses. Mais l'analyste sait, et n'oublie jamais, que l'émotion s'affaiblit par la durée, qu'elle dépend étroitement de conditions physiques, et qu'enfin elle qui à chaque instant est notre tout, jamais n'est rien dans le mécanisme inflexible de cet univers... D'autre part dans l'unité apparente de l'émotion tendent à disparaître les caractères particuliers de l'objet émouvant ; mais l'analyste sait que toute la terre est gâtée, et que seuls des fragments sont dignes de l'émouvoir. De là un multiple élément d'ironie, une perpétuelle contradiction interne ; et cette dualité même de l'émotion et de la pensée est une nouvelle occasion de sentir. Et enfin, puisque sentir par contradiction est un moyen de sentir davantage, la ressource dernière d'une sensibilité toujours plus exigeante ce sera de généraliser, d'appli-

quer systématiquement ce procédé. « Tou-
« tes les biographies sont prévues, classées,
« étiquetées. Pour donner quelque saveur
« à des sentiments trop banalisés, nous
« n'avons plus qu'un expédient, c'est de
« les mêler : comme l'Espagne, nous com-
« poser une vie intense et contrastée. L'âpre
« plaisir de vivre une vie double ! La vo-
« lupté si profonde d'associer des contrai-
« res ! » C'est l'antithèse de Hugo, transposée de l'imagination à la sensibilité. Et au précepte aussitôt Barrès joint le plus poignant exemple : « Les tentes posées par des nomades, chaque soir, dans un pays nouveau, n'ont pas la solidité des antiques maisons héréditaires, mais quelle joie pour ces errants de se mêler aux races autochtones et de dire avec elles l'hymne du matin, tandis que, pour l'embellir, la mémoire secrètement y mêle les chants appris la veille chez des étrangers ! » Oui, et pour le dire en passant, si le nationalisme de

Barrès parfois surprendra confusément des cœurs simples, c'est peut-être que, rentré dans l'antique maison héréditaire, à l'hymne national il mêlera quoi qu'il en ait les chants appris chez des étrangers. On sait le mot de Nietszche que *le nationalisme est une forme de l'exotisme*. Il y a de cela chez Barrès ; ce n'est qu'un filet, et de plus en plus mince, mais il y est.

SENSIBILITÉ MORALE.

Autant il est rare de trouver chez un même individu une aptitude égale à la vie intérieure et à la vie active, autant il est rare de trouver à l'intérieur même de cette vie intérieure, coexistant avec une sensibilité égotiste comme celle que nous venons de décrire, une sensibilité morale très pure. Cependant, authentique et en elle-même très pure est la sensibilité morale de Barrès. Elle se compose d'une prodigieuse faculté

de *souffrir*, d'une grande puissance de *vénération* et d'une extrême *générosité*.

De cette faculté de souffrir dans toute l'œuvre de Barrès les témoignages abondent. En vain veut-il d'abord l'envelopper et la préserver d'ironie ; telle phrase de l'*Homme libre* : « Le jeu un peu fébrile du pauvre enfant qui, par un jour de pluie, assis dans un coin de la chambre, examine son jouet au risque de le casser », une telle phrase, pour qui sait lire, contient toute une enfance recluse et mélancolique. Après de longues années, Barrès n'aura point oublié les désespoirs où le jetait un mouvement d'humeur de ceux qu'il aimait, et pour les évoquer il trouve cette image touchante : « Il semble alors, rappelez-vous, que l'on soit précipité d'une chambre pleine de musique et de bougies dans de froides ténèbres. » Aussi de quel accent il souhaitera que son fils Philippe soit actif et quelque peu rude et se réjouira si quelque brusque-

rie de l'enfant fait présager « qu'il n'aura presque pas de cœur » !... Or cette enfance trop sensible, en outre des souffrances inévitables dont elle portait en elle le principe, a subi une triple oppression, physique, morale, intellectuelle. Ce fut d'abord la guerre de 1870, le village occupé par les Prussiens, vingt scènes de sauvagerie, incendies, pillage, massacre, le grand-père et le père de l'enfant réquisitionnés comme otages, placés des jours et des nuits sur les locomotives des convois d'invasion, et celui-là bientôt mourant de cette dure épreuve. Puis ce fut le collège, avec ses sommeils écourtés, le froid et l'humidité de ses récréations, sa nourriture grossière, avec surtout le doute sur soi-même du petit enfant fin et tendre, si seul parmi les camarades brutaux. « Je me rappelle qu'à dix ans, quand je pleurais contre le poteau de gauche, sous le hangar au fond de la cour des petits, et que les cuistres, en me

bourreaudant, m'affirmaient que j'étais ridicule, je m'interrogeais avec angoisse : Plus tard, quand je serai une grande personne, est-ce que je rougirai de ce que je suis aujourd'hui ? » Ce fut enfin, jusqu'en rhétorique, un enseignement sec, décoloré et formaliste, et puis, en philosophie, cette enivrante et absurde revue des systèmes, œuvres de fortes maturités, entre lesquelles tout jeune esprit, fatalement ignorant de sa nature et de sa vocation propres, choisit les plus audacieuses pour s'en gorger. Cette triple oppression, c'est la source profonde de trois des thèmes principaux de la pensée barrésienne : nationalisme, — réaction contre les barbares, les étrangers, dans l'ordre de la vie sociale, — réaction contre les barbares dans l'ordre intellectuel. On sait que les deux derniers de ces thèmes animent tout le *Culte du Moi* ; et quant au premier, nous le voyons apparaître, en même temps que s'indique le

troisième, dès avant les romans idéologiques, dans les *Taches d'Encre*, une revue que Barrès, à vingt-deux ans, avait fondée et rédigeait seul. « Dans cet idéal suprême, y lisons-nous en effet, composé des idéaux de toutes les races élevées, un souci particulier nous est dévolu. A nous il appartient de conserver le génie de la France, de l'aider en ses transformations, de le réaliser selon nos appétits ; et nous tiendrons toujours haut la claire poésie des aïeux, le scepticisme facile des penseurs et cette large bonne humeur qui sut toujours ne rien prendre au tragique et mépriser gaiement les valets de plume.

« Et notre tâche spéciale à nous, jeunes hommes, c'est de reprendre la terre enlevée, de reconstituer l'idéal français qui est fait tout autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante de Metz. Nos pères faillirent un jour ; c'est une tâche d'honneur qu'ils nous laissent. Ils ont

poussé si avant le domaine de la patrie dans les domaines de l'esprit que nous pouvons, s'il le faut, nous consacrer au seul souci de reconquérir les exilés. Il n'y faudra que quelque peu de sang et quelque grandeur dans l'âme. »

Quatre ans après, Barrès se présentait aux élections législatives avec un programme *national*, il dira bientôt, le premier, *nationaliste*. Et en même temps il donnait une étude sur la Lorraine, tout imprégnée d'attendrissement et d'amour, et débordant de toutes parts le système de la sensibilité égotiste, dans lequel il l'introduisait. Il est fréquent qu'un principe abrite pour un temps des développements qui bientôt le contrediront. Si l'on veut illustrer cette affirmation, qu'on compare au chapitre sur la Lorraine de l'*Homme libre* la *Vallée de la Moselle* de l'*Appel au soldat*.

Cependant, tandis qu'une de ses régions

nourrissait ces sentiments et cette activité patriotiques, dans une autre région éloignée de la première et communiquant peu avec elle l'âme de Barrès, appliquée au problème général de la souffrance, portait de tout autres développements. Expliquant la genèse du *Jardin de Bérénice*, qui est une revendication en faveur de l'instinct contrarié, Barrès affirme qu'un goût profond pour les opprimés est la conséquence logique du dégoût des Barbares et du Culte du Moi. Plus exactement peut-être il faudrait dire que le goût pour les opprimés procède de la même source que le dégoût des Barbares et qu'il est l'envers du Culte du Moi *dans une âme d'ailleurs généreuse*. Et de fait, déjà nous l'avons vu, la souffrance, qui aigrit les âmes indigentes, dans l'âme de Barrès s'est transmuée en amour. Cet amour, par élégance sans doute, mais surtout par l'effet de l'Individualisme théorique dont il est pénétré, il le présentera

d'abord comme une forme de son Égotisme, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'en ayant reconnu la propre et énigmatique nature il la signifiera par cette magnifique image des « fusées qui dans un ciel noir s'élèvent du plus profond de notre égoïsme et montent, montent semer des éblouissements mystérieux, cependant qu'elles laissent, une seconde, entrevoir une plaine livide ». Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est bien le véritable amour, celui qui dès la fin des *Barbares* veut « recommencer une vie sérieuse, ferme, utile, aimer non pas en paroles, mais en œuvres », agir. C'est le véritable amour, la révolte première de tout cœur généreux devant les mensonges et les injustices de la vie sociale, qui soulève l'apostrophe de l'Examen : « Soldats, magistrats, moralistes, éducateurs, pour distraire les simples de l'épouvante où vous les mettez, laissez qu'on leur démasque sous vos durs raisonnements l'imbécillité

de la plupart d'entre nous et le remords du surplus... » C'est le véritable amour qui incline Philippe vers la misère des animaux dédaignés, de Bérénice, du peuple, qui fait distinguer à André, sous la contenance des plus superbes, des parcelles analogues de souffrance ; et c'est lui encore qui brûle dans le dialogue d'accent pascalien où André dévoile à Claire le fond de son être :

« — Je crois que vous m'aimeriez si j'étais misérable... J'ai du plaisir à vous faire voir que je suis humilié et misérable.

« — On vous croit clairvoyant et glacé, mais vous êtes tout à fait misérable.

« — Une seule chose me désespérait, qu'il y eût de la souffrance par moi dans le monde.

« — Vous n'êtes pas homme à faire du mal volontairement.

« — Volontairement, quelle confuse distinction ! De toute souffrance, par le fait même qu'elle retentit en moi, je me sens

responsable. Je dis responsable, pour employer le vieux vocabulaire.

« — Mais n'est-il pas des cas où consoler celui qui souffre c'est faire souffrir un troisième ?

« — Oui, le retentissement de nos actes va jusqu'à l'infini, mais précisément parce que nous ne pouvons pas le calculer, il nous faut secourir le Moi le plus opprimé, et remédier d'abord aux souffrances immédiates. »

C'est pourquoi André, mari de Claire, court, du consentement de sa femme, vers la petite princesse Marina qui souffre loin de lui, et les emmène toutes deux à la campagne... A ce moment, l'espoir ou le rêve de Barrès est d'une société où tous développeraient librement leur Moi selon ses instincts profonds, et à la dure vertu des légistes substitueraient celle du cœur et de la nature. Ainsi seraient conciliées avec le minimum de souffrance les exigences de

la vie sociale et celles du développement individuel. L'obstacle à l'avènement de ce monde nouveau, ce sont les morts, c'est l'ordre social qu'ils nous imposent, où ils se trouvaient à l'aise, et qui nous gêne de toutes parts. André s'arrache au passé, il n'a souci que de l'avenir. Nous voilà loin du traditionalisme, loin aussi du nationalisme. Dans l'*Examen*, Barrès constate que notre sentiment des nationalités est une chose écroulée. André se félicite que Marina lui ait permis de ne pas s'enfermer comme dans une coterie dans sa race, lui ait révélé tout l'humain et l'universel. Et c'est bien dans l'*humanité* que nous sommes, et même dans l'humanité future.

Au point où nous en sommes arrivés de notre analyse, nous avons bien les trois courants d'abord indiqués : sensibilité esthétique, égotisme ; sensibilité morale, tendre anarchisme ; activité politique, nationalisme. Pour l'essentiel ils coulent séparés,

et d'importance sensiblement égale. De la sensibilité égotiste à la sensibilité morale on ne peut dire qu'il y ait contradiction, elles sont hétérogènes par essence ; simplement, dans le fait, la première envoie des affluents à la seconde, et, comme nous l'allons voir, lui en enverra de plus en plus. De la sensibilité morale à l'activité politique, la contradiction paraît évidente. Dira-t-on, pour l'atténuer, que les ambitions politiques de Barrès lui faisaient une obligation d'entrer dans un parti constitué, ou d'en constituer un? Oui, mais il n'empêche que ses sentiments patriotiques, nationalistes soient spontanés, profonds, nous l'avons montré. Dira-t-on que son anarchisme et son nationalisme ne sont pas sur le même plan, que l'un ressortit à la catégorie de l'idéal, l'autre à celle du réel ? Ainsi Platon, après la *République* qui est la meilleure constitution absolument parlant, compose les *Lois* qui sont la meil-

leure constitution dans l'état donné des choses. Il ne semble pas que chez Barrès la seconde conception ait été ainsi subordonnée à la première. Elles se sont développées dans des régions éloignées de son âme ; c'est par leur progressive extension qu'elles sont entrées en contact, puis en lutte ; et dans cette lutte c'est la première qui a été sacrifiée. Non sans regrets certes ; quand je n'en aurais pas d'autre preuve, il me suffirait de la joie âcre avec laquelle Barrès répétera plus tard les dures formules de sa philosophie, la joie de fouler des illusions dont on n'attend plus rien après en avoir trop attendu.

On peut placer ici la remarque suivante, qui éclaire les sentiments divers que l'évolution de Barrès a excités. Au point de vue éthique il y a deux grandes classes d'hommes : les uns acceptent dès l'abord les principes que leur famille, leurs maîtres, la société leur recommandent, et les tiennent

pour des vérités absolues, en tout cas incontestables ; les autres ont un besoin de tout reprendre par la base, de tout reviser, de ne bâtir qu'après avoir fait place nette, et selon des principes par eux-mêmes éprouvés. On peut plaisanter ou admirer également ces deux types humains suivant qu'on les prend dans leurs expressions basses ou élevées ; le premier est plus sûr, le second est dangereux, et comporte d'énormes déchets, mais quand il aboutit, en outre de son utilité éminente, il offre le plus haut intérêt de vie intérieure. Tous deux sont nécessaires, mais ils se comprennent mal l'un l'autre, ils ne parlent pas la même langue, et l'on conçoit qu'en particulier les mots de *continuité* ou surtout de *logique* n'ont pas le même sens dans la langue du premier et dans celui du second. Barrès appartient nettement au second type, et c'est pourquoi, lorsqu'il affirme la continuité et la logique de son développement,

beaucoup d'esprits honnêtes et même distingués, mais du premier type, sincèrement se rebiffent. L'emploi de ces termes, convenablement interprétés, n'en est pas moins justifié.

ÉVOLUTION DE L'ÉGOTISME.

Et d'abord l'Égotisme poussé à son terme prend conscience de ses limites et de ses insuffisances, confesse un double échec :

1° Ne rien nier, être comme la nature qui accepte tous les contrastes pour en faire une noble et féconde unité, faire rendre à notre âme le son total de l'univers, ce magnifique espoir nous est interdit par notre condition d'hommes. Limitée, successive, fragmentaire est toute sensibilité ; à exiger d'elle qu'elle vibre sous tous les souffles de la nature et de l'esprit, nous n'obtenons qu'une suite de sons discontinus et dis-

cords. « Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées... Je suis perdu dans le vagabondage, ne sachant où retrouver l'unité de ma vie... Pourquoi ne puis-je comme l'Océan pousser la vague qui naît dans la voie de la vague qui meurt, et comme lui trouver la puissance et la paix ? » Ainsi de ce bohémianisme forcené surgit le problème moral par excellence, qui est de se trouver une loi.

2° Objection plus grave encore, du point de vue même de la sensibilité égotiste : tout dilettantisme reste nécessairement superficiel et même, dans sa prétention essentielle, illusoire. Avec beaucoup d'imagination sentimentale et d'intelligence, on peut croire qu'on *se donne* telle ou telle passion. Mais qu'est-ce à dire ? Ces passions où les prend-on pour les définir ? Comment sait-on si on les ressent ou non authentiquement ? Le sentiment qui occupe pour quelques heures ou pour quelques jours un

coin de l'âme du dilettante, est-ce *le même* qui chez le passionné véritable remplit toute l'âme, toute la vie? Non seulement il n'y a pas identité, mais il y a antinomie entre ces deux modes de sensibilité. Et voilà bien le péril véritable du dilettantisme, surtout poussé jusqu'au système de sentir par contradiction : « Rien qui use plus profondément : c'est la pire débauche. *Quelques-uns en moururent à tous sentiments profonds.* » Précisément, ne voyons-nous pas Delrio se désoler de ne plus retrouver en lui cette part essentielle sur laquelle il faut agir pour bouleverser un être ? Mais que le progrès de sa réflexion, aidé par les circonstances, lui désigne ces sentiments profonds, originels, et aussitôt s'écroulent comme sous un grand coup de vent les constructions factices qu'il leur avait superposées. « Mon intelligence est tentée de toutes parts, tout l'intéresse, l'émeut et la divertit. Mais il y a au plus profond de

nous-mêmes un point constant, point névralgique : si l'on y touche, c'est un ébranlement que je ne pouvais soupçonner, c'est une rumeur de tout mon être. Ce ne sont point les sensations d'un individu éphémère qu'on irrite, mais à mon grand effroi l'on fait surgir toute ma race. » Nous touchons ici à un des aspects les plus particuliers de la personnalité de Barrès et qui, clairement reconnu, eût immédiatement clos tant de vaines contestations sur sa *sincérité* dans cette volte apparente. Barrès a au plus haut degré la sensibilité *directe* et l'imagination subjective, il possède à un degré non moins haut l'intelligence objective, la pensée critique. Mais la faculté intermédiaire, celle par laquelle un Balzac, un Tolstoï *s'intègrent dans une réalité qu'ils créent*, l'imagination objective ou intuitive, est chez lui relativement très faible. Comparez à cet égard les dix ou douze personnages inventés de l'œuvre de Barrès, avec n'importe

quels personnages de la *Comédie humaine*... Il suit de là que pour aller au réel Barrès il y a deux voies et rien que deux ; quant à sa vie intérieure, en éliminer progressivement tous les apports extérieurs et de hasard, et jusque sous les imaginations changeantes qu'il nourrit, chercher le moi profond, substantiel, immuable ; — quant aux choses extérieures, leur appliquer les méthodes de la pensée critique, objective. Or il est naturel, nécessaire, que la démarche initiale du Moi qui veut se reconnaître, ce soit de courir à toutes les lueurs qui s'enflamment sur son horizon. Espoir tôt déçu, désillusion inévitable ! « A vingt ans, l'on se persuade que les cités fameuses sont des jeunes femmes. On se hâte le cœur en désordre vers des rendez-vous d'amour : l'alcôve est vide, tout est de pierre... Grandeur d'âme, beauté, passion, sacrifice, l'on vous situe d'abord dans les villes légendaires, car l'on voit trop que vous ne poussez point

aux passés de notre ville de naissance, mais au retour d'un long voyage à travers la réalité, quand on n'a vu qu'un sable aride, ou pis encore d'irritantes fièvres, si l'on garde assez de ressort pour échapper au désabusement, on n'attend plus rien que de cette musique intérieure transmise avec leur sang par les morts de notre race. » Ainsi le Moi, ayant éprouvé que la dispersion l'égarait et risquait de le perdre, se replie sur lui-même et se creuse en profondeur, jusqu'à ce qu'il atteigne la nappe inépuisable où il s'alimente ; et c'est la tradition française et plus particulièrement lorraine.

Il y a quelque indécision à la fois et quelque excès d'affirmation dans les expressions objectives que Barrès a données de cette dialectique vivante. Il présente en effet le moi comme produit exclusivement et intégralement, tantôt par l'hérédité physiologique (race), tantôt par la société (milieu, moment). Sa conception de l'hérédité s'ap-

puie sur un mécanisme parallèliste qui n'est plus de mode, et que même, nous qui avons écouté Bergson, nous ne comprenons plus. Quant aux rapports de l'individu et de la société, le fait qu'une manière d'être, de sentir, de penser se trouve répétée un nombre indéfini de fois n'enlève rien à sa signification interne, et n'a pas non plus de signification décisive quant à son origine réelle. Elle peut procéder du dedans aussi bien que du dehors, d'une *nature humaine* aussi bien que de la société ; et l'exemple de Spinosa nous montre que la reconnaissance d'une nature humaine, si elle exclut le libre arbitre, n'est point exclusive de la liberté L'antinomie de l'individualité et de la tradition est une de ces dualités dont notre nature est tissue, et le moyen de la résoudre n'est peut-être pas d'affirmer d'abord que les individus sont hétérogènes, impénétrables les uns aux autres, pour affirmer ensuite qu'ils sont les uns aux autres iden-

tiques. Mais à notre avis ces objections, bien qu'ayant leur importance, ne portent pas sur le fond. Sans considérer même les avantages d'un tel grossissement au point de vue de l'action, l'âme véridique de ces affirmations hasardées, c'est le sentiment d'humilité, le besoin d'humiliation qui inspirait à Pascal ses pages célèbres sur l'isolement et la petitesse de l'homme dans la nature. Seulement Pascal, après avoir abaissé l'homme, avait dans sa foi chrétienne les moyens de le relever. Ces moyens que Barrès repousse, où en trouvera-t-il l'équivalent ?

L'homme n'a point affaire seulement avec la société, il a encore affaire à la mort : c'est sous ce rapport suprême que l'envisage la religion. Or Barrès qui n'a pas la foi chrétienne, en a gardé les aspirations, et avant toute autre l'appétit d'éternité. Quel tragique ! Cet affamé de possessions éternelles voit la mort inévitable et proche.

Obsédé sans trêve par cette pensée dont il ne veut point se divertir, c'est encore l'idée de l'hérédité et les sentiments qui s'y rattachent qui lui fourniront contre elle le secours le plus efficace. Puisqu'il ne peut concevoir son être comme créé pour l'éternité par un décret nominatif de Dieu, il le concevra du moins comme un instant d'une chose immortelle, échelonné sur les siècles, se développant à travers une longue suite de corps. Et comme en nos parents parlait leur race, et dans leur race leur terre, c'est tout un vertige où l'individu s'abîme pour se retrouver dans la famille, dans la race, dans le sol de la nation. L'Égotisme poussé à son terme non seulement se limite, mais se nie.

UNIFICATION DE LA VIE.

Dès lors toute opposition disparaît ou s'atténue entre la sensibilité artistique, la sensibilité morale, l'ambition d'agir. Elles

ont trouvé leur objet, ces puissances d'amour qui s'égaraient dans l'anarchisme de l'*Ennemi des Lois*, ces puissance de vénération qui s'ignoraient presque faute d'avoir été convenablement sollicitées, et qui à l'épreuve se révèlent magnifiques, inépuisables. Et à leur tour ces puissances de vénération renforcent, établissent définitivement les résultats de l'analyse. « La meilleure dialectique et la plus complète démonstration ne sauraient pas me fixer. Il faut que mon cœur soit spontanément rempli d'un grand respect joint à de l'amour. C'est dans ces minutes d'émotivité générale que mon cœur me désigne ce que je ne laisserai pas mettre en discussion. » Ces points fixes autour desquels s'opère l'unification de la vie intérieure fournissent en outre une base solide à l'activité. En acceptant de collaborer à l'œuvre commencée par ses ancêtres et que ses descendants continueront, le Moi trouve la loi à

quoi il aspirait. Ainsi cesse le divorce théoriquement irréprochable, mais un peu inhumain, de la vie intérieure et de la vie extérieure, de la pensée et de l'action.

Et maintenant, au terme de ce long progrès, trouverons-nous le repos ? La vie prend-elle un sens satisfaisant ? La mort est-elle dépouillée de son aiguillon ? Toutes causes accessoires, accidentelles d'inquiétude ont été éliminées : mais par là même s'accentue et s'approfondit le malaise essentiel, incurable. Ces sentiments d'amour, de vénération, sont sans nul doute dans les régions moyennes de l'âme des principes d'action spontanée, ils ont un sens par rapport à leur milieu immédiat. Mais la vie dans son ensemble reste pour Barrès dépourvue de sens, purement chaotique, absurde. La *loi* que le moi s'est trouvée n'est en dernière analyse qu'une *recette empirique*. « Peut-être notre thé-

rapeutique morale n'a-t-elle pas dépassé la science d'Isabeau de Bavière, qui se soulageait avec des mélanges de perles d'Orient, de jacinthes et de ducats d'or. Je possède un électuaire à la fois riche et grossier. J'ai confiance pour atténuer certaines peines morales dans un esprit fait de soumission à la terre natale, de fidélité aux morts et de connaissance que tous nos actes entreront dans l'héritage social... » On peut les atténuer peut-être, mais rien ne saurait les apaiser, ces peines qui procèdent du désaccord profond entre nos aspirations et la réalité certaine ou probable. La merveilleuse faculté de souffrir de Barrès, d'abord éparpillée, et maintenant concentrée sur ces hauteurs de l'âme, y a fait éclore le poème nihiliste le plus puissant qu'on ait respiré dans nos climats. Douloureux, voluptueux déchirement sur toutes les pointes de la vie, perpétuelle opposition à toutes les formes de la vie de toutes les formes

de la mort ! Monotone et sombre balancement du désir à la satiété, du rêve à la désillusion, vaine tension de l'âme, enivrante et torturante nostalgie ! Barrès est le poète incomparable des *antinomies de la sensibilité*.« Je convoque ici tous mes rêves, je les épure des médiocrités que nécessiterait leur réussite, et cependant que je mesure le néant de mes possessions, je me brûle des feux où je sais ne pouvoir jamais atteindre... Extrémités du désir, pointes vers l'impossible, brûlants appels, sanglots, regrets. Voici derrière des grillages une jeune force irritée ; voici le fils sur la tombe, le proscrit à qui l'on rapporte le détachement de ses amis, le jaloux qui n'ignore pas combien elle est charmante dans l'amour. Des images qui ne peuvent plus vivre sollicitent tous mes sens, et c'est à les parfaire, démence ! que j'occupe mon énergie. Il est des Lourdes sur toute la terre, il y a pour les incrédules d'absurdes

promesses de bonheur... » Et ce fragment encore, le plus synthétique, présentant le double mouvement psychologique qui se propage à travers toute l'œuvre de Barrès : « Grandeur d'âme, beauté, passion, hardies volontés, sacrifices ! Ces fameuses cantilènes qui convoquent nos désirs et qui toujours nous les retournent déçus, ah ! qu'il serait doux qu'elles se tussent ! Où fuir ? Leur poison pénètre jusque dans le fond des cloîtres. Trois cents années une religieuse demeura dans l'extase à écouter chanter un rossignol. Lui-même, le pauvre oiseau, que ne souffre-t-il pas de son sanglot inépuisable ! Je songe au trouble de tel visage si fier, à ces mains glacées de froid. La vie n'a pas de sens ; je crois même que chaque jour elle devient plus absurde. Se soumettre à toutes les illusions et les connaître très nettement comme illusoires, voilà notre rôle. Toujours désirer et savoir que notre désir, que tout nourrit, ne s'a-

paise de rien ! Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'états successifs. De quelque point qu'on les considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés... Philippe, il faut pourtant nous en accommoder. » Et de nouveau se déroule l'hymne à la tradition, à la terre, aux morts... Certes, des âmes honnêtes et modérées estimeront que c'est un fond bien désolé pour une doctrine d'énergie ; mais la manière apologétique d'un Pascal aussi les effarouche ; la vérité n'est pas nécessairement tonique, et, au demeurant, certaines formes du désespoir sont encore parmi les manières d'être les plus tendues qu'on connaisse.

*
* *

Barrès est actuellement la gloire la plus certaine de notre littérature : il en est aussi la plus solitaire. Non qu'il n'ait pas,

comme on dit, un public : il en a même deux, sinon trois, mais qui, par un phénomène sans doute unique, s'ignorent réciproquement. Les amateurs du *Culte du Moi* ou de *Du Sang* ne sont pas ceux du *Roman de l'Énergie nationale* ou de *Colette Baudoche* ; ou alors c'est que de Barrès ils goûtent la musique et n'écoutent pas les paroles. Ainsi Barrès est seul en un double sens, d'une solitude à deux degrés : d'abord de cette solitude qu'implique toute supériorité parmi les hommes, et puis de cette solitude surajoutée et singulière que lui crée une personnalité trop complexe, fragmentée et contradictoire. Mais pour diverses qu'elles soient, les influences simultanées ou successives qu'il a exercées n'en auront pas moins été, soit politiquement, soit moralement, soit esthétiquement, puissantes, et au total bienfaisantes.

Politiquement, Barrès a été l'initiateur et le principal artisan de ce réveil du patrio-

tisme positif, concret, territorial à quoi nous assistons aujourd'hui ; mais, par un destin cette fois assez commun, après avoir longtemps mené quasi seul le combat contre l'Internationalisme humanitaire, il se trouve aujourd'hui débordé par ses propres troupes qui le somment, au nom des principes mêmes qu'il a posés, de les rejoindre et de se rallier à la Monarchie, gardienne — née du sol et des traditions de la Patrie « Que Barrès ne soit pas royaliste, écrit Maurras, c'est mon scandale ». C'est que Maurras est un pur objectif; il entend que le sujet se modèle sur l'objet, l'ouvrier sur l'œuvre ; il ne tient aucun compte de cette force invincible qu'est chez beaucoup d'hommes le tempérament. Mais il faudra bien que Maurras en prenne son parti : par tempérament Barrès est, plutôt qu'autre chose, un *bleu*, je veux dire un individualiste de principe et un républicain de sentiment. Au fort de l'affaire Dreyfus,

seul je pense de son parti, Barrès avait la courageuse coquetterie d'avouer une secrète tendresse pour ce qu'il y avait de chevaleresque dans le caractère dreyfusard. Aujourd'hui il entreprend de défendre les grands romantiques contre une campagne où se mêlent d'irritante façon l'excellent et l'exécrable ; et le fond de son argumentation un peu embarrassée, c'est que la conviction où on est de posséder la vérité ne doit pas faire perdre le sentiment des distances et que la grandeur qui s'égare est encore une grandeur. D'autre part, Barrès est un bourgeois, un grand bourgeois, un bourgeois clairvoyant et généreux, prêt à toutes les concessions nécessaires, mais un bourgeois, fils de ces bourgeois qui ont fait la Révolution de 1789 autant et plus contre la noblesse que contre la monarchie ; il n'y a pas en lui une fibre de sensibilité aristocratique ou monarchique ; les circonstances ont pu lui faire

à certains moments une figure d'opposant au régime ; en réalité il n'était l'adversaire que des *rouges*, et aussi, étant un bleu de Lorraine, de ces *bleus* du Midi qui, n'ayant pas connu depuis plusieurs générations les horreurs de la guerre, s'abandonnaient au milieu d'une Europe en armes à la coupable illusion pacifiste. Il déteste également un certain anticléricalisme qui au reste n'apparaît plus aujourd'hui que comme une survivance ; mais il n'a point d'objection contre une République militairement forte, moralement et religieusement tolérante ; et je ne serais pas très étonné s'il pensait que pour bien des raisons qui ne sont pas toutes également honorables, la République française est en meilleure posture qu'aucune monarchie européenne s'il s'agit de lutter avec la révolution sociale ou de composer avec elle.

Avec le réveil, qu'on doit croire définitif, du Patriotisme, la tâche politique de

Barrès n'est pas terminée. Un nouveau et magnifique rôle s'ouvre devant lui, rôle non plus d'excitateur, mais de conciliateur et de pacificateur. La noble Antigone lui en fournit la formule lorsqu'elle s'écrie : « Je ne suis pas née pour partager la haine, mais pour partager l'amitié. » Et nul assurément n'est plus qualifié que Barrès pour préparer un sûr et durable accord entre nos Etéocles et nos Polynices, — entre ces deux Frances dont la querelle remplit notre histoire, et dont nous voyons autour de nous avec douleur les membres épars.

L'œuvre et l'influence morales de Barrès appellent un jugement plus nuancé. Le premier Barrès a dénoncé le danger pour l'âme française des doctrines ou des sensibilités étrangères, du Kantisme notamment[1]

1. Barrès, et avec lui Bourget et Maurras ont parfaitement raison quand ils critiquent comme théoriquement insuffisant et comme pratiquement inefficace ou même, à certains égards, dangereux, l'enseignement officiel du kantisme

et de la musique de Wagner ; et il n'y a pas de sa faute si ce mouvement de Renaissance française qu'il a inauguré risque de dégé-

dans l'Université. Mais il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler que le reproche vaut contre un certain usage de la doctrine plutôt que contre la doctrine elle-même. La *Critique de la Raison pratique* est une recherche de théoricien, analogue et parallèle, pour la morale, à la *Critique de la Raison pure* pour la science. Or, tout de même que la *Critique de la Raison pure* est impuissante à créer la science, puisqu'au contraire elle la suppose, ainsi la *Critique de la Raison pratique* suppose la moralité, loin d'être destinée à la créer. En d'autres termes Kant n'a jamais attribué à cette partie de sa doctrine une valeur pédagogique. Comment s'imaginer d'ailleurs que Kant, chrétien et protestant, imbu de la doctrine du mal radical, ait pu avoir absolument confiance dans le pouvoir de la raison pour *former* effectivement et déterminer la nature humaine ? Ne déclare-t-il pas lui-même qu'il n'y a peut-être pas une action humaine qui ait été faite uniquement en vue du devoir ? L'habitude de ne voir en lui que le logicien transcendantal épris de vérités universelles et nécessaires nous cache un Kant psychologue et moraliste au sens courant de ce terme, très attentif et très positif, très clairvoyant observateur. « Ceux d'entre les hommes qui agissent d'après des principes, lisons-nous dans la *Critique du Jugement* (II, 271), sont peu nombreux et cela est un bien en définitive, car il est facile de s'égarer dans ces principes, *et le dommage qui en résulte*

nérer en incompréhension systématique et en facile insolence. Le premier encore, après avoir contribué plus que quiconque à accréditer le séduisant et déprimant idéal de l'Omniculture, Barrès a vu l'abîme, et,

est d'autant plus grand que les principes sont plus généraux et que la personne qui y soumet sa conduite est plus constante. » Et un opuscule trop peu connu de Kant, *l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, pose de la façon la plus réaliste ce problème de la société civile qu'on l'accuse d'avoir totalement négligé : « L'homme est un *animal* qui, s'il vit avec ceux de son espèce, a besoin d'un maître... qui enchaîne sa volonté et le force d'obéir à une volonté universellement valable sous laquelle chacun puisse être libre. Mais ce maître où le prendre ? Dans le genre humain nécessairement. Il est donc un animal lui aussi, et qui a besoin d'un maître. De quelque façon qu'on s'arrange, il est impossible de comprendre comment on peut se procurer le préposé à la justice publique, soit qu'on le cherche dans une seule personne ou dans la réunion de plusieurs déléguées à cet effet. Chacun abusera toujours de sa liberté s'il n'a pas un supérieur qui exerce un pouvoir sur lui d'après la loi. Or le supérieur le plus élevé doit *par lui-même* être juste et *homme* néanmoins. Cette question est donc la plus difficile de toutes, si bien qu'elle ne saurait être pleinement résolue. *Avec une matière aussi tortueuse que l'homme, on ne peut rien fabriquer de parfai-*

faisant volte-face, il a rendu à son pays ce service inestimable de détourner l'élite de la jeunesse de ce culte de l'impuissance et de l'abandon vers le culte de l'action, de l'énergie, de l'héroïsme. Le premier enfin, Barrès a énergiquement réagi contre le naïf et superficiel intellectualisme de notre pédagogie universitaire ; il a montré qu'éclairer, fournir des idées, n'épuise pas la tâche de l'éducateur ; que les fournir pêle-mêle, n'importe quand, à n'importe qui, ne peut que favoriser « la stérile, la niaise inquiétude, celle qui n'est point l'exigence des grands cœurs, mais le balancement des êtres acéphales » ; et qu'il faut

tement droit. La nature ne nous a imposé qu'une approximation de cette idée. Elle ne doit par conséquent se réaliser que la dernière, et à trois conditions, qui sont : *la donnée de concepts justes et vrais sur la constitution possible, l'expérience et l'habileté* acquises et exercées en de nombreuses occasions, et, *après cela*, la bonne volonté préparée pour le passage à la pratique. » (Développement de la 6e proposition.)

à l'âme de l'enfant une nourriture plus substantielle et plus choisie.

Mais si la partie critique de l'œuvre morale de Barrès est excellente, sa partie positive est à certains égards insuffisante, à d'autres contestable. L'amour comme chez Racine, l'honneur comme chez Corneille, le culte de l'énergie, le respect de la tradition, autant de thèmes très propres à émouvoir noblement des sensibilités, mais qu'il paraît bien malaisé d'organiser en corps de doctrine. L'amour est une fleur de luxe, et qui ne pousse guère sur le terreau de la tradition. Le respect de la tradition est une formule ambiguë entre toutes, et qui prend des sens différents jusqu'à en être contradictoires suivant qu'on l'interprète dans sa lettre ou dans son esprit. Car qu'est-ce que la tradition, sinon l'ensemble des innovations qui ont réussi, et qui chacune à son heure ont paru révolutionnaires ? N'y ayant aucun moyen de dé-

terminer par avance si une innovation réussira, le véritable traditionaliste ne serait donc pas celui qui met les pas dans les pas de ses prédécesseurs, mais celui qui tente des voies nouvelles. Le culte de l'énergie n'a rien de moral par lui-même, et peut conduire aux pires excès : Barrès l'a noté lui-même, il n'y a pas de plus grand danger qu'un héros sans emploi. Enfin l'honneur nous introduit dans la morale, mais quelle proportion y a-t-il entre l'honneur et l'étendue et la profondeur de la conscience ?

D'autre part, à lire Barrès on croirait que la morale procède pour partie de l'individu, pour partie de la nation : en réalité, la morale a son principe et sa source dans la collectivité, dans la société, et la notion de société diffère considérablement, tant en extension qu'en compréhension, de la notion de patrie. Plus précisément, la patrie n'est qu'une des sociétés où nous sommes

engagés : notre profession en est une autre, notre Église en est une troisième. De fait, les trois grandes forces collectives de l'heure présente sont le Nationalisme, le Syndicalisme et la Religion. Toutes trois retentissent en chacun de nous, mais de façon confuse et discordante, et le problème moral n'est autre que le problème de les accorder. Or Barrès, en individualiste, en grand bourgeois qu'il est, ne saurait avoir pour le syndicalisme qu'une médiocre sympathie ; l'Église séduit en lui l'homme d'ordre, le poète et l'amateur de vie spirituelle, mais il n'est pas chrétien, et le catholicisme athée répugne à son subjectivisme. Seule la voix de la patrie parle en lui haute et claire : c'est dire qu'il ne nous fournit qu'un des éléments de notre vie morale, sans nous donner le moyen de l'harmoniser avec les autres. Du moins nous le fournit-il d'une magnifique qualité.

L'art de Barrès présente le même carac-

tère de conciliation et de synthèse que sa politique. Son individualisme foncier, son incurable nostalgie, son désir de perpétuelle fuite font de Barrès l'héritier des grands romantiques ; mais le romantisme chez lui s'épure et se discipline, sinon dans sa substance, au moins dans sa forme. Par la prépondérance reconquise de la pensée sur l'imagination, par la concentration du sentiment, par la pureté de la langue et la noblesse de la syntaxe, Barrès se rattache à la plus pure tradition classique. Et ce ne sera pas un de ses moindres titres littéraires d'avoir su intégrer dans cette tradition logique et oratoire tout ce que la tentative symboliste vers un art de suggestion quasi musicale avait de viable et de fécond. Qu'on analyse de ce point de vue le *Chant de confiance dans la Vie* des *Amitiés françaises*, ou le *Chant de défaite* qui termine *Venise*, cet art merveilleux de ménager l'ombre et la lumière, de faire converger les images

vers un centre d'abord mystérieux et qui peu à peu par leur convergence même s'éclaire, de soulever autour d'un mot, le mot *vaincu* par exemple, tous les sentiments, toutes les idées qui, à des profondeurs diverses, s'y rattachent : défaite politique, diminution de la patrie, échec final inévitable de toute existence.

Que si l'on se réfère à la forte parole de Gœthe : « J'appelle classique ce qui est sain, et romantique ce qui est malade », on ne saurait appliquer à Barrès, au sens plein, l'épithète de classique. Dans son énergie il y a de la fièvre, dans sa discipline de l'effort ; et ce qu'on lui voit de santé est une victoire. Mais de cet effort même et de cette lutte, l'œuvre de Barrès tire son pathétique et sa grandeur ; et cette victoire, si partielle et si précaire qu'elle demeure, a eu, sinon encore sur l'art, en tout cas sur le goût contemporain, l'effet le plus heureux. Peut-être Barrès n'entrera-t-il pas lui-

même dans la Terre Promise de la beauté classique : du moins en a-t-il retrouvé et montré le chemin. Grâce à lui toutes les conditions sont prêtes pour un classicisme nouveau : il ne manque plus en vérité que les hommes.

CHARLES DEMANGE

Charles Demange

> ... Quel doit être le désespoir d'une génération qui est au-dessus des préjugés, car elle comprend tout, et au-dessous de la foi, car elle ne conclut point? Et comment ceux qui ont le moins de préjugés, le moins de foi avec une imagination très ardente et une pensée très active, ne seraient-ils pas les victimes privilégiées de cet ennui profond qui n'est qu'une forme ou un prélude du désespoir?...
>
> A. Vinet.

Il est des vies que la mort non seulement termine, mais achève, et semble accomplir. Il en est d'autres qu'elle fauche avant leur heure, comme afin de témoigner pour sa part, à l'esprit étonné, du désordre qu'il y a dans les choses. La courte vie ardente et

blessée de Charles Demange unit et mêle en elle ces deux sortes de pathétique. Certes, qu'à l'humiliation de se soumettre il ait préféré si simplement, si délibérément, l'orgueil de se détruire, cela seul indique assez déjà de quel cœur il eût accepté de mener la vie dans des circonstances plus favorables. Assurément aussi, toute une partie de son activité, non la moindre, était forte, saine, joyeuse. Et enfin, au sein même de son mal, dans la pire angoisse, si violent demeurait son amour de la vie, et vers la délivrance, vers le salut, si pressante montait l'aspiration de tout son être, si sûres déjà s'affirmaient ses premières démarches, qu'il y avait tout lieu d'espérer pour lui, à la crise où il se débattait, la plus heureuse issue. Et pourtant, qu'il fallait qu'il fût profondément atteint pour qu'un tourment, affreux sans doute, mais que tant d'autres non moins sensibles ont connu, enduré, et beaucoup encore surmonté, utilisé, ait pu

désorganiser si complètement sa vie intérieure, entraîner sa perte ! De son œuvre tant publiée qu'inédite, si mince, si lourde, sans peine on extrairait la plus saisissante monographie du *mal du siècle*, si j'ose dire, contemporain.

Depuis un siècle et plus la France est malade, et son mal n'a guère fait, jusqu'à ces dernières années, qu'empirer, s'étendre à la fois et s'approfondir. Ce n'avait été d'abord qu'un déséquilibre, effet sans doute inévitable des convulsions politiques, sociales, morales qui avaient secoué, surmené la nation jusqu'aux extrêmes limites de sa résistance nerveuse : mais les puissances entre lesquelles l'ordre était troublé restaient en elles-mêmes intactes, et comme en attente d'un ordre nouveau. Cet ordre n'étant pas intervenu, et pouvait-il intervenir ? bientôt, à l'intérieur des puissances de l'âme elles-mêmes, commença un lent tra-

vail de désagrégation. Les sentiments émancipés du contrôle de la raison se dissocièrent, vécurent chacun pour soi, s'exagérèrent. Les mœurs, dès longtemps altérées, achevèrent de se perdre. Cependant l'intelligence appliquée à la matière poursuivait ses conquêtes, mais la pensée, fonctionnant désormais à vide, ne savait plus que mentir ou blasphémer. L'amère ironie de Flaubert, l'invective enflammée de Proudhon, la sophistique oratoire et bénisseuse de Cousin, bientôt remplacée sans bénéfice par la sophistique brutale, pseudo-scientique de Taine, répondent assez exactement, et plus ou moins directement, aux aspects divers du mal... Seule la volonté française subsistait, vigoureuse apparemment et sans fêlure : l'immense écroulement de 1870, en même temps qu'il en révélait le secret fléchissement, parut en consommer la ruine. Il est vrai, les dix ans qui suivirent la guerre virent un magnifique

effort de relèvement, et, vers 1880, on put croire le désastre réparé, tout péril conjuré, la volonté française restaurée ; mais un nouveau péril la menaçait, une nouvelle cause de destruction déjà l'entamait, — plus redoutable d'être l'envers ou le déficit d'un réel progrès : j'ai désigné l'abus de la culture. Tout n'est pas à blâmer, et même, au moins en ce qui touche à l'enseignement supérieur, il y a beaucoup à louer dans la *politique scolaire* de la troisième République. Les hautes études philosophiques, notamment, lui doivent un essor qu'elles n'avaient pas connu depuis la belle époque du XVIIe siècle, et, d'une manière générale, la liberté sans doute unique dans l'histoire dont l'esprit a joui en France depuis quelque trente-cinq ans a eu les conséquences immédiates les plus heureuses dans le domaine presque entier de la culture. Mais la civilisation n'est pas ou n'est que par hasard synchronique en ses diver-

ses parties. La fatalité des temps voulut qu'un si remarquable développement de l'intellectualité coïncidât avec une recrudescence de cette anarchie morale et sociale que le sentiment d'une honte commune à laver avait bien pu voiler, et même en quelque mesure et momentanément atténuer, mais non guérir. De la conjonction de ces deux courants il y avait tout à craindre, et les esprits clairvoyants, dès avant 1890, ne s'y trompèrent point. *Sous l'œil des Barbares* et la préface du *Disciple* font entendre, à un an d'intervalle, le même cri d'alarme ; la mort tragique d'un Charles Demange, victime de choix d'un si prodigieux désordre, suffirait à prouver que ce cri n'a point été écouté.

Heureux en ce temps-ci ceux que l'étroitesse ou la détermination originelles de leur nature condamnent à l'exclusivisme et à la partialité ! Les séductions de l'Omniculture, plus attirantes pourtant, plus perfides que

les Sirènes, ne les effleureront même pas. Mais malheur aux natures trop ouvertes, plus assimilatrices que spontanées, plus passionnées de sentir et de connaître que capables de vouloir ! Conformément à son génie, qui est de confusion d'une part, et de *consommation* d'autre part, non de production, la démocratie jette en pâture à tous indistinctement, et pêle-mêle, les résultats du long effort des siècles dans toutes les branches de l'activité humaine. Philosophie, science, art, vie intérieure, ces disciplines dont chacune, que dis-je, dont chaque partie de chacune avait paru devoir, aux âges précédents, absorber une existence humaine, elle leur livre tout, sans se soucier de les orienter parmi tant de richesses, et bien plus, croyant peut-être aider par là au développement de la personnalité, de l'originalité, de l'esprit d'invention, les plus hautes valeurs humaines, mais sans se douter un instant qu'il n'y a

point de rapport, sinon d'opposition, entre ces valeurs-là et l'esprit encyclopédique. Par ailleurs, elle suscite et surexcite jusqu'à la frénésie toutes leurs ambitions, des plus nobles aux plus basses, en faisant miroiter à leurs yeux éblouis la Terre promise, en principe accessible à tous, des honneurs et du pouvoir. Ivre d'enthousiasme et d'espoir, la fleur de chaque génération s'élance par tous les chemins vers toutes les possessions du désir et du rêve. Hélas ! pour quelques-uns qui, certains bientôt d'avoir fait fausse route, sauront à temps revenir sur leurs pas, et chercheront, et trouveront, non plus dans le vaste univers, mais dans les profondeurs de leur être, le principe de la vie véritable, combien s'agiteront sans trêve parmi des ombres, incapables également et de se passer d'elles et de s'en satisfaire, et enfin, morts à tous sentiments profonds, tirés tout entiers hors d'eux-mêmes, assisteront impuissants à

leur propre dissolution ! Je ne referai point ici une analyse que Barrès a faite et parfaite, ni non plus ne reproduirai le commentaire que j'en ai donné, et auquel je me permets de renvoyer. Peut-être, au reste, en ai-je dit assez pour l'intelligence de ce sourd et profond malaise qui rend si douloureux le *Livre de désir*. Persuadé que « le désir seul assemble, soutient la vie » et que « si nous ne savons pas en faire une organisation du monde, il nous laisse dehors », Jean, le jeune héros de ce livre, à vingt ans s'est donné tous les émois imaginables, s'est livré à toutes les fièvres de la sensibilité, à tous les tumultes de l'imagination, — la pire débauche. Il a suivi son désir partout où son désir l'a conduit, il n'a négligé nul appel, il eût voulu capter, posséder jusqu'à l'inconnu, jusqu'au mystère. Or, cette organisation de la vie qu'il demande au désir, le désir la lui a-t-il fournie ? D'un tel vagabondage, il n'a rapporté

qu'un poignant sentiment de stérilité, de vide et de solitude, la claire vision de l'échec inévitable, et enfin l'abandonnement de la défaite : « Nous croyons qu'une belle année surgit, que l'adolescence sera un étonnant luxe. *Rien ne naît et nous demeurons seuls*... Nietszche, qui nous parle de surhomme, *quand nos mains sont encore vides*... Sur la vie rien n'aboutit qu'à des épisodes... Je croyais qu'on peut marcher avec la confiance des jeunes pâtres dans les nuits d'Orient, mais on *butte à l'angoisse*... Je ne suis qu'un errant peu capable de revenir... Incapable de combiner l'essentiel et le momentané... *Je demeure sur la vie sans prise aucune*... » Et voici, pour corroborer cette navrante confidence, le témoignage de l'ami de Jean : « Il ne voulait plus s'orienter, ni que rien le dirige, connaître ni droite ni gauche, ni bien ni mal... Parfois, dans les fonds de librairie, on trouve lithographiés des dessins de De-

lacroix selon des médailles antiques. L'usure a fait les images de Zeus et d'Athéna fiévreuses. Leurs nets profils fléchissent, et, au lieu de s'enlever sur l'espace, s'organisent avec lui. Ainsi des traits de Jean... Je voyais ses gestes de vaincu, sa main hésitante, déjà froissée, fripée... » On reconnaît, plus étouffée, plus brisée, plus déchirante, la plainte qui emplit l'*Oraison* des *Barbares :* « Je me rappelle qu'à dix ans, quand je pleurais contre le poteau de gauche, sous le hangar au fond de la cour des petits... Je n'ai plus d'énergie, mais compte qu'à la sensibilité violente d'un enfant, je joins une clairvoyance dès longtemps avertie. Et je te dis cela pour que tu le comprennes, ce n'est pas de conseils, mais de force et de fécondité spirituelle que j'ai besoin... Je sais, mais qui me donnera la grâce ? qui fera que je veuille ? » Qui fera que je veuille ? Mais du moins Barrès veut vouloir. Jean ne veut même plus vouloir.

« Sur notre horizon qui est quelconque, tranquille, certain, qu'une loi a modelé, nous tentons seulement une sorte d'insistance... » Et dans les notes manuscrites de Demange, je trouve cette pensée : « Ceux qui veulent fortement diminuent la nouveauté de l'avenir. Déjà leurs gestes déplaisent : ils vont porter sur un dessin qui s'estompe à peine des mains souillées... » Ainsi l'hyperculture de la plus délicate et de la plus frémissante sensibilité, dont la prétention initiale n'allait à rien de moins qu'à la conquête, à la domination de la vie, aboutit, en fin de compte, à la plus complète abdication devant la vie.

Mais ce n'est pas tout, et le mal est plus profond encore : il pénètre jusque dans la pensée, et ce renoncement de fait s'achève en nihilisme de doctrine. Le problème de l'ordre et de l'organisation de la vie et le problème du sens et de la valeur de la vie sont, en effet, deux problèmes distincts et,

dans une large mesure, indépendants l'un de l'autre. On peut concevoir et constater chez un même être la coexistence du nihilisme et de l'ordre, comme aussi du désordre et du contraire du nihilisme. Mais qu'est-ce au juste que le nihilisme ? Que l'on m'entende bien : j'appelle nihiliste toute conception de la vie qui ne sait, ou ne veut, ou ne peut enraciner la vie dans l'absolu. Le XIXe siècle abonde en personnalités vigoureuses et cohérentes ; il n'en est pas moins presque en son entier nihiliste. Il est vrai, à défaut de Dieu, il a eu des idoles, qui en ont tant bien que mal tenu la place, et notamment la science. C'est grâce à leur absurde foi en la science, doublée de la conviction non moins absurde que l'ordre de phénomènes sur lequel la science a prise épuise la totalité de l'être, qu'un Comte, un Taine échappent aux ultimes conséquences de leur nihilisme foncier. Mais nous, privés de ce précaire appui, si

nous ne nous en sommes pas trouvé d'autre, qu'est-ce qui retiendra notre pensée sur la pente où elle glisse, et qui va au néant ? A quoi nous servira d'avoir rendu leur rang, le premier, et leur sens, aux problèmes de l'âme, de la liberté, de la destinée, si devant ces problèmes la pensée humaine doit demeurer impuissante, ainsi que l'affirmaient nos devanciers? Il est vrai, une nouvelle philosophie est née, qui, restaurant par delà l'intelligence, faculté du relatif, l'intuition, faculté de l'absolu, nous promet et déjà nous apporte, sur plus d'un point capital, de magnifiques clartés. A cette philosophie, bien que, sur d'autres points également capitaux il lui reste à faire ses preuves, beaucoup d'entre nous se sont ralliés comme à leur unique espoir. Demange s'en était détourné, pour plusieurs raisons, dont la principale est qu'il n'était pas philosophe. Les philosophies de l'intelligence claire ou du sentiment, à la ma-

nière du XVIIIe siècle français, de Comte, de Taine, font aisément des adeptes parmi les artistes, les gens de lettres, et plus généralement les personnes cultivées éprises de dialectique ou d'éloquence : c'est que leur point de départ et tous les principes de leur développement sont empruntés à l'expérience, à la raison communes. Aussi doit-on les considérer comme des pseudo-philosophies. Les véritables philosophes, les authentiques métaphysiciens, un Plotin, un Spinoza, un Leibniz, découragent les amateurs. C'est que, pour être admis dans leur intimité, pour recevoir et recréer en soi leur enseignement, les plus brillantes qualités d'esprit ne suffisent pas, il y faut encore et surtout ces qualités de l'ordre moral et de l'ordre, si je puis dire, *substantiel*, qui constituent proprement le *don* philosophique : un travail préalable de soi sur soi, un effort de purification, de concentration et d'approfondissement, et, au

terme de cet effort, la plénitude de l'intuition intérieure. Or, j'ai connu peu d'intelligences plus vigoureuses, plus souples et plus subtiles que celle de Demange, et j'ai rencontré peu d'âmes aussi constamment préoccupées de la destinée ; mais l'intuition du philosophe lui manquait, et comme nous faisons volontiers la théorie de nos insuffisances, il ne professait pour elle que méfiance et dédain. J'ai lu de lui divers travaux restés manuscrits sur des questions de philosophie pure, l'espace, les notions de substance et de loi, l'Unité du Moi : il s'y épuise à poursuivre par la méthode qu'il appelle *externe* et qu'il faudrait appeler de raisonnement pur, et, d'ailleurs, avec les ressources de la plus aiguë dialectique, la solution de problèmes où la raison toute seule n'a jamais conduit qu'à des contradictions sans issue, témoin, pour m'en tenir aux cas les plus illustres, les arguments de Zénon et les antinomies de Kant. Et, par exemple, il

est bien clair que l'unité du Moi, — une unité spéciale, radicalement différente de celle d'un objet matériel, puisque, loin d'exclure la multiplicité, elle l'implique, mais enfin une authentique unité — est une donnée de l'intuition immédiate ; mais si, au lieu de l'accepter comme une évidence de fait, et de borner son ambition à créer les formes conceptuelles nécessaires pour la penser adéquatement, on prétend comme Demange la *fonder* sur quelque principe extérieur à elle, ou simplement la déterminer théoriquement, mais toujours du dehors, par le moyen de l'une quelconque des idées simples que crée le Moi au cours de son développement, on aboutira nécessairement, pour peu qu'on ait le courage de sa pensée, à la nier. Ainsi fait Demange, après avoir examiné et rejeté successivement, comme principes ou moyens de l'unité du Moi, l'espace, le temps, la conscience, la substance, la loi, le senti-

ment actuel du Moi, l'intensité, la qualité, l'acte et la liberté, Mais nier c'est encore affirmer. Dans ses essais ultérieurs, Demange, plus conscient de ses tendances secrètes, se contentera d'opposer la raison à elle-même et de dévoiler l'inintelligible ou l'inimaginable sous l'habituel. Je n'entrerai pas plus avant dans le détail, ni n'entreprendrai la critique de sa pensée, content d'en avoir indiqué les directions générales. Barrès se servait de la philosophie pour « donner de la profondeur aux circonstances de la vie » ; Demange, un peu différemment, transpose en termes de philosophie les données de son expérience propre, la division, l'éparpillement, les contradictions de sa vie intérieure. Ce sont deux usages également subjectifs, c'est-à-dire antiphilosophiques, de la philosophie, et qui d'ailleurs, comme tels, échappent à la critique et reprennent une valeur, celle même de la personnalité qui les emploie. Si j'en-

visage de ce point de vue la philosophie de Charles Demange, je puis goûter pleinement le singulier pathétique — qui évoque, toutes proportions gardées, tantôt Nietzsche et tantôt Pascal — de cette pensée acharnée à se déchirer elle-même, et qui si délibérément s'immole, sans bien savoir sur quel autel : je puis n'avoir qu'admiration et respect pour l'indépendance, la fermeté et la loyauté avec quoi elle va jusqu'au bout de sa logique. Dépourvu de conviction métaphysique et jusqu'à présent de foi religieuse, dédaigneux de ce scientisme universaliste à la Taine, auquel Barrès, pourtant le moins naïf des hommes, est demeuré si longtemps attaché, pénétré du sentiment de l'incommensurabilité de la raison avec la vie (et cette idée serait parfaitement juste et profonde, si, seulement, au lieu de la raison, il eût dit l'intelligence), n'ayant trouvé enfin ni en lui ni hors de lui de point fixe, de principe

d'unité et d'organisation, Demange ne biaise pas un instant avec sa pensée, et puisqu'il n'a jamais rencontré devant lui que le vide, proclame d'un inoubliable accent le néant de l'être. Ce parfum nihiliste, unique jusqu'alors dans notre littérature, qu'on respire dans tel fragment des *Amitiés françaises*, on le perçoit déjà, non moins âcre, non moins *noir*, dans *le Livre de désir,* confession d'une âme à peine adolescente : « Les systèmes, les dogmes, tous les efforts de la raison à conquérir la vie, se valent auprès d'une gentille image... On ne sait de quoi tout est fait... Mourir n'est qu'une défaillance comme une autre, une sorte de plaisir tranquille... Un cortège de tombes lui encadrait l'image la plus touchante, la mieux abstraite de la vie : *cet entêté mouvement, sans but avouable, sans origine certaine, sur l'étendue, dans l'ignorance.* » Plus brièvement, plus sèchement, j'entends encore Demange me dire, au cours

de la dernière conversation que nous eûmes ensemble : « La vie ? C'est une cabriole sur le néant. » Mais qui s'y tromperait ? Ces négations insistantes recouvrent à la fois et dévoilent le désespoir d'une âme qui a faim et soif, elle ne sait de quoi, et qui dans tout ce qu'elle connaît ne trouve rien qui la satisfasse. Tragique débat, affreuse angoisse ! Il faut s'en divertir, la surmonter, ou périr. Demange a vainement essayé de la première solution, et il s'efforçait vers la seconde, lorsque l'accident, l'imprévisible, ce qu'il y a de fatalité dans toute vie, est venu lui imposer la troisième.

Pascal traite durement ceux qui se divertissent, mais il y a divertissement et divertissement. Beaucoup, dans la volupté, puisent le plus méprisable oubli ; certains n'y cherchent, semble-t-il, qu'un sentiment plus déchirant de leur misère. D'autres enfin, accoutumés, résignés, attachés parfois à leur désespoir, tâchent cependant d'en

alléger la servitude en l'ennoblissant, en le soumettant au rythme et à la mesure : s'ils renoncent à la plénitude, ils tendent du moins à la liberté. Telle paraît bien être la leçon que Jean va d'abord demander au Poussin : « Poussin vieilli ne suivait même plus jusqu'au Ponte Molle la rive du Tibre où parfois les vents effeuillent un arbre et le tordent pour le soumettre à l'incessant courant de l'air, mais il se promenait devant l'église de la Trinité, discutant un tableau, conseillant ses élèves. *Il leur enseignait de masquer le tumulte de la vie par des groupements bien établis...* » Mais n'est-ce pas là l'esprit même de la culture latine? « Beauté de la culture latine ! Faire son bien du déguisement ! Ne choisir, ne plus soigner en secret qu'un visage sur la vie !... » Eh quoi ! Jean se satisfera-t-il d'adopter « des gestes convenus qui modèrent » ? « Pour un garçon avide, qui n'a pas vingt ans », c'est, je le veux bien, « un calmant,

un remède, je ne sais quel secours sur le vide où l'inquiétude s'épuise », mais si ce garçon montre la fiévreuse impatience et l'angoisse d'un Demange, que lui apportera ce remède, qu'un illusoire et bref soulagement?

Ce n'est point par hasard, mais par un choix délibéré que Demange dirige, non pas comme Barrès vers la Lorraine, mais vers Rome, son premier pèlerinage, et rien assurément n'accuse mieux que ces démarches divergentes la différence de deux générations. Le problème du sens de la vie a pris dans les pensées de Barrès une importance sans cesse croissante, mais au temps des *Barbares* et de *l'Homme libre*, soit que sa confiance dans les négations de ses maîtres, Taine et Renan, le détournât de s'en soucier, soit que l'abondance même de sa vie intérieure l'invitât à s'en divertir, c'était le problème de la santé immédiate,

de l'ordre et de la force qui surtout le préoccupait. Dans *le Livre de désir*, au contraire, les deux problèmes se posent ensemble, et réclament, aussi impérieusement l'un que l'autre, une solution. Demange a lui-même pris soin de marquer la nuance : « Vers 1885, fait-il dire à l'ami vieillissant de son jeune héros, mes camarades et moi nous sortions de détresses analogues par une boutade, quelque insolence, ce que nous nommions de l'énergie et de la volonté. Les plus délicats goûtaient peut-être ce charme douloureux de suivre le visage d'une amie qui se défait sur le soir et donne à tant d'éparse mélancolie de la grâce et de l'unité. *Mais Jean n'avait pas un cœur si simple...* » J'ajoute : Jean n'a le cœur ni si orgueilleux, ni si fort que le héros des *Barbares* et de *l'Homme libre*, et il a l'âme plus précocement exigeante. Il ne saurait se contenter de ces toniques et de ces anesthésiques alternés par quoi Barrès a inventé

de se soutenir ; et puisque rien de connu n'a pu lui fournir de remèdes, c'est vers l'Inconnu qu'il se tourne, c'est à Rome, « la plus forte organisation de l'Inconnu » sur la terre, qu'il demande de recueillir et d'administrer ses désirs, de leur assigner une fin, un ordre et une règle. « Rome est le lieu, Monsieur, où passent avec langueur tous ceux qui veulent se soumettre, ces abbés Lacordaire, ces amoureux de vingt ans et ces jeunes hérétiques à la recherche d'une vérité plus aiguë. A force d'ouïr les beaux chants des églises, de se faire humbles pour accueillir la saison sur leurs délicats visages, il ne désirent plus se composer l'âme que de prestiges. Ils les savent empruntés au mystère, et ne craignent plus les apports d'un pays si doux. Ils ne disent pas que rien ne dure, car leur esprit d'ordre répugne à combiner des débris. Mais ils discourent sans insistance, et consentent à l'usure. L'unité de l'Eglise les assemble, et main-

tient leur vie dans un demi-ton qui leur plaît... Rome amoureuse, religieuse, disperse leurs regards, leurs oublis, tout ce qu'ils laissent derrière soi, leurs curiosités et leurs vœux. Elle n'admet que le culte, un peu d'action régulière, pour que des gestes figurent enfin la vérité sur le vraisemblable et le convenu... » Sans doute tel ou tel détail de cette interprétation du catholicisme peut paraître peu orthodoxe, et même choquant ; mais qui revient de si loin mérite toute indulgence, et d'ailleurs l'essentiel de la sensibilité catholique est là : la sensualité dans la spiritualité, et le besoin de se soumettre. Bientôt, selon le rythme que nous avons déjà noté, l'intelligence de Demange suivra son cœur, s'emploiera à en justifier les déterminations instinctives. J'ai lu de lui en manuscrit le plan, de très peu postérieur au *Livre de désir*, d'un travail dont l'idée maîtresse est que la vérité morale, loin d'être fille de la liberté morale,

non seulement *se découvre* comme la vérité scientifique, ce qui implique déjà, de la part de l'esprit, soumission, humilité, servitude, mais encore est créée, construite par cette servitude même. Il y aurait fort à dire, et sur cette assimilation de la vérité morale à la vérité scientifique, et sur ce rapport de filiation établi entre la vérité morale et la servitude, mais la thèse est significative. Je ne sais si Demange serait allé jusqu'à la foi, mais à coup sûr il s'acheminait vers la croyance, et le génie catholique, à l'inverse du protestant, procède volontiers du dehors au dedans, de la croyance à la foi. Les dernières lignes qu'il ait écrites ont été pour demander pardon à l'Église de sa mort, — à l'Église, et non pas à Dieu.

Je ressens péniblement, au terme de cet essai, ce qu'il y a de nécessairement artificiel, d'arbitraire à certains égards et de trop appuyé dans cette *construction* d'une

personnalité encore en formation. Nous naissons tous avec plusieurs âmes, et les conditions de la culture et de la vie modernes retardent de plus en plus pour nous l'heure de la maturité. Demange était infiniment plus complexe et contradictoire que je ne l'ai fait. Et par exemple, au cours de cette conversation que j'ai rappelée, en même temps qu'il me manifestait l'inclination croissante qui le portait vers le catholicisme, faiseur d'ordre, générateur de poésie, organisateur du mystère, il raillait durement ce que le catholicisme a gardé de survivances magiques, et il m'expliquait la communion des fidèles par « ce vieux goût de se réunir pour faire tourner les tables ». Pareillement, ce voluptueux, ce fiévreux que nous avons vu lassé, brisé jusqu'à la défaillance, dans les relations sociales montrait le plus ferme et le plus fier caractère, et dans la vie politique avait commencé de déployer la plus saine, la plus calme, la

plus virile énergie. Je pourrais ajouter d'autres traits qui rendraient la ressemblance superficielle plus frappante : j'ai préféré m'attacher à dégager, avec les éléments dont je disposais et telle qu'elle m'apparaissait, la *ligne de serpentement*, pour emprunter une expression au Vinci, de ce noble et touchant visage : si nue, si schématique que je l'ai tracée, je la crois exacte.

JEAN MORÉAS

Jean Moréas

Poète tragique

« La vie a trahi Henry Becque », écrivait un jour Moréas ; « je crains que la mort ne se moque de lui », et il s'expliquait :

« Celui qui s'élève dans les hautes sphères de l'art, un Milton, un Corneille, s'il coule des jours malheureux, goûtera, dans son infortune même, une infinie douceur. Il se plaint, sans doute, et maudit son siècle. Cependant, en dépit de ces heures de faiblesse humaine, l'orgueil le soutient secrètement et lui rend déjà l'avenir visible. Je parle du noble et légitime orgueil et non de cette passion équivoque qui n'en prend

que les vaines apparences. Et je suis certain que peu de gens éprouvent en réalité ce véritable orgueil au point d'en être secourus... Ce que la vertu a de plus délicieux formait la nature de Becque. Il avait conscience de son grand mérite ; mais n'avait-il pas aussi, au fond de son cœur, comme un pressentiment de sa destinée ? Il songeait peut-être que la Comédie bourgeoise, où il excellait, doit obtenir sa récompense du vivant de l'auteur, et que se fier, en pareil cas, à la postérité, c'est bâtir sur le sable. »

Une véritable sympathie pour l'infortuné Henry Becque anime cette forte page, mais elle reçoit son mouvement intérieur de la méditation de Moréas sur sa propre destinée. La vie a trahi Moréas de bien des manières, mais, assuré qu'il était que la mort ne se moquerait pas de lui, nulle trahison jamais n'entama le magnifique et légitime orgueil qui lui rendait l'avenir visi-

ble. Il avait conscience d'être le seul tragique de son siècle, et savait qu'à ce titre, en dépit de ses imperfections, la postérité le sauverait de l'oubli, où sombreront avant qu'il soit longtemps les poètes, ses contemporains, qu'il eut l'amertume de se voir préférer.

Car les genres existent, et le tragique est le plus noble de tous.

*
* *

Le XIXe siècle est le siècle par excellence du lyrisme. Or l'art lyrique est aux antipodes de l'art tragique, s'il est vrai que l'un se définisse par la prédominance de la sensibilité sur la raison, comme l'autre par la prédominance de la raison sur la sensibilité. Qu'un Lamartine, un Musset s'abandonnent sans contrôle aux inspirations de leur cœur, c'est trop clair ; mais Hugo lui aussi, avec ses prétentions à la pensée im-

personnelle, est à ce point un lyrique que jusque dans ses drames et ses romans il ne sait que se raconter lui-même ; et quant à Vigny, s'il entreprend de résister aux suggestions de sa sensibilité, c'est par un profond sentiment de sa dignité d'homme, mais au plus secret de sa résignation stoïcienne, comme on sent vibrer le murmure du blasphème et de l'imprécation ! Pour prendre un exemple plus proche, Barrès est une magnifique intelligence, mais c'est une intelligence au service d'une sensibilité ; ce n'est donc point une Raison, et aussi Barrès n'atteint-il qu'au pathétique, et point au tragique.

Qu'est-ce donc que cette Raison, dont nos contemporains ont si bien perdu le sens qu'ils affectent de la confondre avec l'intelligence, dont elle n'est pas plus proche en vérité, ou pas moins lointaine que du cœur ou du vouloir ? C'est, dirons-nous, du point de vue qui nous occupe, la faculté,

réservée à quelques-uns, de se détacher assez effectivement, de s'élever assez haut au-dessus d'eux-mêmes, pour que leur individualité sensible ne leur apparaisse plus que comme un *cas*, singulier certes, et tout de même pour eux particulièrement intéressant, mais un cas parmi d'autres en nombre infini, et soumis aux mêmes lois générales. Or, si c'est bien cela la Raison, combien n'est-il pas plus malaisé d'être raisonnable dans une époque de sensibilité déchaînée, hyperesthésiée comme la nôtre, que dans une époque de sensibilité endiguée, refrénée, contenue, comme le XVIIe siècle ? Et si, seul jusqu'ici de nos contemporains, parti en somme du sentiment romantique, Moréas d'un magnifique effort s'est haussé à la Raison classique, entrevoit-on la signification spirituelle unique que revêt pour nous son exemple !

*
* *

Je ne nommerai personne, mais on me comprendra si je dis que la plupart des auteurs de ce temps écrivent comme un pommier donne des pommes; chaque année porte sa récolte, mais rien ne différencie réellement une année d'une autre. Ils vieillissent, ils ne mûrissent pas : ils n'ont pas d'histoire. D'autres ont une histoire, mais cette histoire est celle de leur appauvrissement, de leur graduelle renonciation à leurs ambitions initiales; de sorte qu'au lieu que les œuvres de leur jeunesse soient la préparation et comme l'ébauche des œuvres de leur âge mûr, c'est dans celles-là qu'il faut aller chercher l'explication et presque l'excuse de celles-ci. Moréas eut une histoire, et cette histoire fut un progrès.

Singulière aventure que celle de cet Hellène venu en France pour être poète! Il tombait en pleine effervescence lyrique :

comment le lyrisme ne l'eût-il pas tenté? Il en faillit être dévoyé pour toujours. En effet, des thèmes éternels du lyrisme, aucun ne correspondait à sa sensibilité profonde. Il était parfaitement athée, et d'ailleurs d'esprit trop sérieux pour faire de Dieu, comme tant d'autres, une simple machine poétique. En véritable Grec, il méprisait la femme, et par suite l'amour, et d'autre part il avait de l'éminente dignité de l'homme dans l'univers un trop juste et trop fort sentiment pour demander jamais à la nature autre chose qu'un cadre, des métaphores ou des symboles. Enfin il n'avait ni goût, ni peur, ni horreur de la mort. Toutes les voies du grand lyrisme lui étant donc fermées, que lui restait-il, à ce jeune homme trop cultivé, et point encore engendré à la vie personnelle, qu'à se réfugier dans cette sorte d'alexandrinisme subtil, précieux et un peu barbare, qu'Anatole France et Charles Maurras ont aimé,

à juste titre certes, mais qui, s'il s'y fût borné, n'eût tout de même fait de lui que le premier de nos *petits poètes?* Les *Syrtes*, les *Cantilènes*, le *Pèlerin Passionné* appartiennent à cette veine menue et charmante, que le Moréas des *Stances* et d'*Iphigénie* devait de très haut dédaigner.

Cependant, même dans ces premiers jeux d'une Muse hésitante, çà et là des vers, des strophes d'un accent plus ferme, d'une sonorité plus virile révélaient une individualité originale et forte, peinant à se dégager. Elle n'y fût jamais parvenue peut-être, l'ébauche ne se fût jamais achevée en statue, si la dure Vie, l'incomparable modeleuse ne s'en était mêlée. Moréas n'a pas été prodigue de confidences, mais sous sa hautaine réserve on devine les pires blessures :

« O Syrinx, ouvrage d'un Dieu, maudit est celui qui te traverse d'un souffle mêlé de sang ! »

Perçoit-on ce qu'il y a de rare dans cette résonance grave ? A partir de *Feuillets* elle se fait dominante dans l'œuvre de Moréas :

« Il est pour le poète une douce saison, celle où la dernière fleur s'effeuille et le premier fruit commence à se nouer. Alors le destin, qui menace déjà, empreint l'inspiration d'une gravité suffisante, tandis que l'art continue encore ses mille coquetteries. Plus tard l'harmonie résonne profondément, mais les cordes de la lyre laissent tomber des gouttes de sang réel, qui, peut-être, font horreur aux Muses. » Et, toujours aussi secrètement, mais plus directement :

O souffles, pour mon cœur tout chargés à présent
D'erreur, de remords, d'amertume...
Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé...

Sort cruel, — sort plus heureux cent fois que celui des heureux de ce monde !

Seule sans doute la Douleur pouvait émonder la sensibilité de Moréas de ses vaines luxuriances, la contraindre à se replier sur son centre, à n'écouter plus que le chant de ses profondeurs. Et ce chant, ô merveille ! se trouve être le chant immémorial de l'Hellade, le chant tragique de la Destinée.

*
* *

La solution chrétienne est sublime, mais c'est du sublime d'une folie. Qui l'embrasse aussitôt s'efface devant plus grand que soi, aliène sa personnalité, en délègue à Dieu l'administration. La folie de la croix, disent-ils eux-mêmes... Et que la Sainteté soit une cime, qui le conteste ? Mais que pour y atteindre il faille se renoncer, que par conséquent la Sainteté laisse en dehors de soi nombre d'authentiques valeurs humaines, voilà qui explique et qui justifie qu'elle demeure et doive demeurer un idéal

proprement excentrique. Plus central, en ce sens qu'il peut intégrer la plupart des valeurs essentielles ; plus humain, en ce sens que l'homme y peut prétendre sans faire appel à d'autres ressources qu'aux siennes propres, est l'idéal héroïque tel qu'il a reçu des Grecs sa formule éternelle. La chair et le sang n'en sont point exclus, mais ils y sont surmontés. La maîtrise de soi, telle était la vertu cardinale pour ce Socrate dont on nous dit que son visage faisait voir tout ensemble qu'il avait connu toutes les passions et qu'il les avait vaincues. Le Stoïcisme, ce protestantisme de l'antiquité, a pu, dépassant la mesure, proscrire la passion : l'Hellénisme de la bonne époque se contente de la subordonner. Mais où le stoïcisme a donné à la conception socratique un légitime et heureux développement, c'est quand il a précisé l'attitude du sage à l'égard des accidents de la vie extérieure. Devant la destinée,

dans la mesure où elle ne dépend pas de lui, le sage ne s'irrite pas, ne proteste pas, même par un « froid silence » ; il ne s'humilie pas non plus, ne se frappe pas la poitrine en disant : « J'ai péché. » Il contemple, il comprend ; il entre dans le conseil de la Raison universelle et participe à ses desseins, il dit : « C'est l'ordre, c'est la loi », et quels que soient les événements qui l'atteignent, il garde l'âme égale, l'esprit serein et le cœur impavide. Les limites de ce qui dépend et de ce qui ne dépend pas de nous ont pu varier depuis l'antiquité ; ce n'en est pas moins à cet idéal du sage, convenablement retouché et en quelque sorte mis à jour, que s'attachent tous ceux de nos contemporains qui ont le culte de la beauté intérieure et que le Christianisme n'a pu retenir ; et c'est pourquoi quelques-uns d'entre eux se sont fait des *Stances* de Moréas une façon de bréviaire.

*
* *

J'ai pris à dessein mes exemples parmi les philosophes plutôt que parmi les poètes, car Moréas s'apparente de plus près à ceux-là qu'à ceux-ci. Ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas un pur poète, et même je n'en vois pas dans tout son siècle de plus pur, je veux dire qui mêle à sa poésie moins de matières et aussi de préoccupations étrangères ; mais c'est le plus abstrait de nos poètes, le seul à qui il ait été donné de réaliser cette poésie de la Raison où Sully Prudhomme en vain s'efforça. Son imagination était d'une sobriété qui touchait à l'indigence ; et quant à sa sensibilité — je parle de sa sensibilité vraie, et non de cette sensibilité artificielle qu'il s'était faite par ses lectures et qui éploie dans ses vers de jeunesse des grâces un peu maniérées — tant qu'il n'eut pas réussi à la fondre avec sa

raison, opération d'où elle sortit complètement transformée, il ne l'utilisa guère littérairement, et il fit bien, car c'était une sensibilité assez commune, celle d'un beau garçon un peu fat, d'un mâle râblé et sanguin qu'emporte un furieux appétit de plaisirs, de domination, de gloire, et qu'enivrent ses premiers succès. A trois quarts de siècle de distance les *Nuits* du jeune Musset nous émeuvent encore : celles de Moréas ne nous eussent pas un instant intéressés. Mais qu'arrive l'heure où, la jeunesse enfuie, le brouillard des passions dissipé, on commence, suivant le mot de Fontenelle, à voir les choses telles qu'elles sont, comme alors Moréas prend l'avantage ! Si les passions abandonnent Musset, rien ne lui reste plus :

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie.
Quand je l'ai comprise et sentie
J'en étais déjà dégoûté.

On sait la suite, et la fin lamentable. Or, c'est au moment où Musset tombe que Moréas s'élève. Il a vécu, il a voulu, désiré, lutté, fonçant droit devant lui d'un fougueux élan ; il a connu les courtes joies et les longues épreuves que comporte toute vie, l'amitié, l'amour, et aussi, et surtout, la trahison, la perfidie, l'injustice, la maladie, la douleur, et l'angoisse du temps qui fuit, de la vieillesse et de la mort qui approchent. Il n'est pas épuisé, ni même las ; cependant il s'arrête, il se retourne, il embrasse d'un clair regard sa vie passée, il contemple la Vie, il médite ; et soudain il se sent soulevé au-dessus de lui-même, rempli d'une force nouvelle, et le cri qui de son cœur monte à ses lèvres c'est le cri même du philosophe antique : « Tel est l'ordre, telle est la loi, tout est bien. » Magnifique sursaut de l'âme à qui aucune douleur n'a été épargnée, et qui sous les coups du destin se redresse, sublime de force, de courage et

de générosité! Écoutons ce chant tragique:

Me voici seul enfin, tel que je devais l'être:
Les jours sont révolus,
Ces dévouements couverts que tu faisais paraître
Ne me surprendront plus.

D'un bout à l'autre des *Stances*, jamais la confidence ne se précisera, ne s'étendra davantage. D'ordinaire même, Moréas procède par allusions plus brèves, plus discrètes encore, comme pour *désindividualiser* le plus possible cette œuvre lyrique:

Le mal que tu m'as fait et ton affreux délire
Et tes pièges maudits...

On le notera au passage: Moréas emploie volontiers les adjectifs généraux ou abstraits, *affreux*, *maudit*, ailleurs *horrible*, *exécrable*, qu'affectionnaient les tragiques du XVIIe siècle et que l'abus qu'on en fit après eux banalisa: mais par l'atmosphère

où il les transporte, par l'espace, si je puis dire, et la solitude dont il les entoure, il leur rend toute leur force originelle :

Ah ! fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts...

Pendant que je médite, agitant les pensées
Où le noir destin m'a rivé,
J'entends le bruit du vent dans les feuilles blessées
Qui viennent couvrir le pavé...

Mais de ces noires pensées le poète, s'il ne permet pas qu'elles l'accablent, n'essaie pas non plus de se divertir. Un faible cœur ne veut retenir de la vie que les sourires et considère le mal et le malheur comme ce qui ne devrait pas exister ; aussi sa joie et sa tristesse sont-elles également indécentes : Moréas entend qu'on lui laisse la douleur

Qui nourrit sa pensée et lui fait l'âme forte.

Et certes, c'est un vin amer dont il s'enivre, amer, mais non point aigre comme celui dont un Flaubert s'abreuve jusqu'à la nausée ; et le principe de cette supériorité de Moréas, c'est encore et toujours la Raison :

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

La *juste destinée !* Voilà la parole libératrice au son de laquelle s'évanouit toute humaine faiblesse. Dès lors qu'il le comprend et l'accepte le poète traite d'égal à égal avec le Destin, devient le collaborateur conscient de la Nécessité reine du monde. Il s'égale à la Nature universelle, il la reflète en lui, il se contemple en elle ; comme elle et par elle il atteint à cette sérénité suprême qui ne procède pas de l'indifférence mais de la force unie à l'intellection :

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites pas : elle est malheur sans fin ;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux ;
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

Quelle bizarre Parque au cœur capricieux
Veut que le sort me flatte au moment qu'il me brave ?
Les maux les plus ingrats me sont présents des Dieux
Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave..

Triste jusqu'à la mort, en même temps joyeux
Tout m'est concours heureux et sinistre présage
Sans cause l'allégresse a fleuri dans mes yeux
Et le sombre destin sourit sur mon visage.

Ainsi, une joie qui ne va jamais sans un arrière-goût d'amertume, une amertume qui n'est jamais sans douceur, voilà l'état d'équilibre intérieur que nous proposent les *Stances*. Il ne séduira point ceux qui

prisent par-dessus tout l'ardeur ; il retiendra les cœurs épris de noblesse ordonnée et grave ; et la plupart de ceux qui le dédaigneront, c'est qu'ils ne seront point dignes de l'apprécier.

Hélas ! cœur trop humain, homme de peu de foi,
Aux regards éblouis d'une lumière en fête,
Tu ne sauras jamais comme elle éclaire en moi,
L'ombre que cette allée au noir feuillage jette !

Sur cette magnifique image se clôt le poème, comme sur un funèbre et riant portique qui en prolonge au loin les perspectives.

Cette sensibilité profonde, aiguë et cependant sereine que nous venons de décrire doit être peu ou prou celle de tout poète tragique, de Sophocle et de Shakespeare, de Corneille et de Racine. Comment, en effet, le tragique peindrait-il les passions s'il n'était capable de les ressentir ? Et comment, d'autre part, en composerait-il un

ensemble s'il ne pouvait se libérer tour à tour de toutes et de chacune ? Mais sa personnalité dans ce qu'elle a de plus intime demeure étrangère à son œuvre, et les malheurs d'Œdipe ou du Roi Lear, la passion de Phèdre ou la sublime folie de Polyeucte n'engagent après tout que son imagination et sa raison. Racine, quand il se convertit, renonce au théâtre. Mais en Moréas le poète et l'homme ne font qu'un. Tragique, il ne l'est pas seulement dans sa poésie, il l'est dans sa vie intérieure. Des hauteurs de la sensibilité tragique, il ne contemple pas seulement Iphigénie et Achille, Clytemnestre et Agamemnon ; il se contemple lui-même et sa destinée, réduite il est vrai à des lignes si simples et si générales qu'elle se confond avec la destinée humaine. C'est cette intime fusion du lyrique et du tragique, cette sublimation du lyrique en tragique qui fait la beauté proprement incomparable des *Stances*.

*
* *

Si j'avais entrepris sur l'œuvre de Moréas une étude d'ensemble, j'aurais à marquer les incontestables beautés et aussi les insuffisances de cette *Iphigénie* à qui je faisais allusion, la foncière originalité et les limites du genre de critique que Moréas avait créé pour son usage. Mais au lendemain de la mort de Moréas ces points ont été traités, suffisamment en somme, dans de nombreux articles. Je ne me suis proposé que de mettre en lumière un aspect de son œuvre et de sa personne auquel nul à ma connaissance ne s'est attaché. Du même coup je répondais à la critique, à la réserve plutôt qu'introduisait Barrès parmi les justes louanges que lui inspirait une fidèle et clairvoyante amitié. Parlant du *Credo* de Moréas, Barrès, sans en méconnaître la fermeté et l'élévation,

le trouvait néanmoins un peu court, un peu mince. D'autres Credo sont assurément plus amples ; ils sont peut-être moins sûrs. Et, au reste, je crois avoir montré que celui-là n'était ni si court, ni si mince.

WILLIAM JAMES

William James

La philosophie occupe dans l'ensemble des disciplines humaines une situation en vérité singulière. Elle participe de leur manière d'être à toutes et ne ressemble à aucune. Elle a un côté technique et spécial comme la science ; mais elle le subordonne à des fins largement humaines, à la conquête de vérités immédiatement accessibles et utilisables pour le commun des hommes, et par là elle se différencie de la science et s'apparente à la religion. D'autre part son objet n'est ni exactement adapté à notre intelligence comme celui de la science, ni ne nous passe infiniment, comme celui de la religion ; il déborde nos fa-

cultés sans les écraser, et par suite, tandis que la science élimine la personnalité et que la religion l'annihile, la philosophie l'appelle à son aide, et reçoit d'elle ses suprêmes déterminations. Par là elle se rapprocherait de l'art : elle s'en sépare en ce que, se mouvant parmi des réalités et non plus parmi des images, elle trouve en elles, non point des entraves, mais des limites ; et donc, en même temps qu'elle engage plus profondément la personnalité, elle ne saurait lui laisser la même liberté souveraine.

Ces trois ordres d'exigences sont si divers, et à certains égards si contradictoires, qu'on ne saurait s'étonner si dans toute l'histoire de la philosophie quatre ou cinq systèmes à peine ont su les composer ensemble et les équilibrer. La tendance ordinaire des philosophes est de mettre l'accent sur le côté technique de leur spécialité. C'est ainsi que, suivant une fine remarque

de William James, un philosophe partisan du libre arbitre se sentira beaucoup plus près d'un philosophe déterministe que de l'homme du commun qui croit à la liberté par sentiment. Mais la philosophie a connu aussi l'excès contraire, lorsque avec Cousin et les Éclectiques elle s'est vue réduite au rôle de servante à tout faire de la religion et de la morale. Enfin une troisième catégorie de philosophes, dont le pauvre et grand Nietszche reste le représentant le plus typique, doués d'une personnalité impérieuse, envahissante, la projettent telle quelle dans les choses ; et leur philosophie vaut et signifie exactement ce qu'ils valent et signifient eux-mêmes.

William James n'est pas un philosophe du premier ordre. Venu tard à la philosophie, et non point par la philosophie, mais par la physiologie et la médecine, il y apporta un point de vue avant tout pratique, dont nous aurons à montrer l'originalité et

l'intérêt même théorique, mais qui avait pour revers, si je puis dire, une sorte de dédain préalable de la technique. Or il se peut bien que la technique n'ait de valeur qu'en vue des fins supérieures de la philosophie, mais pour y réussir il la faut traiter comme si elle avait une valeur propre : c'est la loi de toute activité humaine. De fait, la dialectique de William James est souvent gauche et embarrassée, et le sens et les limites de ses idées ne sont pas toujours déterminés avec une rigueur suffisante. D'autre part, si jamais peut-être aucun philosophe ne fut animé d'un aussi brûlant désir de servir les hommes, cette magnifique ambition devait amener William James à accorder la première place dans ses préoccupations, et par suite dans sa philosophie, à l'homme moyen, à l'homme dans la rue, ainsi qu'il aimait à dire, et comme cette rue-là est une rue d'Amérique, à l'enchantement que nous donnent la largeur, la cor-

dialité, la générosité sans pareilles de sa pensée, ce qu'il y a souvent d'un peu plat dans le moralisme anglo-saxon mêle un secret malaise qui s'éclaire en même temps qu'il se dissipe à la lecture de quelques pages de Nietszche. Et le fait seul que James appelle Nietszche, comme au reste Nietszche appelle James, indique assez les limites de l'une et l'autre personnalité, et par suite de l'une et l'autre doctrine.

Ainsi, à aucun des trois points de vue que nous avons distingués, la philosophie de William James n'échappe à des critiques plus ou moins graves. Et cependant elle demeurera dans l'histoire des idées. Elle demeurera comme l'expression éminente des tendances les plus profondes et les plus générales d'une race et même d'une époque. Elle demeurera comme le témoignage entre tous éclatant du concours que le cœur peut prêter à pensée. Du fait seul de la largeur de sympathie avec laquelle il a envi-

sagé la réalité qui l'entourait, William James a été amené à introduire dans la philosophie, et de telle sorte qu'on ne les en pourra plus exclure, qu'ils font désormais partie intégrante de sa matière, une masse énorme de faits nouveaux, notamment les faits religieux. Il est probable que le principal titre de James aux yeux de la postérité sera d'avoir été l'initiateur de la psychologie religieuse. Ce domaine jusqu'ici livré aux disputes des hommes, il l'a abordé avec tant de liberté unie à tant de respect, qu'il a su satisfaire aux exigences les plus rigoureuses de l'esprit scientifique sans froisser aucune des légitimes susceptibilités de l'esprit religieux ; il l'a délimité, divisé et subdivisé d'une main si ferme et si sûre, il en a défini avec une telle précision les aspects essentiels, il a déterminé avec tant de souplesse et d'ingéniosité les points de vue d'où il convient de les considérer qu'on peut bien dire qu'il a ouvert les voies

et préparé tout l'outillage nécessaire à un travail fructueux, ordonné et systématique.

Appliquée non plus aux grands faits de la vie morale, mais aux variétés de la pensée philosophique proprement dite, la même largeur de sympathie a conduit William James à des résultats non moins neufs et non moins intéressants. Doué d'un tempérament très personnel, mais ayant su s'en déprendre assez pour démêler avec une parfaite clairvoyance la part de son tempérament jusque dans ses conceptions les plus objectives d'intention et d'apparence, le premier il conçut distinctement et entreprit de réaliser le dessein d'étendre à la totalité des doctrines philosophiques cette méthode de dissociation et d'analyse. Il aboutit ainsi à dresser une sorte de carte ou tableau des tempéraments philosophiques et de leurs prolongements et ramifications dans l'ordre spéculatif. Par là il rendait nécessaire, au moment même que M. Bergson le rendait

possible, un mode de philosopher plus compréhensif et plus synthétique que tous les modes antérieurs. Jusqu'ici en effet ce qu'on a appelé une philosophie, ç'a toujours été la combinaison telle quelle d'un tempérament et d'un certain état de la science objective ; mais à l'avenir il n'y aura de philosophe digne de ce nom que celui qui, remontant la pente de son tempérament au lieu de la descendre, n'aura de cesse qu'il n'ait rejoint le grand fleuve de la vie et n'y ait immergé sa pensée, — accomplissant ainsi cet effort surhumain ou, si l'on veut, contre nature, de se dépersonnaliser, dans le sens du moins où personnalité veut dire limitation.

Bref, qu'on l'envisage comme psychologue ou comme métaphysicien, si le but suprême de la philosophie est de devenir progressivement coextensive à la totalité de la vie, William James aura été sans conteste un des bons ouvriers de cette tâche-là.

*
* *

La position du problème religieux s'est trouvée viciée dans nos pays latins du fait des prétentions temporelles de l'Église. Certes, l'Église a rendu à l'humanité un service inestimable en prenant le gouvernement des affaires de ce monde au moment où la civilisation héritée de la Grèce et de Rome risquait d'être submergée par la barbarie ; mais c'est un fait qu'à une certaine époque de leur histoire tous les peuples ont aspiré à secouer une tutelle devenue oppressive. Il s'en est suivi un état de lutte peu favorable au paisible développement des études religieuses, l'Église ne permettant pas à ses fidèles d'examiner à la lumière de la critique son corps de doctrine afin de dissocier les parties caduques des parties éternelles, et d'autre part les ennemis de l'Église s'attaquant indistinctement à

ses ambitions temporelles et à son ministère spirituel. C'est ainsi que l'anticléricalisme du XVIIIe siècle prit la forme de l'athéisme. Malgré certaines apparences, le XIXe siècle jusque vers sa fin n'a pas vu plus clair que le XVIIIe dans le phénomène religieux. Un Chateaubriand, un Comte, un Renan, égarés le premier par le préjugé romantique, le second par le préjugé scientifique, le troisième par les deux préjugés à la fois, méconnaissent et escamotent plus ou moins complètement le problème. La religion, nous dit-on, est un pur sentiment, un état tout subjectif. Mais que peut être, ou que peut durer un sentiment sans objet, une faim sans aliment ? La loi du monde, ajoute-t-on, s'oppose à ce qu'une intervention effective de Dieu vienne s'insérer dans le tissu sans fissure des phénomènes. Voilà une affirmation bien hardie. Et si par hasard cette intervention était un fait, que deviendrait votre « loi du monde » ? Mais de bonne foi, vous croyez-

vous en possession de cette loi ? Le nuageux et fuyant idéalisme de Renan est plus dangereux à notre avis, non seulement pour la foi religieuse, mais pour la santé et la loyauté de l'esprit que l'athéisme de Voltaire.

Fils d'une race qui a résolu une fois pour toutes, il y a trois siècles, le problème des rapports du temporel et du spirituel, William James n'a pas eu à passer par l'anticléricalisme. Issu d'une famille de pasteur, mêlé de bonne heure aux réalités de la vie religieuse, il a compris et senti, dès que sa réflexion s'est éveillée, l'insuffisance de la conception romantique et subjectiviste de la religion, réduite à un pur état d'âme. Venu à la maturité intellectuelle en cette fin du XIXe siècle qui a vu naître la critique des sciences et se dissoudre la scolastique nouvelle qui poussait depuis trois siècles autour de la physique de Galilée comme l'ancienne avait poussé autour de

la physique d'Aristote, il a pu aborder sans préjugé un ordre de phénomènes que des préjugés de toutes sortes avaient jusqu'alors obscurci. Même, grâce au tour à la fois empirique et moral de son esprit, grâce aussi peut-être aux fortes études de physiologie et de psychologie par où il débuta, il a échappé au préjugé proprement philosophique qui fait qu'un Spinoza, un Vacherot, voulant en toute liberté et sympathie interpréter les faits de la religion, commencent par les transposer en termes d'intelligence, c'est-à-dire par les dépouiller d'une part au moins de ce qu'ils ont de spécifique. C'est ainsi que le premier, à ce qu'il semble, Wiliam James a été en mesure de poser correctement le problème religieux, et, comme nous le disions, d'annexer le vaste domaine des faits religieux au territoire de la philosophie, c'est-à-dire en définitive de la raison.

Et d'abord, où faut-il chercher le fait re-

ligieux essentiel, celui qui nous permettra de définir la religion elle-même ? Ayant mené à travers les principales religions une vaste enquête, James arrive à cette conclusion que l'origine de chacune, et le principe de sa durée et de ses progrès, c'est une certaine expérience, répétée, avec des variantes, dans un plus ou moins grand nombre de consciences individuelles, et que le culte, le dogme, ont pour but et pour effet de socialiser. Cette expérience consiste universellement en une prise de contact du plus intime de notre être avec un autre être, une source de vie qui nous dépasse et d'où nous dépendons. La foi peut être accessoirement une vision, ou un sentiment, elle est essentiellement une force, et une force qui nous vient du dehors. A un philosophe qui définissait Dieu « l'inévitable inférence », James objecte avec un grand bon sens : Croyez-vous qu'on monte sur le bûcher pour une inférence ? L'expérience religieuse

doit être quelque chose de plus substantiel que cela. La foi qui permet au martyr, non seulement d'accepter un sacrifice inévitable, mais encore d'y trouver le bonheur, n'est ni un don, ni même un effort de la nature ; elle est proprement une grâce, quelque chose qui nous est surajouté, une énergie qui se substitue à notre faiblesse. C'est quand je suis faible que je suis fort, dit l'apôtre.

Ainsi, si l'on s'en rapporte au témoignage unanime des mystiques, l'expérience religieuse implique l'appréhension immédiate d'un objet. Avant de poursuivre, arrêtons-nous à cette affirmation, afin d'en bien mesurer la portée. Si nous la prenons à notre compte, et comment faire autrement ? nous voilà obligés d'abandonner le postulat commun à presque toutes les écoles de philosophie et d'après lequel seule la perception externe nous fournit des objets. On se rappelle la formule de Locke :

« Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans la sensation. » — « Sauf l'intelligence elle-même », corrige Leibniz, espérant, à la faveur de cette restriction, sauver et la métaphysique et la religion avec elle ; mais Kant devait bientôt faire justice de ces objets intelligibles qui, selon les métaphysiciens rationalistes, nous seraient fournis par une prétendue intuition intellectuelle, et ramener l'apport de la pensée à des formes ou concepts par eux-mêmes vides, et que seule l'intuition sensible vient remplir. Au reste, lui aussi, Kant entend sauver la métaphysique et la religion, mais, après les avoir ruinées au point de vue théorique, c'est par un véritable coup d'état de la Raison qu'il les restaure au point de vue pratique : solution onéreuse assurément, et aussi peu satisfaisante pour la religion que pour la philosophie.

Ne serait-il donc pas plus simple, se demande James, et dans le vrai sens du terme,

plus rationnel, d'admettre qu'en outre de la perception externe qui nous met en communication avec la réalité sensible il y a, chez certains au moins d'entre nous, une faculté d'appréhension interne ou d'intuition qui nous met en communication avec cette réalité suprasensible que nous appelons Dieu ? Certes, cette thèse ne va pas sans difficultés. Qu'est-ce que cette intuition religieuse qui est accordée à quelques-uns, refusée à la plupart, et qui, chez ceux même qui en ont le privilège, disparaît et reparaît, varie constamment en clarté et en force ? Comment, par quels liens se rattache-t-elle au reste de notre vie intérieure, au système de nos connaissances ? Comment expliquer l'infinie diversité des théologies ? Où est la vérité dans cette multitude de doctrines contradictoires ? Y a-t-il même une vérité religieuse ? Ces difficultés, James ni ne se les est dissimulées, ni n'a été tenté de biaiser avec elles, mais avec une

admirable loyauté, s'aidant des ressources de la psychologie, de l'histoire et de la critique des sciences, il les a abordées de front, une à une, et si l'on ne peut dire qu'il les ait toutes définitivement résolues, du moins a-t-il réussi, d'une manière générale, à rendre intelligible la fonction religieuse tout en lui conservant sa spécificité.

On sait qu'en opposition avec la théorie classique qui identifiait conscient et psychologique, les travaux des psychologues contemporains, et notamment de Myers et de Binet, ont mis en lumière l'existence d'une masse plus ou moins considérable de faits *psychologiques et non conscients* qui entourent notre conscience normale et peuvent dans certains cas y faire irruption. De cette découverte, qu'il considère comme la découverte la plus importante de la psychologie moderne, James a tiré pour l'objet qu'il se proposait un merveilleux parti.

En effet, la psychologie classique, uni-

quement introspective, demeurait enfermée dans l'individu, et dans l'individu conscient. Or notre conscience s'apparaît à elle-même comme un monde clos, ou du moins inaccessible à toute action qui n'aurait pas traversé les sens, à toute action qui s'exercerait du dedans. Aussi la psychologie classique a-t-elle nié jusqu'à la dernière extrémité et n'a-t-elle jamais tenté d'expliquer ces innombrables phénomènes de sympathie, de télépathie, de vision à distance qui remplissent les annales de la pathologie nerveuse. Et quant à la vie et à l'expérience religieuse, elle ne les considérait pas comme de son ressort et en abandonnait l'étude à la « Théologie rationnelle », qui au reste n'était pas plus favorable qu'elle à l'hypothèse d'une interaction interne de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Mais voici que la découverte du subconscient transforme profondément les conditions de l'intelligibilité psy-

chologique. En effet, la propriété peut-être la plus caractéristique du subconscient c'est sa *perméabilité*. Autant les contours de notre personnalité consciente sont définis, autant ceux de notre subconscience sont vagues et inconsistants. Il semble que par la substructure de notre vie intérieure nous soyons en relation, au moins virtuellement, avec la totalité de l'être (on reconnaît là, transposée, la conception leibnizienne de la Monade, microcosme où se réflète tout l'univers). Chez la plupart d'entre nous, l'âme s'étant, par suite des nécessités de l'action, rétrécie en intelligence, cette puissance de sympathie ne dépasse pas l'état de virtualité ; mais chez quelques autres, soit par suite d'une insuffisante adaptation à la vie, soit par suite d'un excès de richesse intérieure que l'adaptation à la vie ne saurait épuiser, l'intuition s'actualise et émerge à la surface de la conscience. Ainsi s'expliqueraient les

phénomènes de pressentiment, d'action et de vision à distance dont nous parlions plus haut, et aussi bien les illuminations du génie. Ainsi s'expliquerait par suite et pour le dire en passant que le génie ait si souvent les apparences de la névrose, et la névrose celles du génie. Génie et névrose sont deux déséquilibres, mais l'un par excès et l'autre par défaut.

Mais si tels sont les rapports de la conscience et de la subconscience, si notre conscience n'est que la partie éclairée d'une âme qui la déborde infiniment, et reçoit des parties obscures de cette âme la plupart de ses déterminations, si enfin par notre subconscience nous communiquons immédiatement avec une vie plus ample que notre vie individuelle, comment ne pas supposer que Dieu pourrait bien se trouver en continuité avec le subconscient, et quelle lumière cette hypothèse ne jetterait-elle pas sur les rapports de Dieu et de la

conscience religieuse ? Admettons que Dieu pour agir sur notre conscience soit en quelque sorte obligé de passer par notre subconscience. Admettons que l'action de Dieu varie en intensité et en profondeur suivant que notre subconscience est plus ou moins riche, et capable de porter une tension plus ou moins forte. Tous les degrés, toutes les formes de la conscience religieuse nous deviennent aussitôt intelligibles. Tout en bas de l'échelle, chez les êtres à subconscience extrêmement pauvre, pratiquement nulle, nous trouverions ce minimum de religion que suggère à nos yeux et à notre cœur charnels le spectacle de l'univers et qu'on appelle la religion naturelle. Tout en haut, chez les êtres à subconscience extrêmement riche, nous trouverions cette vie abîmée en Dieu qui est celle des mystiques. Dans l'entre-deux s'étageraient toutes les combinaisons possibles des tempéraments humains avec l'infinie diversité de l'action

divine. Le progrès lent et comme naturel de certaines conversions ne nous surprendrait plus, et pas davantage le caractère soudain, foudroyant de certaines autres. Et un certain ordre au moins de miracles pourrait bien dépasser encore notre raison, mais ne la scandaliserait plus.

Les philosophes même chrétiens ont toujours répugné à admettre le miracle. On se rappelle le mot de Malebranche, si souvent cité par Renan : « Dieu n'agit point par des volontés particulières. » Cette affirmation satisfait, au moins au premier abord, notre raison avant tout éprise d'ordre et d'unité ; elle contredit violemment la conscience religieuse. Fidèle à la tendance résolument empirique de sa pensée, et sachant bien d'ailleurs que la raison a fini par s'accommoder d'une foule d'éléments qu'elle avait d'abord dénoncés comme inintelligibles ou même purement fictifs, James s'en remet à l'expérience du

soin de trancher ce différend. Un des chapitres les plus curieux de son livre sur les *Variétés de l'expérience religieuse* est celui qu'il consacre à la *Mind-Cure*, cette thérapeutique mentale qui a pris depuis un certain nombre d'années en Amérique un si extraordinaire développement. Les initiateurs de la foi nouvelle n'ont fait en somme que moderniser, et, si l'on peut dire, laïciser le principe luthérien du salut par la foi. A l'homme qui demande avec angoisse : « Que dois-je faire pour être sauvé ? » Luther réplique : « Tu es sauvé dès maintenant si seulement tu consens à le croire. » La *Mind-Cure* s'adresse à des hommes pour qui la notion du salut a perdu son ancien caractère théologique, mais devant qui la même question se pose, l'éternelle question de la détresse humaine : « Que dois-je faire pour être délivré, éclairé, redressé, guéri ? » Et elle répond : « Tu es délivré, éclairé, guéri dès maintenant, si

seulement tu le veux, bien plus, si seulement tu t'en rends compte. En ton essence tu es identique à Dieu. *Or Dieu va bien, donc tu vas bien.* » Cette formule paradoxale nous livre le fond même de la *Mind-Cure*, qu'on pourrait définir un optimisme systématique, basé sur la conscience de notre identité foncière avec Dieu. Au vrai, nous avons là l'équivalent américain, c'est-à-dire dépouillé de poésie, mais aussi de mythologie et d'idolâtrie, de nos Lourdes et de nos La Salette. Et l'analogie ne fait que s'accentuer si de la théorie on passe à la pratique. Ce sont de part et d'autre les mêmes résultats merveilleux, la vue rendue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux paralytiques, aux incurables la santé. Or ces résultats, les intéressés sont unanimes à les attribuer à l'action de Dieu. Quelle raison pourrions-nous bien avoir de contester leur témoignage ?

A cette question on connaît la réponse

du positivisme : la science exclurait la possibilité du miracle. Mais il faut bien comprendre, dit James, que ce prétendu conflit qu'on statue entre la science et la religion est en réalité un conflit entre une certaine interprétation métaphysique de la science et un ordre de faits que cette métaphysique, ne pouvant l'intégrer, trouve plus simple de nier. Assurément, si l'on conçoit avec le Monisme matérialiste un monde posé en bloc à l'origine des temps, constitué d'un nombre déterminé et immuable d'atomes, ou d'une quantité déterminée et immuable d'énergie, régi par un unique et strict déterminisme, ce monde-là n'a pas d'histoire, ce monde-là n'est pas ouvert à l'intervention active et libre de Dieu. Il ne laisse pas non plus de place, remarquons-le, à la liberté de l'homme, et aussi tous les monistes conséquents font-ils de l'homme un automate et de sa liberté un sentiment tout illusoire. Et certes nous ne reculerions devant ni l'une

ni l'autre de ces thèses, si choquantes qu'elles soient et pour la conscience religieuse, et pour la conscience morale, et pour la conscience psychologique elle-même, pourvu que leur vérité nous fût prouvée. Or il est clair que le savant a intérêt à procéder dans sa recherche *comme si* la conception mécanistique de l'univers était le vrai ; mais ce n'est là qu'une règle de méthode, que rien, absolument rien ne l'autorise à transformer en thèse sur le fond des choses. Déjà la science elle-même, par ses derniers développements, déconseille formellement ce passage à la limite, si le principe de Clausius et les phénomènes de radioactivité ont en des sens divers ruiné l'ancien dogme de la conservation de l'énergie, si d'autre part, comme l'a établi M. Boutroux dans un livre célèbre, à mesure que nous nous élevons du mathématique au physico-chimique et du physico-chimique au vital nous assistons à un relâchement progressif du

déterminisme, si enfin, comme l'a démontré M. Bergson, l'histoire de la vie dans l'univers n'est que l'histoire des conquêtes de la liberté. Quel puissant appui ces constatations tirées de la science elle-même n'apportent-elles pas aux pressantes revendications de la conscience religieuse et de la conscience morale, qui réclament, tant pour Dieu que pour l'homme, la dignité de la causalité ? Et comment nous demanderait-on désormais de sacrifier au fantôme d'une intelligibilité universelle, qui n'est ni possible, ni même désirable, les plus sûres données de l'expérience religieuse ? Il faut que la science en prenne son parti. L'univers n'est pas *un*, du moins dans le sens immédiat où le monisme prend cette unité. Si l'on veut s'en faire une représentation symbolique adéquate, on ne doit pas songer à un fleuve unique coulant toujours dans la même direction, mais à une pluralité de fleuves coulant dans des directions

différentes et mêlant et séparant capricieusement leurs eaux. Nous n'avons pas à choisir entre la science et la religion : l'une et l'autre sont des clefs authentiques donnant accès aux ressources cachées dans l'intimité de l'être. Il y a des résultats que soit la science seule, soit la religion seule peut obtenir ; il en est d'autres que toutes deux, suivant les cas, peuvent obtenir également, mais par des procédés radicalement dissemblables : les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Envisagées de ce point de vue, ramenées chacune à ce qu'elles ont de positif, la science et la religion seraient coéternelles, et appelées, en toute loyauté réciproque, à la plus féconde collaboration.

Nous ne suivrons pas James dans son essai d'analyse du contenu objectif de la conscience religieuse ; non pas que les vues ingénieuses et personnelles n'y abondent — je rappelle pour mémoire sa théorie de l'immortalité conditionnelle, et son plai-

doyer contre le monothéisme et pour le polythéisme — mais précisément il semble qu'en matière de religion l'ingéniosité et la personnalité des vues soient moins que partout ailleurs de mise. Libre de tous autres préjugés, James n'a pu se soustraire au préjugé protestant qui veut que la religion soit, au moins en principe, chose avant tout ou même exclusivement individuelle. Ce qu'il y a d'essentiellement collectif soit dans la vie, soit surtout dans la pensée religieuse, et qu'ont si bien mis en lumière les travaux de l'école sociologique française, lui a à peu près complètement échappé. D'autre part, la méthode qu'il applique à la détermination de la réalité religieuse, et qui consiste à éliminer de cette réalité tous les éléments qui sont en contradiction soit entre eux soit avec les sciences de la nature, cette méthode appelle les plus graves réserves ; si elle laisse un résidu positif, au reste singulièrement pauvre puisqu'il se réduit

à l'affirmation de quelque chose de plus grand que nous, mais de même nature que nous, avec quoi nous pouvons entrer en rapport, c'est que James a limité tout arbitrairement son enquête aux trois ou quatre grandes religions historiques ; de sorte qu'on peut se demander si, au cas où il l'eût étendue à la totalité des religions connues, il lui serait resté finalement entre les mains une seule proposition qui leur fût commune à toutes. Bref, toute cette partie de la philosophie religieuse de James est assez peu satisfaisante. Infiniment plus intéressante et plus solide nous apparaît une autre partie à laquelle on a cependant prêté en général moins d'attention : je veux parler de sa critique des valeurs religieuses.

Les valeurs religieuses semblent au premier abord incommensurables avec les valeurs humaines, étant, selon l'expression pascalienne, d'un autre ordre. Si l'on adopte ce point de vue, les valeurs reli-

gieuses relèveraient donc uniquement de critères religieux. C'est bien ainsi que l'entend la piété courante, lorsque au même titre et sur le même rang que les Augustin et les Athanase, qui en même temps que de grands saints furent de grands hommes, elle honore les Marie Alacoque et les Louis de Gonzague, grands saints peut-être, mais à coup sûr pauvres échantillons d'humanité. Cependant un instinct plus fort que toute logique nous avertit que la réalité n'est pas ainsi divisée en *ordres* étagés les uns au-dessus des autres sans lien ni communication entre eux. Il est impossible à un homme normal et de bonne foi d'écouter sans sourire le récit des visions de Marie Alacoque, ou d'apprendre sans un sentiment de mépris que Louis de Gonzague était si soucieux de pureté qu'il évitait de se trouver en tête à tête avec sa mère. En d'autres termes, on ne peut pas ne pas être frappé de la dimi-

nution que subit la vie religieuse quand elle se greffe sur une vie humaine étroite et bornée. Qu'est-ce à dire sinon que ces divers courants que nous avons discernés dans le réel, et qu'il y faut discerner pour échapper à la tentation de synthétiser trop vite et d'imposer au réel une unité immédiate qui l'opprime et le mutile, ces divers courants ne sont que les bras d'un même fleuve, du fleuve unique de la Vie? Chacun paraît couler pour soi et ne dépendre que de lui-même, mais si le fleuve cesse de l'alimenter il tarit aussitôt. Pour prendre une autre image les grandes formes de la vie sont comme autant de branches élancées d'un même tronc, et qui, chacune pour soi, poussent dans le ciel leur frondaison; mais qu'un accident les sépare du tronc, elles se flétrissent et sèchent. Qu'est-ce à dire encore, sinon que le point de vue religieux lui-même est dominé par un point de vue plus haut et plus ample, le point de vue de

la Vie, ou de la Culture, qui n'est que la Vie élevée au style ? C'est ce point de vue de la Vie, cette vision d'ensemble de la Vie, qui, se réalisant dans et par des facultés diverses, ici l'imagination passive, là l'imagination créatrice, ailleurs la raison pratique, ailleurs enfin la raison spéculative, fait ces êtres d'exception que sont le comédien, l'artiste, le politique et le philosophe. Or si d'autres philosophes ont eu une faculté de vision plus lumineuse et plus puissante, nul assurément n'a jeté sur la vie un regard plus libre que James, plus ardent, plus chargé de sympathie divinatrice. Et aussi a-t-il pu d'une part pénétrer plus avant que quiconque dans ces régions de l'âme, les plus intimes, les plus obscures, les plus passionnées qui soient, qu'occupe la vie religieuse, et d'autre part porter sur les diverses formes et les divers degrés de la vie religieuse le jugement le plus modéré, le plus nuancé et le plus sûr. Nul

n'a professé un respect plus profond, une admiration plus sincère que James pour les vertus proprement religieuses, l'inébranlable fermeté de l'âme, la joie dans le sacrifice, l'amour qui se donne sans attendre de retour ; mais nul aussi n'a dénoncé avec plus de vigueur l'illusion de ceux qui croient que devant Dieu l'homme n'a qu'à s'effacer et disparaître, et que la religion dispense de l'effort personnel vers la bonté, vers la largeur de l'esprit, vers la rectitude du vouloir. Il a montré dans cette illusion la source de toutes les erreurs et de tous les maux qu'on impute d'ordinaire à la religion elle-même, et qui ont fait de la religion la pire des choses en même temps que par ailleurs elle en demeurait la meilleure : la maladie du scrupule, un ascétisme stérile, mais surtout l'esprit de domination dogmatique et ecclésiastique, le fanatisme, la cruauté. Plus que personne il aura contribué à ruiner

l'antique notion du Dieu jaloux de sa créature, et à accréditer la notion contraire d'un Dieu qui se réjouit des efforts de l'homme et qui l'appelle à une libre collaboration. Et il aura donné la formule la plus claire de cette conciliation et de cette coopération du religieux et du laïque, du sacré et du profane, vers quoi depuis la Réforme s'orientent, avec bien des tâtonnements et des retours en arrière, les peuples protestants, et qui, réalisée dans nos pays latins chez quelques esprits d'élite, apparaît encore aux deux fanatismes adverses entre lesquels se partage l'esprit public comme un problème tant théoriquement que pratiquement insoluble.

*
* *

On commence peut-être à pressentir ce qui fait l'originalité singulière de l'attitude philosophique de James. La philosophie

étant œuvre avant tout de raison, la tendance ordinaire des philosophes est d'être rationalistes, comme si la vérité philosophique ne devait pas être autre chose que la vérité pour philosophes. Il est vrai, les grands rationalistes se sont efforcés de faire rentrer dans la Raison les principaux éléments de l'être, mais il n'y ont réussi, pour certains au moins de ces éléments, et non des moindres, qu'en les amincissant, en les *sublimant* de telle sorte qu'ils les réduisaient à un état voisin du néant. Le cœur, la conscience morale, la personnalité n'ont point de place dans les grandes spéculations issues de Platon, ou s'ils y apparaissent, ils y font, à côté et en arrière de la Raison souveraine, figure de parents pauvres introduits à la dérobée. Mais combien cette mutilation du réel ne devient-elle pas plus cruelle chez les philosophes de second ordre, pour qui la Raison se réduit à l'intelligence et par suite le Rationalisme

se dégrade en Intellectualisme ! Tout ce qui n'est pas immédiatement accessible à l'intelligence est par eux exclu de l'être, tout ce qu'il y a de concret et de plein dans les choses s'évanouit, seul subsiste un système de relations abstraites entre des réalités inconnues, inconnaissables et peut-être inexistantes : vision déformée, décharnée, squelettique de l'univers, dont la philosophie d'un Taine, avec sa « formule éternelle », nous fournit le type exemplaire. La séduction de ce point de vue, séduction au reste assez grossière, c'est que statuant un monde pénétrable à notre pensée de part en part, définissant la réalité de ce monde par la vérité qui en constitue l'armature ou l'ossature et qu'il ne s'agit pour nous que de *découvrir*, de dégager des voiles qui l'entourent, il ouvre à l'esprit humain l'enivrante perspective d'un savoir absolu et universel. Mais d'abord ce n'est là qu'une hypothèse, et qui n'ajoute rien à notre sa-

voir positif. Et puis, supposé qu'elle fût vraie, de quel prix n'achèterions-nous pas la satisfaction qu'elle donne à notre instinct de connaître ! Si le monde a été ainsi posé en bloc de toute éternité, si une formule unique contient son passé, son présent et son avenir, notre liberté n'est qu'un mot, nous ne sommes en aucun sens ni à aucun degré des créateurs, mais de purs automates. Si toute notre dignité, si tout notre être consiste en la pensée, nous devons réprimer toutes les aspirations de notre cœur, tenir pour vains tous ses pressentiments. Le dernier mot de cette philosophie, commencée sur une grande espérance, c'est le nihilisme moral, c'est le désespoir.

A l'encontre de cette tradition que décorent depuis Platon jusqu'à Hegel la plupart des grands noms de la philosophie, s'en est constituée dans les temps modernes une autre plus modeste, et dont les destinées ont paru incertaines jusqu'à la

fin du XIXe siècle, où elle a enfin trouvé et ses assises et sa méthode. Le premier, le philosophe mystique allemand Jacob Bœhme abandonne délibérément l'idéal intellectualiste de la connaissance abstraite et impersonnelle, et prend pour point de départ et pour centre de sa spéculation cette réalité, la plus concrète de toutes, qu'est la personnalité humaine. Mais l'intellectualisme est si bien la philosophie naturelle à l'esprit humain qu'il fallut attendre deux siècles pour que cette géniale suggestion fût recueillie et développée, combien timidement encore ! par un véritable philosophe, j'ai nommé Emmanuel Kant. Avec Kant le Personnalisme entre dans l'histoire de la philosophie, mais il n'y entre pas en maître ; dans la doctrine Kantienne le principe personnaliste et le principe intellectualiste subsistent côte à côte et se disputent la prééminence, sans que jamais l'un des deux arrive définitivement à éli-

miner l'autre ou à se le subordonner. D'une part en effet, Kant met fortement en lumière le rôle du sujet dans la connaissance, mais le sujet Kantien n'est qu'un sujet logique, lieu des catégories, des concepts et des idées ; ce n'est point le sujet psychologique avec ses éléments affectifs et volontaires. D'autre part, Kant fait bien de la raison *pratique* le siège et l'agent de la vie morale, mais la raison pratique n'est encore qu'une des formes de la raison, et même de la raison pure, c'est-à-dire étrangère à l'expérience. Et aussi Kant dénie-t-il à l'homme, au nom des exigences de l'intelligibilité, la liberté psychologique, ou, comme il dit, phénoménale ; il lui accorde, il est vrai, au nom des exigences de la moralité, une liberté *nouménale*, acte intemporel par lequel dans le monde des choses en soi chacun de nous déciderait une fois pour toutes de sa nature temporelle ; mais cet expédient désespéré montre

simplement à quel point Kant subit encore le prestige du rationalisme, puisque, voulant intégrer dans sa philosophie un élément extra-rationnel, un élément volontaire, il ne trouve d'autres biais que d'en faire un mystère.

Renouvier, en réduisant la certitude à n'être qu'une croyance bien fondée, en édifiant sur la liberté toute la morale, s'approche davantage du Personnalisme intégral ; mais il demeure, lui aussi, tellement imbu de rationalisme, qu'il ne peut admettre qu'un acte libre soit et doive être préparé par ses antécédents. Préparation équivaut pour lui à détermination. De là sa bizarre et proprement inintelligible théorie de la liberté conçue comme un commencement absolu, une création *ex nihilo*, surgissant on ne sait d'où ni pourquoi dans la trame des phénomènes qu'elle déchire.

Enfin simultanément, par des voies, avec des méthodes et aussi à des profondeurs

différentes, M. Bergson et William James s'attaquent à la conception de la réalité, de la vérité et de leurs rapports qui est à la base de l'intellectualisme. Appuyée sur l'analyse des conditions où nos sciences ont évolué, la philosophie nouvelle pose en fait que la vérité et la réalité ne coïncident que dans l'abstraction des mathématiques ; à mesure que la réalité devient plus concrète et plus pleine, la vérité lui est de moins en moins adéquate, jusqu'à ce que, dans le domaine de la vie et de l'âme, suprême épanouissement de la vie, elle devienne purement symbolique. Mais déjà dans le domaine de la matière brute nous *utilisons* la réalité beaucoup plus que nous ne la *connaissons*. Notre science n'est au fond que l'ensemble des voies que plus ou moins arbitrairement nous avons tracées dans le réel pour nous y mouvoir à notre aise ; elle n'est ni l'image du réel, ni même son équivalent abstrait, ni à plus forte raison sa

substance. Pour prendre une autre comparaison nous surajoutons notre science au réel comme un dispositif mécanique à une force naturelle. Notre science est par rapport au réel quelque chose d'absolument nouveau : nous ne la *découvrons* pas, nous l'*inventons*. Et sans doute il faut bien qu'il y ait dans le réel une certaine prédisposition à recevoir notre science, c'est-à-dire une certaine cohérence, une certaine régularité, une certaine systématisation. Mais cette cohérence, cette régularité, cette systématisation ne sont pas telles qu'elles imposent à l'esprit humain ses directions et ses méthodes. Chaque invention demeure l'œuvre d'un esprit individuel, sans lequel elle ne se serait peut-être jamais produite. L'humanité eût parfaitement pu prendre l'univers par un autre bout qu'elle ne l'a pris, le traiter avec d'autres procédés, y tracer d'autres voies, bref construire une science tout autre que notre science, et qui n'eût été

ni plus ni moins vraie, qui nous eût conféré seulement ou plus ou moins d'empire sur les choses.

Cette conception de la science en elle-même et dans ses rapports avec le réel a pour premier effet de ruiner l'antique ambition gnostique de la raison humaine. Mais si cette ambition est fausse et dangereuse, ce ne peut être qu'un bienfait de nous en délivrer. Et de fait, ce que la philosophie nouvelle ôte ou semble ôter à notre raison, elle le rend au centuple à notre volonté et à notre cœur, de sorte qu'au total elle accroît considérablement l'importance de l'homme dans l'univers.

La conception scientiste, disions-nous, réduit l'homme à l'état de pur automate, et d'automate qui occupe bien peu de place et fait bien peu de chose : simple anneau d'une chaîne unique et infinie, doué seulement du pouvoir singulier de se représenter la chaîne entière, il demeure écrasé,

annihilé sous la rigoureuse nécessité de cette science, identique à l'être, dont il est le lieu, et non pas l'auteur. Au contraire, selon la conception que James appelle Pragmatisme, et qui serait bien mieux appelée, à notre sens, Humanisme ou Anthropocentrisme, l'homme, en tant du moins qu'inventeur, est dans la nature comme un empire dans un empire. Véritable roi de la création, on ne saurait assigner d'autres limites à sa domination que celles de ses facultés créatrices. L'univers *n'est* pas, il *devient*, il se fait, et, aussi loin que notre regard peut remonter, l'agent actif de ce devenir, c'est l'homme. Non seulement par ses sciences, mais par ses actes, par ses institutions politiques et sociales, jusqu'à un certain point même par ses religions, il innove, il ajoute à la nature, la transforme ou l'achève. Et ce qui est vrai de l'humanité dans son ensemble l'est aussi de chaque homme en particulier : il n'y a pas de personnalité, si

humble soit-elle, qui ne participe, au moins en droit, à cette dignité de la liberté créatrice. Les personnalités humaines sont autant de petits absolus.

Ce point de vue résolument adopté, et suivi avec une ferme logique, entraîne des conséquences philosophiques extrêmement importantes, et d'abord un renversement complet de la conception scientiste de la vérité, et même, plus généralement, de la théorie rationaliste de la connaissance. Si la réalité suprême, et par conséquent la mesure de toutes choses, ce n'est plus la pensée, mais la personnalité tout entière, les vérités véritablement premières, non dans l'ordre artificiel de la logique, mais dans l'ordre réel de la nature, ce ne sont pas ces vérités vides et inertes dont les philosophes ont emprunté le type à la mathématique, ce sont les vérités les plus pleines, les plus riches, les plus proches de la vie. La vérité, dirait volontiers James avec Tolstoï, c'est ce

qui fait vivre les hommes ; et par suite la vérité scientifique, qui nous aide simplement à vivre, si précaire qu'elle soit, demeure d'ordre secondaire par rapport aux vérités morales et religieuses, dont littéralement nous vivons.

Et qu'on ne dise pas que ces vérités ne méritent pas le nom de vérités, étant purement subjectives, différentes ou même contradictoires dans le temps et dans l'espace. Certes, en l'absence d'une méthode rigoureuse et sûre qui nous permette de penser adéquatement les obscures réalités avec lesquelles nous entrons en relation par le cœur, il était inévitable que l'expression de ces réalités fût, dans une large mesure, soumise au caprice individuel, avec tout ce qu'il comporte d'arbitraire, d'erroné ou d'illusoire. Mais que ces réalités existent, que nos relations avec elles soient effectives, c'est ce que nous avons démontré par l'analyse des conditions de la vie

religieuse, c'est ce que nous démontrerions aisément par l'étude des illuminations du génie, des inspirations de l'amour. En termes philosophiques, l'opposition qu'on statue d'ordinaire entre la sensibilité et l'intelligence comme entre une faculté subjective et une faculté objective, cette opposition ne répond pas à la nature des choses. Si l'on entend par connaissance objective une connaissance dont l'esprit humain serait le lieu, mais où il n'aurait pas mis sa marque, qui ne serait pas une connaissance *humaine*, en ce sens-là il n'y a pas de connaissance objective. Mais si, conformément à l'étymologie du terme, on appelle connaissance *objective* toute connaissance *d'objet*, alors le cœur est une faculté tout aussi objective que l'intelligence, plus objective même, car nous communiquons plus directement par le cœur avec les réalités spirituelles que par l'intelligence avec la réalité sensible, et les vérités de sentiment font moins de part

à l'artifice que les vérités scientifiques.

Quant à l'argument tiré de la contradiction des vérités morales et religieuses entre elles, il n'a de valeur que pour les tenants de cette conception statique et unitaire de la vérité que James s'est précisément efforcé de ruiner. Pas plus qu'il n'y a *une* réalité il n'y a *une* vérité, au moins au sens immédiat où l'intellectualisme prend cette unité. En droit, chaque individu a sa vérité, qui est la combinaison originale de son tempérament et des objets d'ordre sensible ou spirituel avec lesquels il est en relation. En fait, dans un temps et dans un milieu donnés, les vérités individuelles se groupent en genres, en espèces, en familles, qui peuvent soutenir entre eux des rapports d'harmonie, d'hétérogénéité pure et simple ou d'hostilité. La concurrence n'est pas la seule loi, mais elle est une des lois du monde spirituel comme du monde biologique et du monde social. Les vérités

se poussent et se remplacent les unes les autres comme les flots de la mer. Nous savons à peu près quelles furent les vérités d'hier, un peu moins bien quelles sont celles d'aujourd'hui, pas du tout quelles seront celles de demain. Le rôle du philosophe ne saurait plus être de dégager de ce chaos de vérités individuelles et mouvantes une prétendue vérité universelle et immuable, sorte de passe-partout qui lui ouvrirait le passé, le présent et l'avenir. La philosophie doit renoncer définitivement à ces vastes ambitions, qui passent la portée de la pensée humaine, et sans doute même de la pensée divine. Sa tâche, plus modeste, mais plus effective, est limitée au présent et à l'avenir immédiat, et elle est de l'ordre de l'action autant et plus que de l'ordre de la contemplation. Le critère unique des vérités c'est leur fécondité, directe et indirecte, immédiate et lointaine : vous jugerez l'arbre à ses fruits, dit l'Évangile. Or ce jugement, seul le

philosophe a qualité pour le porter. Ce qui fait le vrai philosophe, c'est, avec l'étendue de l'esprit et la force de l'imagination, cette sorte d'impersonnalité qui résulte d'une égale sympathie pour toutes les formes de l'être. Au milieu d'hommes qui représentent chacun un intérêt particulier, le philosophe est le représentant des intérêts généraux de la Vie. Il est, il doit être la conscience psychologique et morale, le miroir et l'arbitre de son époque. Il n'a pas à s'efforcer d'établir l'unité et la paix là où la multiplicité et la lutte sont inévitables et nécessaires. Il n'a pas non plus à prendre parti, en tant que philosophe, pour tel ou tel idéal déterminé. Mais ce qu'il peut faire, c'est discerner et dénoncer l'absurdité et la stérilité de ces guerres qui ont leur principe non pas dans une réelle incompatibilité des idéals, mais dans des préjugés sans fondement, dans l'étroitesse de l'esprit ou la perversité du cœur; c'est, en respectant les hostilités

naturelles, désarmer les hostilités artificielles, et par suite, s'il est vrai que ces hostilités ont été la source de quelques-uns des plus grands maux dont l'humanité ait souffert, c'est servir l'humanité de la manière la plus efficace. Or telle est bien la fin que par l'essentiel de son œuvre a poursuivie William James. L'inspiration profonde de son livre capital sur l'*Expérience religieuse*, c'est l'ardent désir détablir un Concordat définitif entre le sacré et le profane, le religieux et le laïque, Dieu et l'homme, de ménager leur indépendance réciproque et de favoriser leur collaboration. Et dans le domaine plus restreint de la philosophie proprement dite, tout l'effort de James a tendu à montrer aux philosophes que si l'opposition des doctrines est légitime et utile quant aux problèmes qui mettent en jeu des jugements de valeur, tel le problème du bien et du mal, ou celui des destinées de l'homme et de l'univers, elle devient arti-

ficielle et néfaste quant aux problèmes qui n'impliquent que des jugements de fait, tels les problèmes de la Substance, de la Finalité, de l'Un et du Multiple ; et que d'ailleurs elle pourrait cesser, et l'entente s'établir, pourvu que les philosophes consentissent à transporter la position de ces problèmes en arrière de leurs tempéraments individuels, sur le terrain de la vie et de la réalité en général.

*
* *

Cette conception du rôle de la philosophie, et la théorie du vrai dans ses rapports avec le réel sur laquelle elle repose, ne sont pas sans appeler quelques réserves. Par réaction contre les philosophies intellectualistes, qui prétendent réduire la vérité morale au type de la vérité scientifique, James a voulu réduire la vérité scientifique au type de la vérité morale. De là sa théorie

de l'utilité comme critère unique de toute vérité, l'utilité étant la seule propriété commune aux vérités scientifiques et aux vérités morales. Or déjà dans le domaine moral, cette notion d'utilité et de fécondité est bien vague, et ne devient, nous l'avons montré, susceptible d'applications déterminées que grâce à l'intuition sous-jacente et proprement philosophique des grands intérêts de la vie. Du moins, si elle n'épuise peut-être pas le contenu de la vérité morale, en souligne-t-elle un aspect essentiel. Mais dans le domaine scientifique elle ne correspond plus qu'à un caractère dérivé et subordonné de la vérité. La science qui s'est développée la première, et sans laquelle les autres ne seraient pas nées, c'est la mécanique céleste qui est bien la moins utilitaire de toutes ; et d'une manière générale la plupart des grandes découvertes scientifiques ont eu leur source dans des recherches purement spéculatives. Dire que l'utilité est le

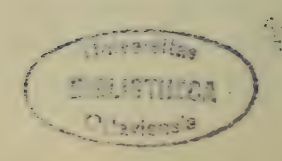
principe ou le critère de la vérité scientifique, c'est donc commettre une erreur assez grossière, à moins qu'on n'entende par là que l'utilité de la vérité scientifique c'est de satisfaire à notre instinct de connaître, auquel cas le terme d'utilité devient si imprécis qu'il en est lui-même inutilisable. James, qui s'est rallié avec éclat dans ses dernières années à la philosophie bergsonienne, aurait eu intérêt, semble-t-il, à lui emprunter sa théorie des rapports de la nature et de la vie, de la science et de la métaphysique ; elle lui eût épargné toute cette dialectique à la fois tortueuse et élémentaire par où il s'efforce d'unifier ce qui est irréductiblement divers ; elle lui eût permis de conserver à la science sa vérité, distincte de son utilité, et de sauvegarder les caractères différentiels et l'indépendance réciproque des deux types de vérité scientifique et morale ; elle l'eût obligé enfin à prendre une conscience plus claire et des ressources et

des insuffisances de la psychologie aidée du bon sens pour l'étude des problèmes philosophiques. Mais pourquoi spécifier ? C'est toute la philosophie de James qui gagnerait à être repensée dans les termes de la philosophie bergsonienne, dont elle apparaîtrait dès lors comme un prolongement original et un indispensable complément ; car chacune de ces deux philosophies a précisément ce qui manque à l'autre ; si la pensée de James échauffe plus qu'elle n'éclaire, celle de M. Bergson éclaire plus qu'elle n'échauffe, et M. Bergson, en donnant à James la lumière, pourrait recevoir de lui la chaleur.

La chaleur, la largeur de la sympathie s'épanouissant en incomparable ouverture d'esprit, telle est en définitive la marque de la philosophie de William James. Et sans doute même sous ce rapport notre adhésion n'irait-elle point encore sans réserves. A être si uniformément accueillant on

risque de perdre un peu le sentiment des distances ; à vouloir trouver à toute force un critère commun pour des valeurs si diverses, on s'expose à le chercher un peu bas. Et par exemple nous ne pouvons nous empêcher de sourire lorsque nous voyons James entreprendre d'évaluer la sainteté au point de vue économique ; et il nous choque, lorsqu'il prend à son compte cette formule vraiment trop peu pascalienne d'un professeur américain : On ne connaît pas Dieu, *on s'en sert*. D'une manière générale, les formes les plus rares et par là même les plus solitaires de la culture ne sont pas entourées chez James de l'espace et du silence qui leur conviennent. James n'en gardera pas moins l'immense mérite d'avoir tenté le premier d'intégrer dans une doctrine unique la totalité ou la quasi totalité de la vie contemporaine ; et sa philosophie demeurera comme représentative entre toutes d'une époque plus généreuse assu-

rément et plus humaine qu'aucune autre, mais hostile à toute aristocratie, à toute supériorité qui ne peut produire immédiatement ses titres, et plus soucieuse d'abondance que de choix, de force que de pureté.


Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE

Table

Pages

Introduction. 1

Madame de Noailles 11

Madame Colette Willy. 89

Maurice Barrès 99

Charles Demange 173

Jean Moréas 205

William James 231

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq avril mil neuf cent treize

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

a39003 002315512b

CE PQ 0282
.G54E8 1913
C00 GILLOUIN, RE ESSAIS DE
ACC# 1383662